

**LAURA PASSONI
HICHAM ABDEL GAWAD**

**COMMENT RÉAGIR
FACE À UNE PERSONNE
RADICALISÉE ?**



#PistesDeReflexion #Outils #VivreEnsemble

**ÉDITIONS
LA BOÎTE À
PANDORE**

© La Boîte à Pandore

Paris

<http://www.laboiteapandore.fr>

La Boîte à Pandore est sur Facebook. Venez dialoguer avec nos auteurs, visionner leurs vidéos et partager vos impressions de lecture.

ISBN : 978-2-39009-315-2 – EAN : 9782390093152

Toute reproduction ou adaptation d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est interdite sans autorisation écrite de l'éditeur.

**LAURA PASSONI
HICHAM ABDEL GAWAD**

**COMMENT RÉAGIR
FACE À UNE PERSONNE
RADICALISÉE ?**

POURQUOI UN LIVRE COMMUN ENTRE UNE REVENUE DE SYRIE ET UN SPÉCIALISTE DU FAIT RELIGIEUX ?

C'est grâce à notre éditeur commun que Laura et moi-même nous sommes rencontrés. Laura a écrit l'année dernière son témoignage *Au cœur de Daesh avec mon fils* et moi, j'avais publié mon livre *Les Questions que se posent les jeunes sur l'islam*, un livre qui raconte mon parcours de professeur de religion islamique. Ce qui ne fut au départ qu'une rencontre amicale entre deux auteurs d'une même maison d'édition va vite se transformer en une complicité née d'échanges passionnants sur un sujet particulièrement douloureux : celui de la radicalisation.

Récupérée par un recruteur de l'État islamique, Laura a fini par partir en juin 2014 en Syrie avec son fils avant de revenir en Belgique 9 mois plus tard. Au fur et à mesure de nos échanges, je n'ai pas pu m'empêcher de faire un parallèle avec ma propre expérience. Alors que j'étais adolescent en France, j'ai été moi aussi récupéré idéologiquement par des prêches salafistes. Je ne suis parti nulle part, mais moi aussi je suis entré dans une pensée radicalisée à un moment de ma jeunesse. Quelque chose se dessinait petit à petit dans notre esprit : nos deux parcours, certes différents, devaient pourtant nécessairement se rencontrer quelque part.

J'ai eu la chance à l'époque de faire les bonnes rencontres : celles qui ont désamorcé suffisamment tôt et suffisamment bien les discours qui m'avaient piégé pour que ma vie n'en soit pas gâchée. Laura n'a pas eu cette chance avant son départ. Elle a en revanche eu la chance de revenir et de pouvoir aujourd'hui mettre en œuvre sa douloureuse expérience au service de la prévention. Quant à moi, j'ai fait de mon cheminement intellectuel du monde religieux mon métier après une mue idéologique de plusieurs années grâce à l'université et une expérience d'enseignant de religion islamique de sept ans dans les écoles publiques belges. Ma rencontre avec Laura n'est ainsi pas uniquement une rencontre entre deux auteurs, c'est une rencontre de deux vies

différentes qui ont cependant roulé sur les mêmes rails : les rails d'un discours aliénant dont il a fallu s'échapper. Pourquoi ne pas mettre en commun ces deux expériences ? Le vécu de Laura et mon expérience pédagogique ? C'est la question que nous nous sommes posée avec l'excellente équipe de la Boîte à Pandore. Et l'idée d'un ouvrage commun n'a pas mis longtemps à naître, après des interventions conjointes de Laura et moi-même dans les écoles, ce qui nous a permis de rencontrer plus de 1000 jeunes âgés de 12 à 18 ans.

Le cœur de la démarche, du vécu, du réel et de la réflexion pour agir

La démarche que nous avons décidé d'adopter, et que nous proposons ici au lecteur, est une démarche qui part du vécu de Laura. Les années qui ont connu ma mise en difficulté avec le salafisme commencent à remonter à un certain temps (17 ans au moment où j'écris ces lignes) : le monde a depuis évolué, les stratégies des recruteurs aussi. Les moyens déployés durant mon adolescence pour me piéger dans l'idéologie ne sont plus les mêmes aujourd'hui. L'expérience fraîche de Laura apporte en ce sens une base de travail absolument sans pareil, y compris pour moi.

De fait, chaque chapitre se présentera selon la séquence suivante : d'abord le témoignage de Laura sur une question ou un thème qui a fait sens pour elle et dont le recruteur s'était servi pour la piéger, ensuite mon commentaire en trois parties : une partie de clarification, une partie d'analyse et une partie de proposition d'activités concrètes. Mon souci a en effet été de faire en sorte que le lecteur, quelle que soit la raison qui l'a amené à acheter le présent ouvrage, trouve matière à comprendre pour ensuite penser et enfin *agir*. Ainsi, la partie « clarification » sera une sorte de décryptage des logiques qui se jouent derrière les discours daeshiens que l'on entend et les liens qu'ils entretiennent avec certaines théologies islamiques classiques qui rendent audibles de tels discours. La partie « analyse alternative » proposera quant à elle une déconstruction de ces logiques basées sur des outils majoritairement anthropologiques et historiques afin de montrer que ce discours ne résiste pas aux analyses scientifiques et pour poser les bases d'actions concrètes de prévention à déployer. La troisième et dernière partie du commentaire s'intitule d'ailleurs « les activités possibles », autrement dit : que faire en réaction à une personne en

processus d'engagement dans l'idéologie de Daesh ou que faire pour *prévenir* un tel engagement ?

Pour les lecteurs les plus habitués à l'islamologie, je terminerai en précisant dans quel paradigme j'ai inscrit toute ma réflexion : j'ai adopté la grille de lecture anthropologique que l'on trouve notamment chez l'islamologue et chercheur Rachid Benzine, qui a admirablement systématisé cette approche en une méthodologie. Concrètement, cela signifie que toutes les déconstructions que j'opèrerai se feront sur base d'une mise entre parenthèses des traditions islamiques tardives comme les *hadiths*, les *asbâb an-nuzûl*¹ et les *tafsirs*² sauf lorsque d'autres sources indépendantes permettent leur exploitation. En second lieu, le Coran ramené à son terrain sera privilégié comme source de travail : il sera lu à partir du lexique et de l'imaginaire de l'Arabie du 7^e siècle, notamment en remontant aux étymologies des termes à partir de leurs usages les plus anciens. De Muhammad, je ne garderai que l'itinéraire attesté dans le Coran : celui d'un inspiré mecquois banni à cause de l'alliance qu'il proposait avec la divinité « Allah » et qui ira s'installer à Médine. Tous les détails de sa vie narrés dans la littérature islamique tardive seront mis entre parenthèses. Bien entendu, et pour les questions plus sociologiques et psychologiques, les travaux d'autres auteurs ayant travaillé la question du dogmatisme et/ou de la pensée extrême comme Milton Rokeach, Vassilis Saroglou ou encore Gérald Bronner seront explorés.

Nous espérons que la lecture de ce livre sera aussi captivante pour le lecteur que son écriture l'a été pour les auteurs. Ceci est notre contribution, à Laura et à moi, dans la lutte contre la violence idéologique infligée à notre société et nous espérons de tout cœur que cette contribution sera utile au plus grand nombre possible.

1. Ouvrages historiographiques du 10^e siècle censés narrer les contextes de révélation du Coran.

2. Exégèses du Coran.

CHAPITRE 1 : LES COMBATS ET LES ATTENTATS

Laura

Sourate La vache, versets 190 et 193

Sourate Les femmes, versets 74, 75 et 76

Quand j'étais moi-même radicale et que je lisais ces versets³ dans le Coran qui parlaient de combattre les mécréants, que le recruteur n'arrêtait pas de me dire que « combattre des mécréants était juste, que « ceux qui sont non-musulmans ne comprenaient pas et n'aimaient pas notre religion et qu'ils voulaient que nous nous intégrions à eux en laissant notre religion de côté », je pensais que ma manière de les comprendre était la bonne.

Et le souci, quand j'ai lu ces versets qui parlent de combat, de tuer les mécréants, d'émigrer « dans le sentier d'Allah », c'est que j'y ai cru pour la seule raison que c'était écrit dans le Coran. Sans oublier que les recruteurs faisaient exprès de choisir précisément ces versets-là pour mieux m'embrigader et mieux me manipuler.

Une des particularités de Daesh ou des radicaux, c'est de choisir soigneusement des versets précis, de les sortir du Coran pour les mélanger avec des Hadiths

On est envahi par des mots, des phrases, des versets, des explications, des ordres et si on ne connaît pas grand-chose, on y croit et on obéit. C'est ce que j'ai fait, comme beaucoup d'autres, hélas !

À cette époque, je trouvais normal que les hommes partent rejoindre la Syrie pour combattre ceux qui « ne veulent pas de l'islam », c'est-à-dire tous les Occidentaux, et aider ce peuple syrien

que personne n'aidait. Je les considérais comme des héros, car je pensais que c'étaient des hommes qui faisaient le bien et voulaient rendre justice.

Les hommes en Syrie sont, pour la plupart, seulement là pour aller au combat et non pour des raisons humanitaires comme ils racontent presque tous à leur famille ou aux autorités de leurs pays respectifs lors de leur retour. Leur but, c'était de mourir au Cham (nom donné à la Syrie et l'Irak par l'EI), comme ils le répétaient tous les soirs lors de réunions qui duraient plusieurs heures. C'était un vrai lavage de cerveau afin qu'ils ne puissent pas réfléchir à autre chose et que Daesh ait un contrôle total sur eux.

Il faut savoir que les femmes, elles, ne vont pas au combat. Le rôle des femmes en Syrie, quand j'y étais, c'est-à-dire en 2014, était de procréer, pour faire une descendance mâle de préférence. Les garçons y étaient de futurs combattants et les filles de futures mères de combattants, destinées à s'occuper des tâches ménagères, de l'éducation de leurs enfants (jusqu'à 8 ans pour les garçons) et de satisfaire leur mari. Maintenant que l'État islamique disparaît en tant qu'État, les instructions des recruteurs poussent les femmes à commettre des attentats-suicides (comme à Mossoul), mais quand j'étais là-bas, c'était strictement interdit par Bagdadi.

Tout ce que je sais des hommes qui allaient au combat quand j'étais en Syrie, c'est ce que les femmes de combattants m'ont raconté : ils partaient une semaine sur deux au combat, certains étaient en première ligne. Ceux-là étaient les premiers tués, tandis que les autres se trouvaient derrière à attendre une brèche pour avancer.

Les hommes partaient au combat par groupes d'environ une dizaine. L'émir était celui qui décidait où ils étaient envoyés : certains partaient sur la frontière, d'autres pour Kobané, etc. Chaque groupe était classé par langue : les francophones entre eux, idem pour ceux qui parlaient arabe. De cette manière, tous les combattants se comprenaient.

Avant de partir, un homme prenait le volant d'un pick-up et allait chercher le reste de la troupe, chacun avait déjà ses armes sur lui.

Chaque mari laissait son épouse seule chez eux ou la conduisait dans une maison de femmes, appelée Madafa, pour qu'elle y attende son retour. Si retour il y avait, bien sûr...

Quand un mari ne revenait pas, sa femme était systématiquement placée en Madafa. Elle y restait enfermée et ne pouvait pas en sortir avant d'être remariée, ce qui ne tardait jamais.

Pourquoi les femmes étaient-elles enfermées ? Parce que, contrairement à ce que racontent les recruteurs, les femmes sont considérées comme des mineures et n'ont aucun droit. Elles ont l'interdiction d'être célibataires, de sortir seules, de travailler, bien sûr, et doivent obéir aux ordres de leur mari.

Je sais que quand les hommes de Daesh parlaient, ils effectuaient des rondes la nuit, ils ne dormaient pas beaucoup et ne mangeaient presque rien tellement ils étaient paranoïaques. Car oui, les hommes de Daesh sont paranoïaques : ils n'ont confiance en personne, pas même en leur propre « frère », comme ils le disent si bien. Ils voient le mal partout, l'idéologie entraîne non seulement cet état d'esprit, mais surtout, elle le renforce. Personne n'a d'amis chez Daesh, il n'existe aucune solidarité. Votre « ami » peut vous tuer ou vous dénoncer comme espion. Vous serez alors torturé et exécuté.

Leur stratégie était de frapper la nuit pour déstabiliser leur adversaire et l'épuiser. Ils se cachaient dans des maisons inoccupées que les Syriens avaient abandonnées. Dans ces maisons, il n'y avait que des briques, c'était désert : tout était détruit par les explosions et les combats.

Il faut aussi savoir que quand il y avait un décès, ils parlaient de « martyr ». Les veuves étaient prévenues par les épouses des maris qui combattaient avec le mort et placées en Madafa le jour même. Leur nom était inscrit sur une liste « à marier » dans laquelle venaient puiser les combattants pour prendre une première, seconde, troisième ou quatrième femme (le Coran permet d'avoir quatre épouses).

Les proches restés en Europe étaient avertis par message ou

téléphone. On leur disait que leur fils était mort en martyr, rien de plus. Ils ne recevaient aucune autre explication et devaient vivre avec ce qu'on leur avait dit sans même pouvoir récupérer le corps. C'est très difficile, car beaucoup de familles n'arrivent pas à faire leur deuil sans le corps de leur enfant.

Quand quelqu'un « tombait en martyr », les hommes faisaient une brève cérémonie. Ils ne lavaient pas le corps et l'enterraient enroulé dans un drap blanc, là où il était décédé avant de faire une dernière prière sur la tombe.

Les femmes de combattants avec qui j'ai habité⁴ me racontaient qu'il existait un autre type d'hommes de Daesh, appelés « les agents secrets » et qu'ils étaient très présents dans la ville où je vivais, en Syrie. Toujours habillés en noir, avec une cagoule noire et un regard noir. Il n'y avait pas la moindre lueur dans leurs yeux, dès qu'on les voyait approcher, on avait la peur au ventre.

Ils savaient parfaitement que les gens avaient terriblement peur d'eux, ils jouaient de leur pouvoir. Par hasard, dans une de mes rares sorties, quand je croisais une cagoule noire, mon souffle s'arrêtait, car tout le monde savait ce qu'ils faisaient réellement. C'étaient les pires de tous, très froids, très sûrs d'eux, nerveux et agressifs, mais respectés par beaucoup. Pourtant, ils n'hésitaient pas à tuer et torturer hommes, femmes et enfants.

Je me rappelle que, quand j'ai fait ma première tentative de fuite, ils ont appelé mon mari pour qu'il leur donne les noms de mes passeurs. Ils voulaient absolument des détails pour les retrouver et les tuer, ils devenaient fous.

Mes compagnes d'enfermement me racontaient qu'ils travaillaient dans de simples bâtiments, sans drapeau ni panneau, pour être difficiles à repérer, et changeaient régulièrement d'adresse.

Leur mission était de trouver « les traites », comme ils disaient, de mettre de l'ordre dans la ville, de voir si toute personne suivait bien les règles religieuses, mais ce qu'ils faisaient le plus souvent, c'était torturer et tuer les otages qu'on leur amenait. On disait d'eux qu'ils étaient très durs avec leurs femmes et leurs enfants. Ils étaient

comme « éteints » et il valait mieux ne pas avoir de problème avec eux. C'est pour cela que la plupart des gens ne se frottaient en aucun cas à ces hommes.

Parlons maintenant de ce que les femmes pensaient des combats. Ma situation était particulière, car mon mari ne combattait pas, il était fonctionnaire chargé des salaires. Mais en rencontrant des femmes de combattants, je les voyais fières d'être les épouses d'hommes qui combattent. Je ne voyais pas les choses comme cela. Pour moi, ces femmes vivaient complètement dans leur imagination. Leur façon de parler, de voir les choses ne correspondait pas à la réalité. Elles nourrissaient des sentiments de fierté : elles se vantaient comme si elles possédaient un trophée. Par exemple, l'une d'elles disait que chaque jour, elle remerciait son mari d'être son épouse, car elle était fière de son combat pour la justice, que même s'il mourait en martyr, elle serait sa femme au Paradis. J'étais souvent présente quand une de ces femmes se vantait de ce que faisait son mari (égorgement, torture, etc.). C'était épouvantable : je ne voyais plus devant moi un humain, mais un monstre qui défendait un autre monstre.

C'est en Syrie que j'ai vu le vrai visage de Daesh. Il n'était pas question d'aider le peuple syrien comme mon recruteur me l'avait dit, mais de prendre le pouvoir et d'imposer leur vision des choses. Ils m'ont écœurée par leur comportement, et surtout par le fait qu'ils ne combattaient nullement pour aider le peuple, mais qu'ils tuaient tout le monde : musulmans ou non, femmes ou enfants. Dès qu'on ne pensait pas comme eux, on risquait la mort. Leurs meurtres sans pitié m'ont épouvantée et à ce moment, j'ai compris qu'ils n'étaient pas des héros comme je l'imaginais, mais plutôt des hommes qui avaient soif de vengeance, qui voulaient tuer, conquérir d'autres pays, faire la guerre et détruire ce qui ne leur plaisait pas.

Donc, si une personne comme moi ne connaît pas bien le Coran (et beaucoup de gens sont dans le même cas, convertis ou non) et si en plus on ne demande pas conseil et on n'écoute que le recruteur, on risque de ne lire que les versets qu'on nous donne sans essayer de comprendre. On finit par y croire sans rien remettre en question.

Pour les hommes qui veulent partir, la vérité est écrite dans le Coran. Ils en sont à un point où ils ne voudront même pas, je pense, essayer d'en parler ou de poser des questions, car pour eux, la lettre du Coran couplée à la parole d'un recruteur est incontestable.

À l'heure actuelle, j'ai compris le contexte de ces versets et leur vraie signification. Je sais donc que personne ne doit croire le sens détourné que leur donnent Daesh et les fondamentalistes.

Sourate la vache, verset 191

Les premiers attentats qui ont touché nos pays, je les ai vécus depuis la Syrie.

À cette époque, je regrettais déjà mon séjour, je voulais revenir et donc, quand j'ai appris ces actes, je me suis sentie épouvantablement mal. Je me suis sentie coupable. Comment avais-je pu tomber là-dedans ? Je n'avais jamais voulu qu'une chose pareille arrive. Je sais très bien que certains lecteurs vont penser que puisque j'étais là-bas, j'étais consentante, mais il faut rappeler que j'étais sous influence et qu'en tant que femme en Syrie, je n'avais aucun droit, je ne pouvais rien décider ou exprimer. Je n'essaie pas de me trouver des excuses ou de me faire passer pour une victime, loin de là, n'oublions pas que j'ai été condamnée du chef de participation à un groupe terroriste et que je paye ma dette à la société. Je trouve cela normal.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je tiens à dire que je me sens épouvantablement mal pour ces victimes d'attaques terroristes, car un jour dans ma vie, j'ai rejoint ces gens qui ont fait couler du sang dans mon pays.

Je me rappelle que les femmes de Daesh parlaient sans cesse des attentats, elles riaient et étaient fières d'avoir vu leurs « frères » commettre ces actes. Elles se réjouissaient en vantant les « mérites » des hommes de Daesh.

Les hommes de Daesh étaient heureux aussi et se félicitaient dès qu'un attentat était commis tant qu'on faisait référence à l'EI. Ils se sentaient forts et fiers...

Moi, je me souviens de ce soir-là : je parlais à mes parents sur Facebook et je leur demandais s'ils allaient bien, car j'ai eu peur pour eux, car cela aurait pu les toucher. Ils m'ont juste dit qu'ils étaient terrifiés par ce qu'il s'était passé et qu'ils ne comprenaient pas ces gestes. J'ai répondu que je compatissais à leur douleur.

Au tout début, Daesh entraînait ses hommes pour qu'ils puissent retourner en Europe afin de commettre des attentats. Ceux qui voulaient participer à ces attaques devaient s'inscrire sur des listes et attendre leur tour. Il y avait beaucoup de volontaires, car mourir en martyr de cette manière leur ferait atteindre le plus haut degré du Paradis, pensaient-ils.

Les attaques terroristes devaient se produire dans les pays occidentaux pour attiser un sentiment de peur et de méfiance vis-à-vis des musulmans au sens large, mais elles devaient aussi se produire à l'encontre des pays plus modérés, comme la Turquie ou le Liban, cette fois-ci pour obtenir deux effets : déstabiliser ces pays et intimider les musulmans qui voudraient les rejoindre.

À l'heure actuelle, Daesh continue de produire des vidéos de propagande, car ils savent que plus personne ne peut les rejoindre. Toutes les frontières sont fermées et depuis juin, Mossoul est tombée aux mains de la coalition. À l'heure où j'écris, Raqqa n'est pas encore tombée, mais c'est une question de semaines. C'est la fin de l'EI en tant que Califat, mais ne nous réjouissons pas trop vite, ce n'est pas pour autant que l'idéologie de Daesh va arrêter de se propager. Depuis une année, ils demandent aux personnes de rester chez elles et d'accomplir des actes dans leur pays. Plusieurs vidéos de propagande appellent à « tuer les mécréants n'importe où » ou encore à « foncer avec des voitures sur eux ». Ces personnes qui demandent à d'autres de semer la terreur le font pour une simple raison : diviser pour mieux régner. Daesh sait que les non-musulmans vont commencer à haïr l'islam et donc les musulmans, leur but est de créer un conflit entre idéologies.

Mettre tout le monde dans le même panier, y compris des musulmans parfaitement innocents, ne fait que donner du crédit à l'État islamique, qui cherche à entretenir cette confusion.

Le groupe djihadiste va susciter de nouvelles vocations chez des jeunes en mal d'aventure, d'identité ou en quête de sens. Et j'ai rencontré là-bas tous ces cas de figure, l'État islamique a besoin de recrues pour poursuivre ses objectifs. Pour l'instant, les survivants vont rentrer dans la clandestinité et s'éparpiller vers l'Égypte ou d'autres pays d'Afrique. Rachid Benzine dit avec justesse que « l'idéologie de Daesh est comme un nuage radioactif qui passe les frontières, ce n'est pas parce qu'il n'y aura plus de territoire physique que le territoire mental aura disparu ».

Daesh parle de ces attentats commis en Occident comme des attentats de « revanche », car ils disent que les Occidentaux font la même chose. Beaucoup de victimes civiles ont été dénombrées dans les bombardements de la coalition en Syrie et en Irak et Daesh dit vouloir reproduire la même chose avec ces attaques terroristes. Par contre, tout le monde sait que Daesh n'a pas les mêmes moyens que l'Occident. Ils n'ont pas d'avions, donc la « solution » pour eux est de commettre des attentats pour semer la terreur et « rendre justice » afin que les Occidentaux « comprennent » les morts qu'ils ont causées en Syrie et en Irak.

En revanche, Daesh ne comprend pas que la guerre, la terreur, le sang, les morts sont de leur faute et que ce sont eux qui attisent la guerre avec tous les pays.

Tout le monde sait que les combattants de Daesh utilisent des excuses et qu'en réalité, ils se fichent du peuple syrien, car ils se servent eux-mêmes de civils comme de boucliers humains lors des bombardements. Leur seul but est d'embrigader des jeunes pour semer la terreur en faisant des actes horribles et en tuant des innocents. Tout ce qui les intéresse, c'est exercer un pouvoir et avoir leur propre état. On est bien loin de la « piété » que mon recruteur me vantait.

Avant de conclure ce point, j'ai envie d'exprimer mon ressenti par rapport à ces attentats qui touchent mon pays et tant d'autres, j'ai envie de dire que l'islam ne dit pas de commettre ces actes, que personne n'a le droit d'enlever la vie à autrui et que je me battrais jusqu'à la fin de ma vie pour dénoncer cela.

Mais il m'a fallu du temps pour sortir de cet état d'esprit, c'est un long chemin de travail sur soi, de remise en question, de doute et de profonde culpabilité parce qu'on se dit : « Qu'est ce que j'ai été stupide, nulle de croire cela, de ne pas chercher à comprendre, à remettre en question ce lavage de cerveau, à résister ». J'ai eu beaucoup de chance de revenir, d'être soutenue par ma mère (qui n'est pas musulmane, mais qui a toujours accepté ma conversion), ma famille, par quelques amis et par Hicham et Rachid Benzine qui m'ont permis d'avancer.

Hicham

La clarification

Ce qui frappe dans l'idéologie de Daesh, c'est la fascination pour la mort. Qu'il s'agisse des combats ou des attentats-suicides, la mort semble être le but à atteindre pour soi-même et pour les autres. On ne compte plus par ailleurs le nombre de sorties médiatiques durant lesquelles un combattant de Daesh assène un : « Nous aimons la mort autant que vous aimez la vie ». Il existe une base théologique à cet attrait pour le trépas. Le Coran, comme la plupart des livres religieux, postule une forme de vie après la mort. Cette vie n'est pas une réincarnation ou une transmigration des âmes, mais une résurrection en vue d'un Jugement qui se solde par l'entrée au Paradis ou en Enfer : deux formes de réalités supérieures qui reprennent respectivement les délices et les supplices connus sur Terre, dans une « version » amplifiée (en d'autres termes, des plaisirs et des souffrances incommensurables). Des versets insistent en outre sur l'idée que la vie après la mort est d'un degré de réalité supérieur à la vie terrestre. Cette dernière est comparée à un jeu (s.6 v.32), à un passage éphémère (s.13 v.26), voire même à une tromperie (s.3 v.185) dans les discours théologiques classiques, il n'est en ce sens pas rare de prendre pour analogie la comparaison entre le rêve et la vie éveillée : le rêve est éphémère, trompeur et d'un niveau de réalité moindre que la vie éveillée².

Cette pétition de foi d'une vie après la mort plus vraie que la vie terrestre a un potentiel spirituel fort : sur le plan psychologique, elle peut aider à relativiser les malheurs que l'on vit. Elle peut aussi freiner les appétits matérialistes qui

font oublier l'essentiel. On peut même aller jusqu'à dire que la croyance en une réalité supérieure à la réalité physique peut alimenter des spéculations d'ordre philosophique sur la nature de la *vraie réalité*⁶. Mais dès l'instant où l'on est convaincu que la vie après la mort est infiniment *plus vraie* que la vie présente, il peut aussi y avoir l'effet pervers d'une dépréciation de la vie présente et d'un culte de la mort. La croyance en une vie après la mort peut autant équilibrer, comme il vient d'être montré, qu'elle peut déséquilibrer : considérer que la réalité de cette vie n'est pas ultime, mais passagère peut autant amener à la relativiser sainement qu'amener à la mépriser en bloc. Les provisions coraniques mentionnées plus haut peuvent largement être comprises dans ce sens : mépris de la vie physique et de la vie matérielle. Cette conception d'une vie présente sans valeur n'est pas l'apanage de Daesh, c'est un schème que l'on retrouve dans des discours fondamentalistes comme le salafisme. C'est ce qui fait que ce courant de pensée va mépriser les études (sauf les études religieuses) et encourager une apathie intellectuelle et physique : à quoi bon étudier, faire du sport et participer à la société puisque de toute façon tout se terminera dans une tombe et que c'est le nombre de prières accomplies qui fera entrer au Paradis ?

La véritable innovation de Daesh, c'est d'avoir donné suffisamment corps à cette idéologie pour convaincre des jeunes d'abandonner leur vie présente, c'est-à-dire la sacrifier (soi-disant) pour Dieu⁷. Les facteurs rendant crédible ce discours sont multiples, mais la phrase de Rachid Benzine, « à défaut de trouver un sens à leur vie, les jeunes trouveront un sens à leur mort », me semble essentielle : elle met en exergue le rôle capital du *sens*.

Le déficit de sens vécu par certains jeunes est investi par les discours daeshiens qui ajouteront à la promesse d'une vie après la mort *plus vraie* que la vie ici-bas le cadre mythologique d'une guerre cosmique entre le Bien et le Mal. C'est le second point important à comprendre pour saisir ce qui peut pousser un jeune à s'engager dans une action violente. On sait en effet d'un point de vue psychologique (et ça peut sembler paradoxal) que c'est le sentiment d'empathie que les recruteurs suscitent pour convaincre leurs cibles : le désir d'agir naît d'une révolte pour les misères vécues par les populations musulmanes de par le monde, présentées comme victimes des persécutions des « mécréants⁸ ». Ce point explique pourquoi des convertis bien nantis sont notamment concernés par les départs en Syrie : on ne saurait ici invoquer l'explication par les

discriminations et la misère sociale, en revanche, c'est précisément parce que ces personnes ont eu une vie relativement privilégiée qu'elles ressentent une culpabilité d'autant plus forte vis-à-vis des souffrances dans le monde. Or, comme nous le verrons dans le chapitre sur l'identité, l'exploitation du sentiment de culpabilité est une pièce maîtresse des processus de recrutement.

La stratégie semble donc bien huilée, pourtant il y a un élément clef, pour ne pas dire une faille, dans le discours daeshien : il s'agit d'un discours profondément politique, c'est-à-dire ancré dans l'actualité. C'est à partir de cette dimension politique que le Coran est lu, interprété puis pensé par le groupe terroriste : c'est le théologique qui dépend du politique. Or, le Coran est avant tout un texte du 7^e siècle qui ignore naturellement la situation géopolitique actuelle : faire prendre conscience de ce fait, c'est commencer à court-circuiter la base de la stratégie de Daesh.

Le Coran répond à des situations qui se sont présentées aux contemporains de Muhammad dans l'Arabie du 7^e siècle, pas à des situations qui se sont posées au 21^e siècle. De fait, aux interprétations belliqueuses de Daesh, il ne sert pas beaucoup de répondre par des interprétations plus sympathiques, car on reste dans le même paradigme : faire parler le Coran à une époque qui n'est pas la sienne. Il est bien plus efficace, comme j'espère le montrer ici, et tout au long des chapitres à venir, de prendre le contrepied de la racine de leur approche : faire parler le Coran, non pas à partir de la *situation actuelle*, mais à partir de son *terrain d'origine* et montrer ainsi les glissements idéologiques que le groupe terroriste commet par rapport aux représentations du 7^e siècle. Dès lors que l'on a compris que le Coran n'est pas un *outil de résolution des situations actuelles*, mais un témoignage de l'itinéraire de l'homme de tribu Muhammad dans son Arabie désertique du 7^e siècle, l'invoquer pour régler la situation géopolitique de la Syrie actuelle paraîtra aussi inadapté et vide de sens que de se servir d'un tournevis pour planter un clou.

L'analyse alternative

Ramener le Coran à son terrain d'origine, c'est se poser la question des représentations des Arabes du 7^e siècle, c'est-à-dire des groupes humains qui sont éloignés de nous de près de 14 siècles. Dans le cas du thème de la violence, la question qui se pose est celle de son rôle dans la société : comment

se déployait-elle ? Le Coran innove-t-il dans ce domaine ?

Les versets du Coran parlant de combat font en vérité écho à une situation arabe du 7^e siècle très banale de conflits intertribaux, dans lesquels les *mou'minoun*, c'est-à-dire les ralliés à Muhammad et non pas les croyants, se battent avec les *kâfiroun*, c'est-à-dire ceux qui *récusent* l'alliance proposée par Muhammad et la combattent. En d'autres termes, les conflits dont le Coran fait écho sont des conflits arabes de tribus du 7^e siècle, pas une pseudo-guerre cosmique du bien contre le mal.

Il faut bien admettre que les traductions en circulation participent à l'amalgame. Traduire *mou'min* par croyant, ou *kâfir* par mécréant, comme on le voit dans moult traductions, c'est projeter sur le texte des catégories qui ne faisaient pas sens pour les premiers récepteurs du Coran comme le démontre bien Rachid Benzine dans son dernier livre *Finalelement il y a quoi dans le Coran* ?. Dans cette société, on ne se bat pas pour des questions d'idéologie, mais pour des questions de survie. Un homme du désert ne va pas prendre le risque d'affaiblir son clan, voire de le sacrifier, pour des questions liées à ce que nous, aujourd'hui, nous appelons la « croyance ». Un homme du désert ne se battra que si la survie de son clan en dépend, et c'est précisément l'argument que le Coran développe comme nous le verrons plus bas.

Il existe des versets violents dans le Coran, le nier, c'est nier l'évidence, comme le serait de nier les chapitres violents de l'Ancien Testament. Mais ce qui importe n'est pas tant la violence en tant que telle que le cadre dans lequel elle s'exprime : les Arabes combattaient pour assurer la survie du groupe dans des conflits très terre-à-terre et tribaux. Daesh ne s'inscrit pas dans ce pragmatisme des Arabes du 7^e siècle, l'organisation terroriste verse au contraire dans une fiction mortifère qui fait de la mort, du viol et de la torture des prescriptions divines dans un conflit cosmique complètement fantasmé. Pour combattre efficacement cette fiction, la solution la plus efficace consiste à revenir à la réalité, c'est-à-dire le terrain du Coran et sa société première.

Les activités possibles

Il est nécessaire de procéder à un double travail. Tout d'abord un travail linguistique et ensuite un travail sur la *phraséologie* coranique, c'est-à-dire sur la façon dont le Coran traite la question de la violence. Comme souligné plus

haut, les défauts de traduction, notamment en traduisant *mou'min* par « croyant » et *kâfir* par « mécréant », ces défauts, dis-je, participent à une polarisation des rapports humains. Cette polarisation favorise à son tour la fiction daeshienne d'un combat cosmique entre le Bien et le Mal, le croyant étant du côté du bien et le mécréant du côté du mal. Briser ces traductions, c'est se donner une chance de casser la polarisation à l'origine de la pensée daeshienne...

Le type de travail linguistique qu'on peut retrouver notamment chez l'islamologue Rachid Benzine depuis des années, en analysant les termes du Coran et en les ramenant à l'usage le plus ancien de la langue, est à mon sens une piste qui fonctionne très bien. On peut se baser sur le verset 23 de la sourate 59 : Dieu lui-même y est appelé *mou'min*. C'est complètement inintelligible si on le traduit par « croyant ». De même, dans le verset 34 de la sourate 2, le Diable est qualifié de *kâfir*. Encore une fois, c'est incompréhensible si l'on traduit *kâfir* par mécréant au sens de quelqu'un qui ne croit pas en Dieu puisque Satan est censé, dans le récit, avoir vu Dieu en face. Pour comprendre à quoi ces termes pouvaient renvoyer, il faut revenir à l'étymologie de ces mots en arabe.

On découvre ainsi que le *mou'min* n'est pas quelqu'un qui croirait en quelque chose de façon abstraite, mais quelqu'un *qui s'engage dans une alliance*. La désignation de Dieu lui-même comme étant *mou'min* dans le verset 23 de la sourate 59 traduit ainsi la réciprocité dans l'alliance : l'homme s'engage envers Dieu et en retour Dieu s'engage envers lui. Ce schème de l'alliance n'est en outre pas nouveau, c'est exactement le même que l'on retrouve dans le judaïsme.

De même, le terme arabe *kafara* ne renvoie pas à l'idée d'incroyance, mais à l'idée de recouvrement². Dans le cadre du récit de Satan, celui-ci refuse de se prosterner devant Adam alors que Dieu le lui a ordonné en prétextant avoir été créé de feu alors qu'Adam a été créé d'argile. Cette analogie mène Satan à se considérer comme meilleur qu'Adam en dépit de l'ordre divin et c'est en raison de ce refus orgueilleux qu'il est appelé *kâfir* : il a recouvert la vérité à laquelle Dieu l'a exposé par son propre orgueil.

Lorsque le terme *kâfir* dans le Coran est appliqué à d'autres entités que Satan, il garde son sens de recouvrement. Le recouvrement dont il est alors question dans le Texte concerne deux éléments : le recouvrement des Signes de Dieu (*al*

kufir bi-l ayât) et le recouvrement des Bienfaits de Dieu (*al kufir bi-nni'ma*)¹⁰. Le *kâfir* dans le Coran n'a donc rien à voir avec quelqu'un qui croit ou qui ne croit pas : il désigne quelqu'un qui recouvre activement les Signes de Dieu dans le but de les cacher et/ou quelqu'un qui récusé les bienfaits divins, d'où la traduction du professeur Benzine : le *kâfir*, c'est le « récusateur » et non pas le « non-croyant ».

Une fois que l'on a compris que le Coran ne raisonne pas en termes de « croyants » et « non-croyants », mais en termes de « ralliés » et de « récusateurs », on peut prendre le verset 216 de la sourate 2 comme base de travail sur la phraséologie coranique concernant les combats :

s.2 v.216

« Le combat vous a été prescrit alors qu'il vous est désagréable. Or, il se peut que vous ayez de l'aversion pour une chose alors qu'elle vous est un bien. Et il se peut que vous aimiez une chose alors qu'elle vous est mauvaise. C'est Dieu qui sait, alors que vous ne savez pas. »

Certes, il est question de prescription de combat, mais il est dit explicitement que le combat est vécu comme un événement *désagréable*. En d'autres termes : personne, dans la société de réception du Coran, ne veut prendre le risque de mourir. Les Arabes du 7^e siècle tenaient en effet à leur vie comme tout un chacun. On ne recherchait pas le combat et on n'y prenait pas plaisir, on y allait parce que le péril pour le groupe était encore plus grand qu'en n'y allant pas. Cette prudence (qui est finalement très humaine) contraste largement avec la glorification de la guerre que l'on trouve chez Daesh et qui est explicite dans la fierté que Laura a constatée chez les épouses des combattants. Dans l'optique daeshienne, la mort est recherchée, à la fois pour soi-même et pour les autres. Mais chez les premiers récepteurs du Coran, c'est la préservation du groupe qui primait, pour eux-mêmes, mais aussi pour les adversaires. On le constate dans les versets 192 et 193 de la sourate 2 :

s.2 v.192

« S'ils cessent, Dieu est, certes, Pardonneur et Miséricordieux. »

s2. v.193

« Et combattez-les jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de chaos et que la voie à suivre soit entièrement celle de Dieu seul. S'ils cessent, donc plus d'hostilités, sauf contre les injustes. »

Si les agresseurs cessent, il faut aussi cesser. Il n'y a pas lieu de voir ici une forme de mansuétude ou de magnanimité, mais plutôt un témoignage du fonctionnement de la société tribale arabe du 7^e siècle. Dans cette société, le conflit attire le conflit : chaque mort, y compris dans l'autre camp, est une excuse supplémentaire pour faire perdurer les hostilités. De fait, on ne cherche pas la mort de l'autre, non pas par grandeur d'âme particulière, mais tout simplement parce qu'elle est source de représailles et que ces représailles peuvent aller jusqu'à entraîner l'entrée en conflit de tribus qui étaient au départ neutres en raison du fait qu'un de leurs alliés a été tué : un mort peut donc au final engendrer la vengeance de tribus entières¹¹.

Au final, la meilleure réponse à apporter aux fantasmes de Daesh est une lecture du Coran ramené à son terrain historique et anthropologique. Il ne suffit pas de contextualiser le Coran comme on l'entend sans arrêt, le contexte n'est que le premier pas d'une lecture historique. Il faut replacer les termes dans leur univers de sens premier via l'étymologie et procéder à une lecture de la phraséologie coranique qui permette de retrouver la société de l'époque, comme nous venons de le faire ici. Ce n'est qu'à cette condition que l'on peut se rendre compte que le Coran ne raisonne pas en termes de croyants/non-croyants, pas plus qu'il ne glorifie le combat, mais qu'il raisonne en termes de relations d'alliances tribales et en termes de survie du groupe. Des termes qui ne sont plus les termes du monde d'aujourd'hui.

3. Vous trouverez dans chaque chapitre les versets que Daesh et ses recruteurs ont utilisé avec Laura.

4. Laura a vécu à Raqqa et à El-Bab.

5. Il existe même une parole attribuée à Muhammad (un *hadith*) qui dit « *Les gens dorment, quand ils meurent ils se réveillent* ».

6. Est-il possible ici de ne pas mentionner le scepticisme de Descartes qui a précisément démarré par une réflexion sur la nature de la réalité ? Sur un autre plan, les réflexions difficiles d'accès mais ô combien passionnantes du physicien Bernard d'Espagnat dans son livre *À la recherche du réel* nous rappellent que la question de la vraie réalité est même devenue une question scientifique, alimentée par les découvertes faites en physique quantique.

7. Ce point précis sera développé plus en détail dans le chapitre sur le martyr.

8. Ces éléments seront repris avec des sources dans le chapitre sur les règles strictes.

9. cf. Rachid Benzine, « Lire l'islam au présent et reconnaître ce qu'il a été dans le passé », www.saphirnews.com, consulté le 10 juin 2017. Cet article donne entre autre les détails de l'étymologie des termes mou'min et kâfir à partir desquels nous travaillons ici. Lire aussi Finalement il y a quoi dans le Coran ? de Rachid Benzine et Ismaël Saidi -Éd. La Boite à Pandore, juin 2017.

10. *Ibid.*

11. Le Coran tentera de réguler ce phénomène en réhabilitant la loi du Talion : un mort pour un mort, afin d'éviter les guerres tribales tout en présentant le pardon comme issue préférable (Voir notamment s.5 v.45). Cette mesure nous rappelle à quel point le Coran s'inscrit dans l'héritage de pragmatisme de sa société.

CHAPITRE 2 : L'IDENTITÉ PERDUE

Laura

Sourate La vache, verset 120

Sourate La vache, versets 214 et 217

Comment font Daesh ou les radicaux pour nous manipuler ? En fait, le processus est bien rôdé.

La première chose que Daesh fait, c'est isoler la personne de toute sa famille, de ses amis, de ceux et celles qui contribuaient à sa socialisation.

Cela se passe quand on commence à nous montrer des vidéos de propagandes, des vidéos de complots, pour placer les personnes dans une vision parano où elles vont se replier sur elles-mêmes et ne plus avoir confiance en personne, sauf en Daesh ou dans le recruteur.

Le recruteur va lui dire que ce malaise qu'elle ressent en se méfiant de tout le monde, en s'isolant, provient du fait que cette personne a été « élue par Dieu » pour discerner « la vraie vérité » et que lui ou elle seul(e) sait ce que les autres ne savent pas.

Peu après, Daesh va détruire ces personnes, détruire tous les liens familiaux, sociaux, amicaux, amoureux même, pour les rendre dociles. C'est à ce moment-là qu'on rejette toute activité dans notre vie, car pour nous, rien n'est devenu plus important que nos nouveaux frères et sœurs en islam.

On va commencer à appliquer l'islam à la lettre et c'est là que commence le cercle vicieux, on devient parano et on s'imagine très vite qu'on n'a plus de place dans la société, car il est impossible

pour nous d'appliquer toutes les règles que nous impose le recruteur. On se retrouve dans une situation qui entérine ce que le recruteur nous dit : « Tu vois, la société ne nous aime pas, elle nous empêche de vivre nos règles ». Et effectivement, il est impossible d'éviter la mixité, car nous vivons dans une société occidentale, pas en Arabie saoudite, ou encore difficile de faire nos cinq prières par jour quand nous travaillons (bien sûr, ils ne nous disent pas que nous pouvons les grouper). Ils inventent de nouvelles règles qui nous coupent de notre vie d'avant.

La rupture avec les parents se fera peu de temps après, Daesh dira que nos parents n'appliquent pas bien la religion, qu'ils vivent dans un pays de mécréants et qu'ils « s'adaptent à eux », et pour eux on ne peut pas s'adapter, car s'adapter c'est perdre notre identité de musulman(e). Un exemple précis : même si un père a fait le pèlerinage de la Mecque, le recruteur ou le radical dira que le père est quand même un « égaré », car il vit avec les lois des « mécréants » dans leur pays. Alors, ne parlons pas de ces familles qui sont athées, chrétiennes ou autre.

Pour nous, nos nouveaux frères et sœurs deviennent plus importants que qui que ce soit, même notre propre famille ne nous intéresse plus. Nous finissons par le pire... ne plus les aimer.

À ce moment-là, la personne a perdu son identité, car ce n'est plus lui ou elle qui a les cartes en mains, mais bien Daesh ou le recruteur, qui savent qu'ils pourront faire ce qu'ils veulent avec ce jeune.

Daesh applique un verrou de sécurité, ils disent : « Nous allons gagner cette guerre, car nous aimons la mort comme vous (les Occidentaux) aimez la vie ». La personne n'a plus peur de mourir, surtout qu'on lui dit qu'elle ira directement au Paradis.

Le jeune s'est tellement confié à son recruteur qu'à ce moment, ce dernier va lui montrer des vidéos de cruautés, de combats, ou des vidéos « humanitaires » qui lui feront penser qu'il peut sauver ce peuple. On persuade le jeune qu'il sera utile, car il est souvent mal dans sa peau, peu ou pas intégré dans la société et ne trouve pas sa place pas dans son propre pays. De toute façon, il est devenu

tellement parano que pour lui, il ne trouvera jamais de travail. Quand il subit un échec (école, travail, amour, etc.), il se dit que c'est parce qu'il est musulman et que les autres ne veulent pas l'intégrer. À ce moment, il a perdu toute identité, tout repère par rapport à lui-même et suit les ordres de ses nouveaux frères ou sœurs. On lui répète tout le temps qu'avoir des relations avec d'autres personnes le fera s'éloigner de l'islam et du Paradis.

Cela dépend de chaque situation, mais globalement, ce processus suit les mêmes étapes, et chaque personne radicalisée est confrontée à cela.

D'après moi, Daesh utilise les méthodes d'une secte, car il pratique la manipulation mentale qui entraîne l'endoctrinement, le contrôle de la pensée et, à terme, la destruction de la personne et de la famille, voire de toute la société.

En Syrie, j'ai rencontré beaucoup de profils différents.

Il y avait des jeunes nés en Europe, parfois des jeunes d'origine magrébine qui ont souvent été insultés de « sale arabe », qui ont été victimes de discrimination à l'emploi, au logement. On leur disait qu'ils devaient retourner dans leur pays, mais quand eux allaient dans leur pays d'origine où ils pensaient retrouver leurs racines, c'était la même histoire : on leur disait qu'ils n'étaient que des touristes qu'on devait plumer, qu'ils n'étaient pas des leurs, car « on vit bien en Europe ». C'est très difficile, car ils n'arrivent plus à trouver leur place.

Certains n'ont pas de boulot, ils commettent des délits ou ils jouent tellement aux jeux vidéo qu'ils en deviennent paranos, ils se croient dans le monde imaginaire des jeux, ils se voient en héros qui vont sauver le monde, tuer tous les méchants et enfin rendre la justice.

Daesh une réelle facilité à les manipuler et leur proposera le rêve d'avoir facilement, sans effort, une villa, une maison, une femme, des esclaves sexuelles et surtout le Paradis qu'ils veulent tant. Ces personnes voudront les rejoindre car enfin ils auront le sentiment d'« être quelqu'un ».

J'ai aussi vu le cas de personnes qui avaient tout pour réussir : lui

était architecte, sa femme médecin, ils avaient des enfants, une belle maison. Mais Daesh leur dira qu'ils sont trop dans la Dounia¹², qu'ils profitent de tout ce qu'ils ont, mais ne pensent pas à ce peuple syrien qui souffre, qu'on brutalise et qu'on laisse mourir de faim. Ils se vont se remettre en question et tout abandonner tout pour rejoindre Daesh.

Puis il y a ces femmes, certaines sont très jeunes et rêvent du prince charmant qui va venir les délivrer de leur vie. Elles vont être fières d'épouser un djihadiste et se sentir aussi importantes, car à leurs yeux elles seront l'élue, la femme du héros. Ce sont de très jeunes filles qui n'ont rien vécu dans leur vie et qui croient que la vie chez Daesh est un Paradis. Mais elles ne savent pas c'est ce que c'est, la vie dans un pays en guerre, avec un mari qui sera polygame, là où elles ne pourront plus rien faire seules. Comme elles n'ont rien vécu ou n'ont connu que des échecs, le recruteur va leur faire imaginer un monde de bisounours qui va les fasciner...

Ensuite, il y a des femmes comme moi. Avant que je ne parte, j'étais repliée sur moi-même ; l'abandon du père de mon premier fils et son infidélité m'avaient plongée dans une dépression terrible. Je me sentais seule, je coulais, je n'avais plus confiance en personne, sauf en mes nouveaux frères et sœurs en islam.

À ce moment-là, j'ai commencé à mettre le jilbeb quand je sortais sans que mes parents ne le sachent. J'avais besoin de me couvrir, je pensais que c'était une forme de respect, aucun homme ne pouvait me voir et voir mon corps. J'ai commencé à mettre des vêtements très larges quand j'allais travailler, le recruteur m'avait dit que c'était cela que je devais faire, j'exécutais ses ordres sans savoir vraiment pourquoi je devais le faire. À chaque fois, c'était pareil : ne plus me maquiller, ne plus m'épiler les sourcils, ne plus parler à un homme ni lui serrer la main. J'avais du mal à me rendre au travail, car je me sentais très mal, je pensais que je n'avais plus ma place nulle part, que j'étais différente des autres, car moi, j'avais ouvert les yeux. Je pensais que j'étais dans le vrai, que les autres ne me comprenaient pas. Quand on est vraiment dans ce cercle vicieux, on n'arrive pas à demander de l'aide ni en à en parler, car le

recruteur fait tout pour qu'on ne le fasse pas. Il me mettait en garde en disant : « Les autres ne vont pas te comprendre et ils vont te dissuader de le faire, car ils sont des mécréants, ils n'ont pas de cœur pour la Syrie ». Donc, je n'en ai parlé à personne, car je voulais que personne ne sache que j'allais partir en Syrie. Moi, j'étais « l'élue » et mon entourage n'aurait pas voulu que j'aide le peuple syrien. Mon recruteur m'encourageait dans ma paranoïa en répétant qu'« ils allaient être jaloux de moi, car Dieu m'avait élu » et je me disais qu'il ne fallait absolument pas que j'en parle, sauf à mes frères et sœurs, car eux seuls me comprenaient.

Je suis partie en juin 2014, avant l'annonce du Califat, avant tous les attentats, et avant les exécutions d'Occidentaux. Je suis partie, car j'étais en pleine dépression, affaiblie, naïve et complètement hors de la réalité. À l'heure actuelle, je me demande encore comment j'ai pu me laisser convaincre. Ce recruteur, je le déteste, car il a violé ma vie, il a joué sur mes faiblesses et n'a pas hésité à me manipuler. Je le déteste, car il a joué un rôle dans mon départ. Mais tout n'est pas de sa faute. Moi-même, j'ai mes responsabilités, j'aurais dû réfléchir, j'aurais dû m'informer je n'aurais pas dû prendre la décision de partir, car oui, c'est moi qui ai pris cette décision et je m'en voudrais toute ma vie d'avoir mis mon fils en danger. Vous savez, nombre de ceux qui reviennent ne veulent pas reconnaître leur propre responsabilité. Ils disent : « Ce n'est pas ma faute, c'est celle du recruteur », mais moi, on ne me la fait pas. Bien sûr, il y a eu l'action du recruteur, mais personne ne nous a mis un pistolet sur la tempe pour nous obliger à partir ! Au contraire, l'État a tout fait pour que nous ne partions pas, nos familles aussi. Mais nous avons fait le choix de partir. Tant que l'on ne reconnaît pas sa responsabilité, on ne peut pas avancer et sortir de la radicalisation. Il faut avoir le courage d'ouvrir les yeux et d'assumer à présent les conséquences.

Et j'avais pourtant tout d'une vie normale : un travail, ma propre maison, un adorable garçon et une famille aimante. Mais tout a basculé le jour où j'ai appris que le papa de mon fils m'avait trompée et qu'il nous abandonnait pour une autre, et surtout qu'il

reniait son propre fils à cause de sa nouvelle relation.

Je n'ai pas su remonter la pente, j'étais affaiblie, sans repères, car cet homme avait été mon repère pendant près de 10 ans. Je me suis laissée convaincre par mon recruteur de partir en Syrie, car là-bas, je croyais que j'allais trouver ma place, que j'allais être infirmière, aider ce peuple et les orphelins, je l'explique en détail dans mon précédent livre, j'y ai vraiment cru jusqu'au jour où j'ai mis les pieds en Syrie. Là, j'ai vite compris que tout ce qu'on m'avait dit, promis, tout ça n'était que des mensonges. Nous étions là juste pour satisfaire les désirs des hommes, mettre au monde des fils pour en faire des futurs combattants, et les hommes n'étaient là que pour combattre et mourir.

C'est grâce à eux que j'ai ouvert les yeux. En fait, je le dis souvent, c'est Daesh qui m'a déradicalisée avec toutes les choses horribles qu'ils font aux musulmans qui ne pensent pas comme eux, aux chrétiens et aux Yézidiés, à nous les soi-disant élues : on nous enferme comme des animaux, on est plus libres de nos faits et gestes, tout est contrôlé. Je savais que ce n'était pas cela la vie puisque j'ai eu de la chance de vivre une autre vie avant. Et puis, je suis une mère et j'aime mon fils plus que tout. C'est aussi grâce à lui que j'ai ouvert les yeux. Quand j'ai compris qu'ils voulaient en faire un terroriste, je ne l'ai pas accepté. Il y avait aussi mes parents, j'étais restée en contact avec eux, même en Syrie, et cela m'a aussi permis de réfléchir, car je comprenais à présent l'horrible peine que je leur causais. À chaque fois, ils me faisaient me rappeler des souvenirs de ma vie d'ici, de mon enfance, de ce que j'avais... Ce qu'ils ont fait avec moi, ne pas me juger, me faire réfléchir, me soutenir pour que je revienne, je ne l'oublierai jamais, car jamais ils ne m'ont pas laissé tomber. Ils m'ont fait sortir de cet enfer. C'est grâce à ma famille, à mes enfants que j'ai réalisé l'erreur que j'ai faite. Puis, j'ai eu la force de revenir, avec beaucoup de difficulté, mais j'ai eu de la chance d'arriver à convaincre mon mari de nous ramener à la frontière turque et de désertier Daesh. Une femme ne peut pas se déplacer seule dans l'EI. Il fallait qu'un homme nous amène à la frontière pour que nous puissions avoir une chance de

sortir.

Mais le plus difficile, c'est quand on revient. On n'est plus le même, on est pris au piège. Si j'étais rentrée physiquement dans mon pays, dans ma tête, j'étais encore dans l'idéologie de Daesh. J'étais très renfermée, j'ai dû réapprendre à vivre, comme un bébé, car Daesh avait détruit la fille que j'étais avant.

Au tout début, je ne sortais pas toute seule, j'étais toujours avec mes parents, je n'arrivais pas à m'en sortir sans aide. J'étais encore fragile, la vie sous Daesh ne me manquait pas, je le savais, mais au fond de moi, j'avais un vide. Ce vide, c'était le fait de devoir à présent prendre moi-même mes décisions ; de vouloir telle ou telle chose. Je n'avais plus de règles qui dictaient ma vie, pour moi, cela a été très difficile de retrouver mon libre arbitre. J'étais conditionnée à obéir. C'est pour cela que je dis que j'ai dû réapprendre à vivre comme un bébé, réapprendre à me débrouiller toute seule, à revenir dans la réalité de la vie.

Je voudrais parler maintenant à celles qui sont en Syrie ou celles qui reviennent et qui ont peur. Je le sais, une de leurs peurs est de perdre leurs enfants, l'autre est la peur de perdre leur religion, de devoir la renier.

À ces gens qui sont radicalisés ici, à ces jeunes qui vont sur Whatsapp et se font embrigader de loin par des recruteurs syriens pour commettre des attentats, j'ai envie de dire : je croyais comme vous, je croyais être dans le vrai, je croyais que cette manière de voir la religion était la vraie, mais c'est le contraire : tout est faux. Je suis revenue il y a déjà deux ans et je peux vous dire que je suis toujours musulmane, que personne ne m'a retiré ma religion, que tout le monde m'accepte comme je suis, que mes enfants vivent avec moi et qu'ils sont heureux d'avoir retrouvé une vie d'enfants et qu'ici, on peut vivre avec tout le monde, avec et dans le respect de chacun.

Je suis enfin une femme libre, une femme autonome qui est heureuse d'être ici et qui aime la vie.

Hicham

La clarification

La question de l'identité est une question cruciale, notamment chez les jeunes. Est-il en effet besoin de rappeler que l'adolescence et même l'*adulthood*¹³ sont des périodes ô combien complexes et compliquées ? Ce sont des périodes d'élaboration par le jeune d'un « moi » en construction, et donc d'un « moi » fragile. Cette fragilité peut s'exprimer notamment de trois façons : révoltes, repli sur soi et mise en danger de soi. Autant d'attitudes que tout un chacun connaît à plus ou moins grande mesure.

Toute la stratégie des différents producteurs de discours fondamentalistes consiste à enfoncer le jeune dans ces attitudes plutôt que de l'en sortir. Ainsi, les objets de révolte qui peuvent animer un jeune comme les discriminations (à l'embauche ou pour louer un bien immobilier par exemple), les guerres ou les violences de type racistes, tous ces objets de révolte seront mobilisés dans les discours fondamentalistes pour le convaincre d'une chose : c'est le monde occidental, assimilé à un monde sans islam, qui est à l'origine de ces tumultes. Le glissement est grossier, mais il fonctionne : on passe insidieusement d'une révolte à l'égard d'injustices à une révolte à l'égard d'un monde occidental, d'autant plus fantasmé qu'il sera caricaturé dans la littérature fondamentaliste.

Le repli sur soi n'est pas en reste : le mal-être que peuvent ressentir certains jeunes face à une société qu'ils ne comprennent pas ou qu'ils ont du mal à accepter peut les mener à s'isoler. Les relations sociales perdent alors en vitesse, des activités solitaires peuvent monopoliser tout le temps libre¹⁴ et le mal-être tourne finalement à la déprime. La stratégie que l'on retrouve dans les discours fondamentalistes pour exacerber cette tendance à s'isoler s'inscrit dans la continuité des discours anti-occidentaux et se teinte d'un pseudo-lyrisme religieux : on explique aux jeunes que les prophètes ont toujours été des marginaux, des personnes isolées et incomprises par leurs propres peuples en raison de leurs modes de vie malsains. Autrement dit, on présente le mal-être comme essentiellement positif et ne devant donc pas être surmonté : « Tu te sens seul et tu t'isoles du monde, c'est bien : continue, car tu es dans la même situation que les prophètes avant toi ». On glisse ici d'un mal-être tout à fait normal chez certains (et surtout à l'adolescence/adulthood) à une forme

d'élection divine complètement fictive.

Enfin, et il s'agit à n'en point douter de l'aboutissement que l'on redoute le plus : la tendance à se mettre en danger peut être manipulée. En temps normal, cette tendance s'exprime au travers d'actions irresponsables comme les fugues, la conduite imprudente d'un véhicule ou encore la consommation excessive d'alcool. Ces cas de figure, bien que problématiques en soi et aux conséquences parfois tragiques, ces cas de figure dis-je, sont bien connus et font partie des fameuses « bêtises de jeunesse ». On y voit généralement des tentatives de *s'affirmer*, de se *prouver* des choses ou, parfois, d'attirer une forme *d'attention*. Ces tendances à se mettre en danger se canalisent avec le temps et disparaissent avec l'âge. En attendant cet indispensable cheminement vers la sagesse, des discours fondamentalistes peuvent profiter de cette période fragile pour plonger un jeune dans une fiction religieuse qui transformera ce qui n'aurait dû être que de simples bêtises de jeunesse en drames potentiellement irréparables. Dit autrement, on va donner illusoirement au jeune la possibilité de *s'affirmer* dans une guerre quasi cosmique du bien contre le mal dans laquelle on le sommera de *prouver* qu'il est du bon côté pour gagner *l'attention* de Dieu, bref, donner un sens à une mise en danger qui ne profitera à personne, et surtout pas à lui. Si l'endoctrinement est suffisamment fort, le départ en Syrie n'est alors pas loin, voire même l'attentat-suicide.

Si l'on met ces trois éléments ensemble, on retrouve toutes les étapes qui transparaissent dans le témoignage de Laura : des vidéos de propagandes antioccidentales destinées à promouvoir une « vision parano », pour reprendre ses termes. Cette vision parano amène l'individu à s'isoler, même de sa propre famille, ce qui facilite l'élaboration d'une fiction alléchante (un « monde de bisounours ») que plus personne ne peut contester. Le degré de tendance à se mettre en danger fait tout le reste : si elle est peu développée, l'individu se complaira dans une pratique rigoriste et aliénante de sa religion sans forcément aller plus loin. Si la tendance est plus prononcée, le pas nécessaire au départ en Syrie ou aux actes violents devient alors possible...

L'analyse alternative

De mon point de vue, il s'agit du seul domaine dans lequel nous devons jouer sur le même terrain que les recruteurs et autres dispensateurs de discours

aliénants. Et nous devons y jouer *mieux qu'eux*. Les malaises que les recruteurs exploitent ne sont en effet pas anormaux : personne n'est à l'abri de moments de fragilité dans sa vie, surtout en période de jeunesse. C'est ce qui explique à mon sens que les recrutements touchent toutes les catégories sociales et économiques : être issu d'un milieu aisé n'immunise pas contre le mal de vivre ; être issu d'un milieu défavorisé n'arrange évidemment pas les choses. Le fonctionnement du processus de recrutement est en fait analogue, dans certains cas du moins, à ce qui se passe dans une secte : des fragilités existentielles forment une brèche permettant au discours d'endoctrinement d'opérer.

Face à la proposition sectaire, et donc sécurisante par l'abandon du libre arbitre et la soumission à des normes supposées absolues, les acteurs sociaux doivent procéder à une contre-proposition. La nature de cette contre-proposition peut être débattue : puisque les recruteurs proposent une fiction, pour ne pas dire un mythe, on peut envisager à notre tour de « nouveaux mythes », pour reprendre une expression de Rachid Benzine¹⁵, des mythes plus puissants et facteurs d'émancipation. L'autre possibilité consiste à envisager un *retour au réel*, autrement dit une prise en contrepied de la fiction des recruteurs en rendant le réel plus attractif.

J'ai une préférence personnelle pour la seconde option (qui n'invalide naturellement pas la première), mais elle ne vient pas sans son lot de difficultés. En effet, la fiction est par essence attractive : elle parle à nos sentiments, elle crée du rêve, elle permet l'évasion. Le réel quant à lui est ce qu'il est et il ne négocie pas. Cette capacité de la fiction à enchanter l'imaginaire a ainsi, et en quelque sorte, une longueur d'avance sur l'austérité du monde réel. C'est sans doute pour cette raison que les ouvrages de science-fiction se vendront toujours mieux que les ouvrages de science tout court. Tout le défi réside donc dans la possibilité de rendre le réel plus attractif que le fictif. C'est difficile, mais ça reste possible et l'efficacité de la démarche est à mon sens inégalée lorsqu'on y arrive.

Au final, l'accent doit être mis sur le développement personnel du jeune et une exploration de sa propre identité, soit par l'élaboration d'une fiction édifiante, soit par un attrait renouvelé pour la réalité. L'adhésion à la fiction daeshienne et l'abandon du libre arbitre sont le résultat d'un horizon existentiel inexistant, car finalement inexploré, soit par manque de confiance en soi, soit par manque d'accompagnement. Le rôle des parents est bien entendu essentiel ici, mais tout

adulte impliqué avec des jeunes a le potentiel d'influencer positivement leur développement de façon à rendre la fiction daeshienne inopérante.

Les activités possibles

Concrètement, on peut reprendre chacune des trois étapes :

Les objets de révolte doivent être repensés, soit à la lumière d'une réalité qu'il faudra rendre attractive, soit par l'élaboration d'un discours idéologique plus fort que le discours antioccidental. Dans le cas où c'est un retour à la réalité qui est envisagé, il est important de procéder à une déconstruction de la caricature qui est faite de l'Occident. L'un des moyens les plus efficaces consiste à casser la dichotomie établie entre un monde occidental foncièrement mauvais et un monde islamique foncièrement bon qui se seraient toujours affrontés.

Le rappel de l'histoire du développement de la civilisation islamique, ni plus blanc ni plus noir que le développement des autres civilisations, est un bon point de départ, car il bat en brèche la mythologie fondamentaliste d'un monde islamique consensuel qui se serait développé dans l'unité¹⁶. En second lieu, il faut rappeler les confluences qui ont existé entre l'Occident et l'Orient, notamment en remettant au goût du jour des figures comme Averroès, philosophe et juriste musulman andalou, le poète Jalal ad-dîn al Rûmî dont la fin du nom (Al Rûmî) signifie très précisément « l'Européen ».

La redécouverte de l'héritage grec par le monde arabo-musulman en mathématiques, logique et philosophie, les figures comme Muhammad Al Khawarizmi, père de l'algèbre, ibn Sîna (Avicenne) médecin dont les écrits ont été étudiés jusqu'au 17^e siècle en Occident ou encore ibn al Haytham (Alhazen) que l'on peut considérer comme le père de la démarche scientifique instrumentale et qui a formulé les bases des études en optique... Tous ces thèmes doivent montrer que le monde arabo-musulman ne s'est pas construit en opposition à qui ou quoi que ce soit, mais qu'il s'est construit en cultivant ses propres richesses. Des richesses qui ont profité à tous, y compris au monde occidental et que ce dernier rend à son tour à tous, y compris au monde musulman.

Le repli sur soi peut être réorienté dans une dynamique constructive : des initiations à l'écriture, à l'art, à la création, en somme toute activité qui transforme la solitude en un produit personnel. De telles productions

personnelles auront pour effet de rendre possible une resocialisation (en exposant les créations) ainsi qu'une exploration et une revalorisation de soi.

Les tendances à se mettre en danger doivent aussi être prises en compte. Les sports de l'extrême peuvent être envisagés comme moyens de se mettre à l'épreuve et de repousser ses propres limites et peurs. De façon plus conventionnelle, la culture de la compétition amicale, dans tous domaines d'intérêt, est aussi un vecteur de mise à l'épreuve de soi-même.

Au final, toute activité favorisant l'exploration de l'identité par la pratique de l'art, de la découverte de la culture ainsi que, et surtout, de l'expression personnelle, toute activité de ce type est envisageable. Le but est essentiellement de réorienter les portes d'entrée possibles du discours fondamentaliste vers un objectif de construction de soi : les objets de révolte peuvent être réorientés vers des engagements prosociaux, le repli sur soi peut être réorienté vers une activité solitaire artistique (l'écriture entre autres), sans oublier la tendance à se mettre en danger qui peut être réorientée vers un dépassement de soi dans une activité intense en émotions. Toute la question devient dès lors celle de la proposition et de l'accessibilité de ces propositions. Une question autre et sans doute plus politique que pédagogique...

12. Dounia : la vie terrestre, la vie d'ici-bas.

13. Terme de plus en plus en vogue pour désigner un jeune adulte (généralement entre vingt et vingt-cinq ans) n'étant pas complètement sorti de la fameuse crise d'adolescence.

14. L'exemple de consommation excessive de jeux vidéo par exemple est un phénomène de ce type. Le visionnage constant de vidéos de propagande aussi.

15. Cf. son intervention dans le journal belge *Le Soir* du 14 et 15 janvier 2017.

16. Dès le 3^e calife, c'est-à-dire moins de 30 ans après la mort de Muhammad, des guerres violentes sont nées au sein de la jeune communauté musulmane.

CHAPITRE 3 : LE PARADIS ET L'ENFER

Laura

Sourate 22 versets 2 et 19

Sourate la vache verset 25

Sourate 46 verset 15

Sourate 56 versets 22, 36 et 37

Je reviens à ce que j'étais, un peu avant mon départ en Syrie, quand j'étais plongée dans l'islam radical. Il est important de comprendre l'état d'esprit des personnes comme moi à l'époque. C'est pour cela que je reviendrais sur mon parcours radical pour que vous, les lecteurs, puissiez comprendre, je pense que c'est quelque chose de capital. Toute ma manière de penser, de vivre, de considérer le monde et même mon entourage proche était vue avec les « lunettes » de l'islam radical. La réalité n'était plus que « ma » réalité. C'était comme si, même vivant avec vous, j'étais dans un autre lieu, un autre siècle.

La première chose dont je vais parler est de la peur de l'Enfer qui était sans cesse dans ma tête. Dès que je faisais quelque chose que je pensais être une « mauvaise action », j'avais peur du jugement dernier, peur que la mort ne me rattrape du jour au lendemain et peur de ne pas avoir accompli ce qu'il fallait pour aller au Paradis. J'étais littéralement terrorisée, je voyais, je sentais les flammes de l'Enfer.

L'Enfer qui est décrit dans le Coran fait moins peur que ce que le recruteur racontait, car ce dernier exagérait pour me terrifier. Il parlait avec un ton ferme et angoissant, il décrivait cette eau

bouillante que l'on verse sur notre tête et qui brûle notre corps tout entier, la chaleur de l'Enfer qui nous est insupportable. Il disait que si on avait soif, la seule chose qu'on pouvait boire, c'était cette eau bouillante qui nous brûle la langue. Je sais que pour vous qui me lisez, cela peut sembler aberrant, exagéré, mais je vous assure que dans ma fragilité, cela devenait une obsession.

Mon recruteur me rappelait sans cesse que je devais me voiler, être pudique, ne pas écouter de musique, toutes ces règles à respecter pour ne pas tomber dans le piège de l'Enfer, disait-il. Tout ce que je faisais était dans l'optique de faire la moindre erreur possible.

Les fêtes de Noël et du Nouvel An étaient devenues pour moi quelque chose qui me faisait penser aux mécréants. On ne pouvait les imiter en aucune façon, si on les imitait, l'Enfer nous attendait. Je n'arrivais plus à vivre, car cela devenait infernal. À l'heure actuelle, tout en étant toujours musulmane, il faut que vous sachiez que je célèbre ces fêtes avec ma famille, car c'est important d'être ouvert aux autres, car être musulman veut dire respecter chacun dans ses convictions.

Il faut savoir qu'il y a une chose que j'ai retrouvée chez toutes les personnes que j'ai rencontrées en Syrie : c'est qu'on leur avait tenu le même discours. Toute personne radicale a été confrontée à cela, mon recruteur m'a expliqué que si je me sacrifiais pour aller en Syrie, je ferais déjà une bonne action, que toute personne qui meurt en Syrie ira au Paradis. Mais ce qui a eu le plus de poids pour moi à l'époque, c'est je pourrais choisir dix personnes de ma famille que j'emmènerais au Paradis.

Ma famille n'étant pas musulmane j'étais encore plus terrorisée par l'Enfer, dans mes cauchemars, je ne pourrais sauver les personnes que j'aimais que si j'allais en Syrie.

Dans ma dépression et ma fragilité, je ne pensais qu'à cela : les sauver.

Déjà, quand ce recruteur me parle de cela, la confiance entre lui et moi s'était installée. Il m'a vue faible, naïve à cause de ma déception amoureuse. Mon recruteur savait qu'il pouvait

commencer à me parler de choses plus profondes, car il avait sûrement vu dans ma personnalité que ma famille était très importante à mes yeux.

Je me rappelle exactement du moment où il m'en a parlé, c'était sur Skype. Il savait qu'à chaque fois qu'il parlait, j'étais captivée, car il avait réponse à tout.

Les paroles de mon recruteur finirent par tourner sans cesse dans ma tête, comme un film, je me disais : « Il faut que je me sacrifie, il faut absolument que mes parents aillent au Paradis ». Pour moi, c'était crucial, car ils n'étaient pas musulmans et surtout ne s'intéressaient pas à cette religion. Je les voyais « égarés », donc, pour moi, la seule solution pour qu'on puisse se réunir au Paradis était d'aller faire mon djihad en Syrie, c'est-à-dire faire de bonnes actions comme on me l'avait proposé : être infirmière pour aider ce peuple syrien. Comme j'étais l'élue, je ne pouvais pas rater cela. Je me disais : « Si je refuse d'y aller, peut être que je ne serais plus l'élue et que dieu va trouver une autre personne, que j'aurais laissé passer ma chance ». Donc, quand on est dans un état de faiblesse, on y croit et on obéit. J'étais dépressive, je n'arrivais pas à surmonter l'épreuve de la séparation. De plus, ce recruteur appuyait sur les points sensibles. Ma seule délivrance, ce qu'il me restait à accomplir, c'était de me rendre en Syrie pour être utile et gagner cette place au Paradis pour moi et ma famille.

L'Enfer, j'en avais peur, mais mes angoisses se rapportaient le plus souvent à ma famille. Je me disais qu'au moins dix d'entre eux iraient au Paradis. Le pire, je m'en souviens, était ce moment où j'étais dans ma chambre et j'écrivais avec le sourire une liste, à la façon d'une liste de course, avec les noms de mes proches qui allaient me rejoindre au Paradis. J'étais à ce moment très soulagée, je me rappelle que j'avais mis en premier lieu les noms de mes parents, c'était logique, il fallait absolument qu'ils soient avec moi, puis celui de ma sœur et de son mari, puis ceux de mon oncle et de mes deux tantes. J'étais tellement heureuse de me dire qu'enfin, on allait être réunis tous ensemble dans « les jardins sous lesquels coulent des ruisseaux », comme dit le Coran. C'était la vie éternelle

assurée pour nous tous, ensemble. Avec le recul, je me dis qu'en fait, j'étais dans une démarche suicidaire, je ne pensais plus qu'au Paradis donc à la mort. Car on va au Paradis uniquement quand on est mort, n'est-ce pas ?

En réalité, je m'enfonçais, je voulais mourir et je ne faisais qu'imaginer la mort de ceux que j'aimais.

Quand on est radicalisée, on nous répète sans cesse que la vie ici ne vaut pas la peine, mais qu'on aura une vie dans l'au-delà. Pour les gens fragiles et dépressifs, cela nous pousse encore plus dans le délire de s'ôter la vie.

Puis, quand je suis partie en Syrie, j'ai remarqué que les femmes comme les hommes avaient ce même discours par rapport à l'envie d'envoyer leur famille au Paradis. Quand on en parlait, on croyait vraiment à notre discours, on en rêvait parfois. Je me rappelle qu'avec d'autres femmes, on parlait du Paradis, on disait qu'on allait courir dans la prairie, qu'on prendrait la main de notre mère, qu'on serait enfin heureuses, que plus rien ne pourrait nous faire peur, car on serait tous ensemble. On en rêvait comme des petites filles.

Les hommes, eux, savaient ce qui les attendait au Paradis : mis à part la place qu'ils allaient donner à leur famille, ils auraient les houris, ces vierges aux « yeux grands et beaux ». Ils étaient tellement surexcités à l'idée d'en avoir plein rien que pour eux. Même ceux ne se mariaient pas avaient comme réponse que leurs houris au Paradis seront encore plus belles que des femmes humaines.

Daesh nous poussait aussi à accepter la polygamie. On nous disait que si on acceptait plusieurs femmes pour nos maris, on faisait une bonne action, on serait des femmes plus « pieuses » qui avaient bon caractère. Et si on tolérait de nouvelles épouses, on aurait une encore plus belle place au Paradis puisqu'on acceptait de partager notre mari.

Avec le recul, je me rends bien évidemment compte que Daesh utilisait notre peur et notre envie du Paradis pour nous obliger à

accepter une polygamie qui en fait nous faisait horreur. Quelle femme peut en accepter trois autres dans le lit de son mari ?

Tout ce que disait Daesh avait pour but le bien-être et les fantasmes sexuels des hommes. Nous ne valions rien. Nous n'étions que des objets.

Certains maris, qui n'étaient pas en reste, appuyaient sur le fait que Daesh disait que plus de femmes que d'hommes rejoindront l'Enfer. Pour eux, on était la tentation, on était le diable incarné, c'est pour cela que notre statut était dénigré et que nous étions des « moins que rien » à leurs yeux.

Dans la vie, dans notre société, beaucoup de personnes baissent les bras, ne veulent pas se battre pour y arriver, donc certains se disent que rejoindre Daesh est pour eux le seul moyen de se repentir de leurs mauvais comportements.

Il faut savoir que la plupart des gens qui se radicalisent ne connaissaient pas grand-chose à l'islam. Beaucoup de ceux que j'ai rencontrés en Syrie étaient des délinquants, quand ils n'appartenaient pas au grand banditisme, ils étaient tout l'inverse du profil du combattant « pur » que Daesh mettait en valeur !

Daesh nous donnait le moyen d'aller vite, d'effacer nos délits. Ici, on doit gagner sa place au Paradis ; là-bas, en Syrie, notre place au Paradis on l'avait directement. Pour les femmes, il fallait rejoindre le Cham et procréer, être de bonnes épouses, et pour les hommes, il fallait combattre ou faire des attentats.

Beaucoup de choses sont rabâchées pour qu'on ait peur de l'Enfer et qu'ont ait envie du Paradis. Ils trouvent toujours un moyen crédible pour arriver à leur but qui est de nous plonger dans le monde de Daesh et de nous contrôler.

C'est difficile pour certaines personnes de comprendre ou de se mettre à notre place, mais dites-vous que chaque famille peut être touchée. Il vaut mieux s'intéresser à ce phénomène pour savoir rapidement prendre en main une personne de votre entourage qui pourrait être dans ce cas, car comme tout le monde le sait maintenant, ce n'est pas fini, nos pays sont touchés par le fléau des

attentats commis par des gens nés et qui vivent ici.

À l'heure actuelle, je n'ai plus cette obsession et cette peur de l'Enfer, car j'ai voulu chercher des réponses, j'ai voulu savoir et j'ai enfin interrogé des personnes comme Hicham ainsi que d'autres proches qui ont su répondre à mes questions et me reconforter.

Avant de terminer ce chapitre, j'avais besoin de vous parler d'une chose qui a été très importante pour moi, qui a été un déclencheur : mon fils m'a posé un jour une question à laquelle je n'avais pas su répondre. J'ai donc demandé conseil à Hicham, qui a su trouver les mots justes et en donnant son explication à mon fils, j'ai pu le rassurer.

J'avais envie de la partager avec vous, car beaucoup pourront se retrouver dans la même situation. Mon plus grand garçon, qui a 7 ans, voit sa maman musulmane, il veut savoir, pose beaucoup de questions pour comprendre. Comment se fait-il que sa maman soit une Belge d'origine italienne, mais convertie à l'islam, et que ses grands-parents soient italiens et non- musulmans ? Voici donc cette anecdote.

C'était un soir, à l'heure du coucher. J'avais fini de lui raconter une histoire et là, il m'interpelle en disant qu'il est triste, car il pense à quelque chose et qu'il aimerait bien avoir une réponse. Je lui demande de m'en parler et lui dis qu'il peut me poser toutes les questions qu'il veut, que je suis là pour y répondre.

Sa question était : « Maman, ceux qui sont musulmans, quand ils vont mourir, ils vont aller au Paradis, mais papy et mamy, ils ne sont pas musulmans et ils vont aller en Enfer. Mais moi je les aime de tout mon cœur, je ne veux pas qu'ils aillent en Enfer, mais qu'ils soient avec moi au Paradis. Comme ça, on est tous réunis. Comment faire maman ? »

À vrai dire, je suis restée étonnée par sa question, car je ne m'y attendais pas. Ce petit de 7 ans est formidable et intelligent, il comprend beaucoup de choses pour un garçon de son âge, je suis très fière de lui.

Malheureusement, je n'ai pas su lui répondre directement, je lui ai

simplement dit que j'allais poser la question à un professeur de religion islamique qui connaît mieux que sa maman le coran et que j'allais revenir vers lui pour lui faire part de sa réponse. Hicham vous détaillera et vous expliquera la réponse qu'il a apportée et qui a su apaiser le cœur de mon fils.

Hicham m'a apporté une aide extraordinaire et grâce à lui, mon fils s'est senti sécurisé et soulagé, et il n'a pas manqué de le dire à son papy et sa mamy.

C'est pour ça qu'il ne faut pas hésiter à poser des questions. Moi, j'ai fait une énorme erreur, car je ne me suis pas assez informée, je n'ai pas demandé l'avis de ma famille ou d'autres personnes qui m'auraient peut-être aidée à mieux comprendre en me disant que Daesh offrait une vision tronquée de l'islam, que j'étais en train de faire une erreur. J'ai beaucoup de mal, je culpabiliserai toute ma vie, car je me dis que c'est de ma faute si j'ai cru en une seule personne, mon recruteur.

C'est pour cela qu'il ne faut absolument pas s'arrêter à une seule explication, ne pas s'arrêter sur l'avis du premier venu, mais oser poser des questions, chercher, parler à d'autres personnes qui ne pensent pas nécessairement comme vous, apprendre par soi-même et ne pas s'enfermer dans un ghetto mental. C'est le seul moyen pour ne pas vous faire embrigader par un recruteur ou une personne mal intentionnée.

Hicham

La clarification

Ce témoignage poignant de Laura résume sans doute à lui seul le besoin de construire, dès le départ, une compréhension saine du langage des religions. Très tôt, à l'école, et jusqu'à la fin du secondaire, on apprend aux élèves comment lire une nouvelle, comment lire un roman, on apprend aussi les caractéristiques d'une fable ou encore la structure d'un conte... Mais rarement (pour ne pas dire jamais), on explicite aux jeunes les différentes dimensions

d'un texte religieux. Le résultat est alors catastrophique chez de jeunes croyants tombant sur les mauvais discours : ils se retrouvent avec des lectures littérales de textes millénaires qui répondent à un imaginaire largement préscientifique. Une lecture aussi frontale peut alors avoir des effets dévastateurs au niveau psychologique, surtout chez les jeunes enfants. Comment en effet se développer sainement en croyant littéralement qu'il existe un lieu de feu éternel dans lequel des êtres humains sont jetés parce qu'ils n'ont pas choisi la bonne religion parmi les milliers qui existent ?

La réponse est simple : on ne le peut pas. Des études en psychologie de la religion ont déjà montré qu'il y a un lien direct entre anxiété (voire névrosisme) et représentation littérale d'un dieu qui châtie. Lorsque ladite représentation devient dominante dans les représentations d'un individu religieux, on parle alors de *culpabilisme religieux*. Le culpabilisme religieux est particulièrement courant dans les tendances fondamentalistes, précisément en raison de cette compréhension littérale de l'Enfer comme lieu de souffrance éternel. Il faut se pencher un moment sur cet aspect psychologique des effets d'un discours littéral sur l'Enfer pour en saisir pleinement l'impact et donner sens aux discours de recrutement dont notamment Laura a été victime.

Le culpabilisme religieux, comme son nom l'indique, est basé sur le sentiment de culpabilité. C'est là à mon sens une clef fondamentale des processus de recrutement : face à un individu au passé douloureux ou marqué par les erreurs, un recruteur va jouer la carte de la culpabilité suivie de la carte de la rédemption. « Oui, ce que tu as fait est terriblement grave et a mis Dieu en colère et en effet si tu meurs dans cet état, tu es voué au feu... Mais tu peux encore te racheter, si tu meurs pour la cause de Dieu, tu seras sauvé et tu entreras même au Paradis. » La suite n'est pas difficile à deviner, et surtout dans le cas des convertis dont les familles sont rarement musulmanes : on fait miroiter à la personne la possibilité de sauver sa propre famille... mais tout à un prix. Ici, ce prix est le sacrifice de sa propre vie. Dans le milieu, on dira que la mort en martyr donne droit à emmener avec soi un certain nombre de membres proches.

On peut se demander comment un discours aussi idyllique peut fonctionner. N'a-t-on pas affaire à une promesse qui est, même dans le registre religieux, trop belle pour être vraie ? C'est qu'en vérité, on n'a pas uniquement affaire à du discours, mais aussi à des textes. Les hadiths vantant les mérites des martyrs,

promettant l'absolution pour toutes les fautes, sans oublier les hadiths annonçant au martyr qu'il pourra emmener avec lui dix membres de sa famille au Paradis ; tous ces hadiths transforment les ambitions du recruteur en paroles de Muhammad, le glissement d'autorité est parfait.

J'en reviens alors à ma problématique de départ : sans aucun outil pour lire un texte religieux (ici les hadiths), l'insertion sournoise, mais efficace d'un texte du 9^e siècle¹⁷ dans une idéologie politico-religieuse du 21^e siècle n'est qu'un jeu d'enfant pour le recruteur. En jouant par la suite sur les sentiments puissants de culpabilité, d'amour familial et de désir de rédemption, le départ d'une personne fragilisée (c'est-à-dire isolée et encline à la mise en danger, cf. chapitre sur l'identité) prête à donner sa vie pour se racheter auprès de Dieu, et racheter sa propre famille, ce départ ne devient malheureusement plus qu'une question de temps.

Au final, on a affaire dans les discours de recrutement à une utilisation habile du Paradis et de l'Enfer comme vecteurs d'endoctrinement : le culpabilisme religieux, probablement déjà présent chez les personnes réceptives au discours du recruteur, ce culpabilisme religieux, dis-je, est exacerbé par une lecture littérale et une interprétation politique des textes sur l'Enfer. Les textes sur le Paradis dont on aurait pu croire qu'ils atténueraient le culpabilisme religieux, sont en fait complètement court-circuités et au lieu de rassurer, ils font miroiter l'unique espoir de ne pas voir sa propre famille brûler éternellement : le sacrifice de sa propre vie pour Dieu avec pour ambition d'ouvrir les portes du Paradis à sa famille...

L'analyse alternative

...ou plutôt gâcher sa vie pour un « État » qui l'utilisera comme chair à canon. C'est à cette conscience de ce qu'est vraiment Daesh qu'il faut élever l'esprit des jeunes susceptibles de se faire recruter. Pour ce faire, le retour à la réalité est à mon sens fondamental. On ne peut pas se contenter d'opposer aux lectures dashiennes du Paradis et de l'Enfer des lectures plus sympathiques, même avec des arguments théologiques à l'appui (exception faite du cas de figure avec le fils de Laura sur lequel je reviendrai incessamment). Alors, que faire ?

Le témoignage d'ex-islamistes, voire de personnes qui ont vraiment connu Daesh, me semble absolument fondamental. Ces personnes sont en effet les

plus légitimes à casser le vernis religieux du discours daeshien pour en dévoiler la nature fondamentalement politique et amoral/immorale. Mon expérience avec Laura dans les écoles est en ce sens sans appel : lorsque Laura parle, les jeunes se taisent, l'écoutent et surtout se rendent compte. Ils se rendent compte de la *supercherie* du discours d'un recruteur qui envoie des femmes et même des enfants en Syrie tout en restant lui-même tranquillement en Belgique. Ils se rendent compte que les premiers à appeler à mourir pour un Paradis complètement fantasmé sont aussi les premiers à se faire de l'argent avec le pétrole et les vestiges archéologiques revendus sur le marché noir. En d'autres termes, ils comprennent que ceux qui appellent à mourir pour trouver le Paradis dans la mort ne se gênent pas pour se faire leur petit Paradis sur Terre.

Ce décalage flagrant entre les discours qui appellent au sacrifice et l'hédonisme éhonté et à peine voilé des producteurs de ces mêmes discours est la contradiction fondamentale qu'il faut exploiter. Encore une fois, une personne ayant vécu là-bas et cru aux discours de recrutement demeure une source de légitimité inestimable.

Les activités possibles

Outre les témoignages de première main d'ex-islamistes, qui demeurent les discours les plus légitimes, et comme esquissé plus haut, il faut revenir aux fondamentaux, à savoir : qu'est-ce qu'un texte religieux ? Ce type d'activité est sans doute mieux adapté à la prévention ou durant un stade de désengagement avancé que chez une personne fraîchement sortie du radicalisme. Il n'en demeure pas moins, et je n'en démords pas, qu'on ne peut faire l'économie d'une réflexion fondamentale sur la façon d'aborder un texte religieux : *si l'on veut que les jeunes¹⁸ vivent leur religion intelligemment, alors il faut qu'on leur apprenne à penser leur religion intelligemment.*

Tout le nœud du problème se trouve en effet dans une lecture immédiate et une compréhension littérale des passages qui parlent de la vie après la mort. Le langage des textes religieux, et surtout celui du Coran, est un langage *symbolique* au sens de sa racine grecque *symbollein* : « Mettre ensemble ». Une révélation a en effet la prétention de rendre compte d'un *autre monde* supposé hors d'atteinte des sens de l'être humain. Si cet autre monde est effectivement hors d'atteinte, alors il n'est possible d'en *dire* quelque chose que par analogie.

On peut commencer une initiation à la lecture symbolique en passant précisément par une analogie.

De mon expérience, le sujet du Paradis est justement celui qui se prête le mieux à l'activité. Il suffit de demander aux personnes de dresser une liste de ce qu'ils aimeraient avoir dans leur Paradis. Une fois cette liste dressée, on peut alors lire des passages coraniques qui parlent du Paradis, par exemple le verset 15 de la sourate 47 :

« Voici la description du Paradis qui a été promis aux pieux : il y aura là des ruisseaux d'une eau jamais malodorante, et des ruisseaux d'un lait au goût inaltérable, et des ruisseaux d'un vin délicieux à boire, ainsi que des ruisseaux d'un miel purifié. Et il y a là, pour eux, des fruits de toutes sortes, ainsi qu'un pardon de la part de leur Seigneur [...] »

On se rend presque systématiquement compte qu'il existe un décalage entre les représentations que l'on se fait sur le Paradis et les promesses coraniques. Ce décalage est par ailleurs manifeste avec des jeunes¹⁹. Le Paradis coranique est en effet relativement sobre pour un Européen du 21^e siècle : de l'eau fraîche, du lait, du vin, du miel, des fruits... Non sans une certaine ironie, j'ai l'habitude de dire à mes élèves « Prenez 40 €, allez au super marché le plus proche et dans une heure vous avez tout ça et plus encore. »

Oui, mais... Pour un Arabe du 7^e siècle, qu'il soit de la Mecque ou de Médine, les fruits frais, le miel, voire juste de l'eau pure : tous ces produits en plein désert basaltique que Muhammad a connus sont tout simplement introuvables. Le seul moyen de s'en procurer était de voyager dans des contrées éloignées et plus fertiles. Quant à l'eau, on boit ce que l'on trouve, et ce n'est jamais ni très frais ni très goûteux²⁰. Le but de l'activité est d'arriver à ce constat : le Coran ne s'adresse pas à nous, *il s'adresse à des Arabes du 7^e siècle*. Si l'on veut que le Coran s'adresse à nous, alors il faut procéder à une *traduction de l'imaginaire arabe du 7^e siècle vers l'imaginaire européen du 21^e siècle*.

Les fruits frais et l'eau pure sont les objets de tous les fantasmes dans le désert de l'Antiquité tardive. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Si l'on souhaite rester cohérent dans une lecture croyante des versets traitant du Paradis, on doit donc admettre que le but de ces versets est *pratique* et non *descriptif* : on donne une *image symbolique* du Paradis précisément parce que le Paradis est *inimaginable*. Dans le langage des sciences des religions, on dira que ces passages du Coran

sont des discours *parénétiqes*²¹ : des discours qui exhortent, à partir des représentations des auditeurs, à un comportement plus éthique.

Le cas de l'Enfer est analogue, mais diffère en un point central. En effet, si l'on demande à une personne d'imaginer l'Enfer, il y a fort à parier que le feu soit cité quasi systématiquement. Notre imaginaire, même au 21^e siècle, reste en effet tributaire des représentations bibliques ainsi que de textes littéraires comme la Divine Comédie de Dante. La technique consiste alors à ouvrir une fenêtre sur les représentations d'autres traditions et mythologies. C'est ainsi que, par exemple, on peut faire remarquer que dans des religions nordiques anciennes, l'Enfer n'est pas un lieu de feu, mais l'inverse : un lieu de glace²². Dans l'Égypte ancienne, l'Enfer n'était pas un lieu de torture, mais la dévoration (et donc la destruction) de l'âme par un dieu-crocodile nommé Babaï. Les liens avec l'imaginaire ne sont pas difficiles à établir : dans une société dont le froid glacial est craint, l'Enfer sera représenté comme un lieu de glace. Dans une société en contact avec des animaux dangereux et imprévisibles comme les crocodiles, il n'est pas étonnant de trouver un dieu-crocodile en guise de divinité du châtement.

Quoi de plus normal alors que de retrouver dans l'Enfer coranique la brûlure et l'eau bouillante ? La pire phobie des Arabes était la brûlure du Soleil et la soif²³. C'est dans ce sens qu'il faut lire les passages sur l'Enfer coranique. L'Enfer est un lieu où l'on souffre de brûlures solaires et de soif sans possibilité de se désaltérer. En d'autres termes, tout ce dont les Arabes cherchaient à se protéger. Encore une fois, on montre ainsi que le Coran s'adresse à des imaginaires qui ne sont pas les nôtres et qu'il ne nous dira rien à nous sans que nous fassions un effort de traduction. Cet effort de traduction, c'est la procédure mentale *inverse* du littéralisme.

Je terminerai ce chapitre en faisant écho au témoignage de Laura. Ce que je lui ai conseillé de faire avec son fils, c'est de lui faire comprendre que l'Amour de Dieu ne peut jamais être en dessous de l'Amour des Hommes : si lui aime son papy et sa mamy, Dieu les aime encore plus, il n'y a donc aucune raison de croire que Dieu va les brûler. D'après ce que m'a rapporté Laura, l'argument a fonctionné. Je m'en réjouis, et c'est sans doute la seule situation où je concèderai au langage de la théologie islamique une efficacité supérieure aux sciences des religions : le cas de l'imaginaire d'un enfant.

Cet argument est en fait un écho à un fameux hadith à propos d'une femme en

train d'allaiter son enfant :

[Le Prophète dit] « Verriez-vous cette femme jeter son enfant dans le feu ? »

Nous dûmes : « Non, par Dieu ! »

Il dit : « Dieu est certainement plus miséricordieux envers Ses créatures que cette femme envers son enfant ».

L'argument est imparable et, pour une fois, on pourra dire qu'un hadith aura servi une cause plus grande que celle de ses rédacteurs.

17. Bien que les hadiths soient censés narrer les paroles de Muhammad, les premières recensions sont apparues timidement à partir de la fin du 8^e siècle. La recherche historique, notamment depuis le chercheur hongrois Ignaz Goldziher, a déjà montré que les hadiths reflètent plus les enjeux et les mentalités du 9^e siècle que ceux du 7^e siècle de Muhammad.

18. Et même les moins jeunes pour le coup.

19. Dans mon livre sur les questions que se posent les jeunes sur l'islam, j'énumère un certains nombres d'exemples de propositions: snacks, consoles de jeu, voire un centre commercial pour une des jeunes filles de la classe.

20. Le voyageur Wilfred Teggier a vécu avec les bédouins d'Arabie durant 5 ans durant les années cinquante. Il rapporte que dans cette région du monde, on boit ce que l'on trouve. Parfois l'eau était tellement imbuvable que les bédouins étaient obligés de la couper avec du lait de chamelle pour pouvoir l'avaler.

21. Je me dois ici de remercier les professeurs Guillaume Dye et Gabriel Saïd Reynolds car c'est lors d'une de leurs interventions à l'ULB que je me suis familiarisé avec la parénèse.

22. C'est le cas de *Niflheim*, sorte « d'enfer de glace » où résident les personnes mortes de maladie ou de vieillesse. Donc mort sans « gloire ».

23. Cf. livre *Finalelement il y a quoi dans le Coran ?*

CHAPITRE 4 :
L'INTERDICTION DE LA MIXITÉ ET LE STATUT DES FEMMES ET
DES ENFANTS

Laura

Sourate La lumière, versets 27, 28, 29 et 30

Hadith Imam Al-Boukhari : Ces prophéties du prophète sont réellement en train de s'accomplir aujourd'hui, surtout qu'on entend des gens qui au nom de l'Islam, veulent rendre halal la mixité entre les hommes et les femmes dans l'Islam. C'est donc un signe de la fin des temps. L'Imam Al-Boukhari et l'Imam Mouslim ont tous les deux rapporté le Hadith suivant selon Abou Sa'id Al-Khoudri, que le prophète a dit : « Vous suivrez les actions des peuples qui vous ont précédés pas à pas. Vous irez même jusqu'à les suivre dans un trou de lézard ! » On demanda : « Ô messager d'Allah, parles-tu des juifs et des chrétiens ? » Il répondit : « Qui d'autre ? »

(Hadith 7320)

La mixité, quand j'étais radicale, était quelque chose que je voyais comme interdit, car je pensais à chaque fois que si un homme était en contact avec une femme hors mariage c'était qu'un des deux avait une idée derrière la tête. Et puis, c'était les règles à respecter, comme me le disait mon recruteur. Donc, si c'était comme cela, je me conformais à ce qu'on me disait de faire. Et pour ne pas être dans le péché, c'était mieux de s'en préserver, surtout, comme on me l'a souvent répété : « quand un homme et une femme sont ensemble hors mariage, il y a une troisième personne avec vous, le sheitan (le diable), cela veut dire que le mal est avec nous ».

La sourate la lumière, Daesh l'applique à la lettre. Ces fameux

versets qui expliquent d'autres hommes ne peuvent pas rentrer à la maison si nos maris ne sont pas là, car la présence d'un homme autre que son mari peut s'avérer comme Daesh le dit si bien une forme de fornication.

Avant que je parte en Syrie, je travaillais, donc je côtoyais des hommes dans mon travail. C'est vrai que j'essayais d'éviter au maximum les contacts avec d'autres hommes, mais je n'étais pas dans l'extrême à ce niveau-là.

Quand j'ai rencontré mon second mari, les règles de mixité strictes étaient déjà installées dans son entourage, je ne pouvais en aucun cas voir ses amis hommes, les pièces de la maison étaient bien séparées entre les femmes et les hommes et je n'ai même pas pu vraiment assister à mon propre mariage religieux, car tout contact était interdit.

Je me rappelle de ce fameux mariage religieux, mes parents n'étaient pas là, car ils n'étaient pas les bienvenus du fait qu'ils n'étaient pas musulmans. On m'avait désigné un tuteur musulman, bien sûr radicalisé, que je n'ai pas vu (cela s'est passé en avril 2014). Je suis partie début après-midi de chez mes parents, arrivée à la voiture j'ai enfilé mon jilbeb.

Je devais retrouver mon futur mari à La Louvière, une ville située à une vingtaine de minutes de chez moi. Arrivée à destination, j'ai enfilé mon niqab pour ne pas que ses amis me voient.

Je suis accueillie par lui et il me fait rentrer dans la maison de son ami. Les hommes étaient dehors, dans le jardin, et la fenêtre coulissante était ouverte, mais il avait installé un rideau pour que je ne puisse pas les apercevoir. Arrivée dans la maison, on m'a dirigée dans une pièce où j'étais seule, aucune autre femme n'était présente.

Quelques minutes plus tard, on m'a dit que je devais me mettre derrière le rideau pour que mon tuteur puisse célébrer notre cérémonie. Celui-ci m'a d'abord demandé de prononcer la shaada, puis a demandé à moi et Oussama si on acceptait d'être mariés religieusement, Oussama me donne ma dot et je retourne dans

l'autre pièce ou Oussama me rejoint pour qu'on mange ensemble. Me voilà mariée religieusement à un homme que je n'ai vu que trois fois.

Aujourd'hui, je me rends compte de la bêtise que j'ai faite. D'autres me jugeront en disant qu'à mon âge, c'est inimaginable d'être aussi bête. Oui, vous avez raison, j'ai été très bête même, mais j'assume mes erreurs et j'ai envie d'aider d'autres personnes, car je sais que dans le Coran, quand on célèbre un mariage, l'époux doit demander l'accord aux parents de la fille, qu'ils soient musulmans ou pas, et que ceux-ci doivent assister à la cérémonie.

Le prophète a épousé une femme juive et chrétienne, le prophète a demandé l'accord aux parents et ne les a jamais fait remplacer.

Daesh et les fondamentalistes travestissent l'islam, ils suppriment les parents et les remplacent. Pour eux, c'est plus facile, ils sont alors certains de ne pas avoir d'opposition. Et ils isolent la personne.

Le recruteur m'a souvent parlé de la mixité, que les non-musulmans ne comprennent pas selon lui. Il expliquait que pour les fondamentalistes, une femme est précieuse comme un diamant, et que quand on possède un diamant, on ne le montre à personne d'autre qu'à son mari. Je trouvais à ce moment-là que c'était beau ce qu'il disait, je pensais vraiment que c'était respectueux. Je me sentais valorisée, moi qui venais d'être abandonnée par l'homme que j'aimais.

Mais sur un point, je me posais quand même une question : je ne trouvais pas clair que mon recruteur me dise de ne pas côtoyer d'hommes, mais que lui se permettait de me parler, de me voir sans qu'on soit mariés. Je lui avais parlé de cela, car c'était quelque chose que je trouvais étrange par rapport à ce qu'il me disait. Sa réponse avait été surprenante, il n'a pas été mal à l'aise, il était au contraire très calme et m'a répondu encore une fois avec certitude. Il m'a dit « qu'il connaissait les règles à respecter, qu'il craignait Dieu, que jamais il ne dépasserait les limites et qu'il avait beaucoup de respect pour moi, mais qu'il avait trop peur de Dieu pour faire

quoi que ce soit. Dieu allait le récompenser pour m'avoir remise dans le droit chemin, même s'il me voyait seul, même s'il avait voulu m'épouser ». Mais comme je ne correspondais pas à ses critères et que je ne voulais pas mourir à ses côtés, sans oublier que je refusais la polygamie, on s'était tout de suite mis d'accord pour rester en bons termes. Je n'étais donc pas une tentation pour lui, mais les autres, les non-musulmans, les « mécréants » ne craignaient pas Allah, et ils auraient pu me détourner du droit chemin, j'aurais pu succomber à la fornication. Bien sûr, je l'ai tout de suite cru, comme toujours ma confiance était aveugle.

Il a su même me persuader que la musique était interdite, pour plusieurs raisons : on voyait des hommes et des femmes ensemble dans les clips, les paroles pouvaient nous détourner, et il n'y avait aucun respect, car les hommes et les femmes faisaient parfois mine de s'embrasser. Pour lui, la musique était une porte que le diable utilisait pour entrer dans nos cœurs.

Ensuite, j'ai commencé à retirer toutes les photos de moi sur Facebook pour qu'aucun homme ne puisse me voir, car si j'avais laissé ma photo et qu'un homme avait été tenté, cela aurait été de ma faute parce que je me serais mal comportée. Encore une fois, j'exécutais ses ordres, car c'était lui qui avait raison, il faisait ça pour mon bien. Pour lui ainsi que Daesh, l'absence de mixité avait pour but de ne pas commettre de péché, de ne pas être exposé aux tentations comme tromper sa femme ou son homme, forniquer, etc.

Chez Daesh, le contrôle de la mixité est aussi là pour que les femmes puissent être maîtrisées par les hommes, car ce sont eux qui ont le pouvoir, c'est-à-dire qu'ils peuvent imposer leurs choix aux femmes dans tous les domaines de la vie.

Je pense que certains hommes qui condamnent la mixité sont des hommes jaloux, qui n'ont pas confiance en eux. Juste un exemple : mon ex-compagnon n'était absolument pas radical, mais quand j'étais avec lui plus jeune, il ne voulait pas que je parle à un homme, que je travaille, il me voulait rien que pour lui. La mixité chez les radicaux ou chez Daesh cache autre chose, notamment leur manque de confiance en eux, la peur de perdre le contrôle sur

l'autre, la peur que la femme qu'ils aiment (certains n'aiment pas leurs femmes, ils n'aiment qu'avoir des rapports sexuels avec elles) puisse être intéressée par un autre et donc mettre en péril leur virilité. Pour ne pas que cela puisse arriver, ils veulent avoir un contrôle total en interdisant la mixité, le travail des femmes, etc. Et on assène à ces dernières que ne pas respecter les règles imposées, ce n'est pas être une bonne épouse et aller à l'encontre des règles de l'islam.

En Syrie, la non-mixité était extrême, elle ressemblait à ce que l'on peut voir en Arabie Saoudite. Les femmes étaient couvertes d'un sitar (un niqab avec un voile devant les yeux), etc. Elles ne pouvaient pas parler à un autre homme que leur mari, on ne pouvait pas entendre le son de leur voix. Nous qui étions immergées dans cette doctrine, on finissait par penser que c'était normal, on ne se rebellait même pas, on s'habitua à cette manière de vivre même si ce n'était pas facile. On s'exécutait, car si on ne le faisait pas, on n'était pas des femmes pieuses pour eux et on n'aurait pas été au Paradis. Ils savaient comment nous manipuler, leur manière de faire est simple et avec le temps, on comprend tout. Ils prennent des versets du Coran mélangés avec des hadiths qu'ils transforment à leur manière et avec l'assurance qu'ils ont dans leur façon de parler, dans leur comportement, on y croit.

Je vais vous détailler plusieurs exemples de ce qui m'est arrivé en Syrie pour que vous puissiez comprendre leur manière de vivre avec cette non-mixité très stricte.

Par exemple, quand mon mari est parti deux mois dans un camp d'entraînement, j'ai dû habiter chez un couple d'amis à lui. Je pouvais uniquement voir l'épouse de cet homme et donc, quand je voulais sortir, je devais frapper à la porte pour lui demander de partir afin qu'on ne se rencontre pas.

On apprend cela aux enfants dès plus leur jeune âge, car on sépare les filles et les garçons très tôt pour qu'ils puissent comprendre que jouer ensemble, parler ensemble, se regarder est strictement interdit chez Daesh.

De même, quand on sortait avec nos maris, on n'avait pas plus de liberté. Déjà très enfermées dans notre jilbeb et notre sitar, on devait également marcher tête baissée pour ne pas avoir à créer la confusion avec un regard. Un jour, par exemple, dans un magasin, je devais acheter du jus de fruits, mais juste à côté de moi, il y avait un homme. J'ai dû reculer pour le laisser passer, attendre qu'il termine et qu'il s'en aille pour enfin aller chercher le jus de fruits. C'était à chaque fois comme ça, il fallait longtemps pour terminer nos courses et ça m'énervait, car les hommes, eux, ne faisaient pas attention à nous. C'était nous les femmes qui devions faire attention de ne pas être près d'un homme autre que notre mari.

Quand je suis tombée enceinte, ça a aussi été très dur pour moi. Je ne connaissais pas la langue, donc je devais appeler une Syrienne qui travaillait à l'hôpital et mon mari parlait derrière un rideau pour lui expliquer ma grossesse, c'était infernal.

Je voyais chez les femmes plusieurs comportements. Il y en avait qui, tout comme moi, étaient énervées par les règles pointilleuses à respecter, je voyais qu'elles auraient voulu aller faire les magasins ensemble, mais elles ne disaient rien. Certains maris autorisaient leurs femmes à sortir seules, mais juste par nécessité. Moi, cela m'était interdit à cause de ma première fuite. Mon mari avait l'ordre de me surveiller constamment.

Revenons à ces femmes avec qui j'ai dû vivre le temps que mon mari revienne du camp d'entraînement, je les décris dans mon livre, ces femmes haineuses comme je les appelle. Elles, bien sûr, étaient heureuses de vivre comme ça, elles aimaient être soumises. Avec le temps, j'ai appris à ne plus me confier à elles, car je savais qu'elles répétaient tout à leur mari. Je faisais semblant d'être d'accord avec elles pour ne pas avoir de problème, mais parfois, je me remettait en question, je me demandais si ce n'était pas moi qui avait un mauvais comportement, je pensais que je n'étais pas une bonne musulmane, mais à l'heure actuelle, je sais que j'avais raison et qu'elles avaient tort.

J'avais une extrême difficulté à vivre comme elles. Je n'arrivais vraiment pas à m'habituer, je me sentais étouffer. On dirigeait ma vie

constamment, je ne pouvais rien faire, moi qui étais si indépendante, qui travaillais, qui sortais tout le temps avec mon fils. Je commençais à envier ma vie d'avant.

Puis, j'avais remarqué quelque chose qui n'était pas logique. Daesh nous parlait de cette mixité interdite, mais je voyais que pour les hommes, encore une fois, c'était différent. Ils avaient une bien plus grande liberté. Bien sûr, ils ne devaient pas regarder les autres femmes ni leur parler, ils avaient des règles à respecter également, mais elles étaient plus légères que nos obligations. Ils pouvaient sortir quand ils le voulaient, ils parlaient aux Syriennes quand elles venaient leur demander un renseignement. Dans notre cas, c'était tout un cinéma pour ne pas transgresser les interdits.

Cette soi-disant volonté de pudeur, de respect, etc. cachait en fait une hypersexualisation de la société. Tout devenait sexuel. Ils disaient qu'en Occident, tout était pêché, mais je me suis rendu compte que ce n'était que de l'hypocrisie.

Je suis toujours musulmane, mais je sais que même si je parle à un homme, ce n'est pas pour autant qu'il y aura un mal, que j'ai le droit d'avoir une conversation avec lui sans personne pour nous surveiller. Ni lui ni moi n'aurons de « mauvaises intentions » et je trouve que le respect ne se fait pas dans l'évitement de l'autre, mais dans le comportement que l'on adopte avec lui. On peut avoir un regard humain, amical envers quelqu'un et pas sexuel. Je me suis rendu compte que la société occidentale, en organisant la mixité depuis longtemps, permet à chacun de se contrôler et d'avoir l'habitude de l'autre sexe. Parler aux autres, que l'on soit homme ou femme, donne un sentiment de respect fraternel. À l'inverse de ce que Daesh fait, car dans leur idéologie, tout est attrait sexuel.

En décrivant sans tabou dans quel état d'esprit je me trouvais à cette époque-là et la manière dont je me comportais, je voudrais vous expliquer quels étaient les signes annonciateurs. Mon épouvantable expérience et erreur doit servir à d'autres et j'ai envie qu'on puisse comprendre l'embrigadement et reconnaître les signes d'une personne radicalisée pour que, si un jour quelqu'un devait se retrouver dans une telle situation, il puisse alerter directement les

autorités, leur famille, les structures d'aide qui existent à présent et qui peuvent apporter un soutien pour qu'on puisse les extraire de ce piège à temps.

En écrivant ceci, je voulais essayer de vous faire comprendre que tous ces signes et comportements sont pour les personnes en voie de radicalisation non pas une « descente » vers le radicalisme et l'enfermement hors du réel et de la société, mais ils voient cela, au contraire, comme une « ascension » vers le Paradis, tel que les recruteurs nous le vendent. Je ne pourrai donc qu'insister sur l'importance du chapitre du Paradis et de l'Enfer que nous avons écrit, Hicham et moi, il sera un guide précieux.

Le statut des femmes sous Daesh

Ce statut est très difficile pour moi, car il me concerne énormément en tant que femme.

Je vais vous expliquer mon état d'esprit et comment je percevais le rôle de la femme dans l'État islamique avant de partir en Syrie, ce qui est la réalité la vie sous Daesh et mon évolution.

L'engagement d'une femme dans le djihad dépend d'une figure masculine : elle a besoin d'un homme pour être membre à part entière du groupe, pour accéder à son rôle d'épouse et de mère. Une femme célibataire n'existe pas, elle n'a aucun statut. Une épouse existe surtout si elle est mère de fils.

Pour nous, Occidentaux, le mariage est fondé sur la connaissance de la personne et l'amour. Or, dans la conception de l'État islamique et du salafisme, Dieu régit tout. Il mettra quelqu'un sur votre route qui est bien pour vous. Le mariage, même avec un inconnu, est censé fonctionner, car Dieu est dans le mariage. Et on s'aimera après. Si on ne s'aime pas après, eh bien tant pis. Soit on divorce, soit le mari prend une autre épouse.

La femme est présentée uniquement dans son rôle de mère et d'épouse, avec un homme pieux à ses côtés qui prend soin d'elle. On remarque très souvent l'absence du père dans les histoires familiales des candidats au djihad, filles comme garçons. Ce n'était

pas mon cas, mon père a toujours été très présent à la maison et pour moi. Mais pour beaucoup, ce n'est pas le cas.

Ce manque de présence du père a rendu attrayantes des formes d'autorité qui répondent au besoin d'être protégées par un homme. L'État islamique joue sur cette corde en opposant à cette image d'homme idéal, combattant et droit, celle des hommes qu'on rencontre en Occident et qui vont les faire souffrir. C'est ce que mon recruteur me disait : « Tu vois, ils sont tous des lâches, ils ne respectent pas les femmes ». Mais il ne faut pas négliger que beaucoup de couples partent ensemble d'Europe, restent ensemble en Syrie sur le mode « Bonnie and Clyde », « nous contre le reste du monde ».

On nous raconte une vision idéale du monde. On nous propose de faire de l'humanitaire même si on n'a pas de diplôme (avec le recul, je me demande comment j'ai pu croire une histoire pareille), on va venir au secours des enfants gazés par Bachar dont personne ne s'occupe, on nous fait miroiter « Daeshland » comme si c'était Disneyland ! Un monde parfait par opposition à ce monde moche et « impur » où, en appliquant la loi divine au pied de la lettre, il y aura une solidarité formidable, tout le monde partagerait le chauffage, la nourriture, s'entraiderait, etc. Ils nous donnent le sentiment qu'il ne peut plus rien nous arriver, car on est prises en charge. Le monde meilleur et la protection, ce sont des choses qui parlent à de jeunes filles et même à moi. À l'époque, j'étais fragile, abandonnée par l'homme que j'aimais. J'étais prête à tout croire.

Si on est dépressive, le recruteur va nous proposer d'aller mourir en terre sainte pour aller plus vite au Paradis (ce qui était mon cas, j'étais très brisée dans mes pensées), d'aider le peuple syrien pour se rendre utile ; si on aime aider, on va nous convaincre d'aller soigner les enfants gazés. Et si on est un peu fleur bleue, on va nous faire miroiter la rencontre avec un prince charmant, un homme viril et sexy.

Car Daesh a besoin de femmes. Beaucoup moins maintenant que la coalition avance sur Mossoul et Raqqa et que le territoire de l'État islamique va tomber. Mais en 2014, le but de Daesh était de

construire un état et pas de simplement poser des bombes.

Les sites Internet djihadistes de Daesh qui savent manipuler la sensibilité des filles et des femmes exploitent cette fascination en parlant de l'image noble de la femme qui serait à l'abri de l'instabilité moderne et vivrait dans la confiance, sous l'aile protectrice de l'homme qui serait un appui solide et non efféminé. Voilà comment Daesh prend au piège et nous fait croire un discours pour nous convaincre de venir les rejoindre.

Pour moi, cela a été pareil et pourtant j'avais 29 ans et un enfant, j'étais très dépressive en raison de ma déception amoureuse, le recruteur a su parfaitement me manipuler pour me faire partir en Syrie et je suis exactement partie pour cela : être protégée et aimée par un homme fidèle qui ne regarderait pas les autres femmes, car elles seraient en niqab.

Quand je réfléchis à cela aujourd'hui, je me trouve idiote, ridicule, infantile. Ils m'auraient promis un cheval ailé, je l'aurais cru !

Quand j'étais radicalisée, avant que je ne parte en Syrie, et quand j'ai rencontré mon recruteur, j'aimais ce que Daesh proposait aux femmes. Ils disaient : « La femme est un diamant, elle a des droits et surtout elle est respectée ». Évidemment, mon recruteur avait compris que je me sentais rejetée, moche, inutile puisque l'homme que j'aimais me quittait pour une autre. Il avait compris que je voulais être entourée, aimée, protégée. Alors, il a appuyé sur tout ce qui me faisait marcher en me disant qu'en Syrie, les hommes adultères étaient punis et dans mon désespoir, cela me consolait, je me sentais plus en sécurité.

Je croyais que les femmes avaient un vrai statut, qu'on était respectées et qu'on pouvait vraiment aider, ce que je pensais était totalement faux. Dans les vidéos de propagande qu'on me montrait, on voyait des femmes solidaires, qui allaient au marché, qui vivaient normalement ou on voyait des enfants à l'école et même un manège avec plein de jeux comme dans une foire pour enfants. Je voyais les hommes de Daesh qui distribuaient de la nourriture, qui allaient vers le peuple syrien pour les aider.

À cette époque, étant trompée par mon ex, porter le jilbeb avec par-dessus un sitar qui recouvre les yeux m'impressionnait. Je sais qu'il n'est pas facile de comprendre que j'aimais ce type de vêtement, car beaucoup de gens vont me dire que les femmes se sont battues pour être libres, mais c'était pour moi, à l'époque, une façon de cacher ma blessure. De cette manière, personne ne pouvait voir mon malheur, et je me suis dit que si toutes les femmes étaient habillées de la sorte, les hommes ne seraient pas tentés. Le recruteur m'en a beaucoup parlé et j'y ai cru, mais il n'y avait pas que ça, évidemment. Je trouvais qu'une femme qui était habillée de cette façon était mieux respectée qu'une autre, mais ça, c'était avant, car à l'heure actuelle, je sais que toute femme est respectable, quelque soit son vêtement.

Ce qu'on m'avait dit était sublime, on m'a vendu du rêve, on m'a fait croire que j'aiderais ce peuple syrien, que j'allais être infirmière, donc utile, et que j'étais l'élue de Dieu. En plus, si je me sacrifiais pour rejoindre Daesh, j'irais au Paradis où je serais rejointe par dix personnes de ma famille.

En arrivant en Syrie, j'ai tout de suite compris qu'on m'avait menti, il n'y avait pas d'école pour les enfants, toutes avaient été bombardées. La seule école que Daesh proposait se trouvait dans une mosquée pour faire un lavage de cerveau aux enfants. Je n'ai jamais envoyé mon fils là-bas, je lui faisais moi-même l'école grâce à ma mère qui m'envoyait sur Facebook des feuilles de livres de cours. Pas de travail non plus pour les femmes, on ne pouvait pas être infirmières, seules les Syriennes avaient le droit de travailler. Elles avaient aussi le droit de sortir seules. Quand j'ai demandé pourquoi elles avaient plus de droits que nous, la réponse était qu'on devait leur montrer le bon exemple. Que des foutaises.

Certaines femmes rêvaient de combattre, mais Baghdadi, à cette époque, avait refusé, car il s'agissait du rôle des hommes de Daesh. Les femmes devaient uniquement élever leurs enfants dans l'idéologie de Daesh.

Quand je repense à ce passé, je me rends compte que les Syriens étaient occupés par Daesh, qu'ils n'avaient aucune marge de

manœuvre, ils étaient otages, en fait. Et je me suis rendu compte qu'ils devaient nous détester, nous les Européens qui arrivaient dans leur pays comme dans un pays conquis. À présent, j'ai honte, terriblement honte.

Un jour, alors que j'étais au marché avec mon mari et mon fils à Al-Bab, j'ai soulevé mon sitar (la voilette noire qui recouvre tout le visage y compris les yeux), car je n'arrivais pas à voir et à ce moment, deux policiers de l'État islamique ont interpellé mon mari en m'obligeant de remettre le sitar. J'étais révoltée, j'ai demandé à mon mari pourquoi les Syriennes, elles, avaient le droit et nous non ? Il n'avait pas de réponse précise, juste ce qu'on lui avait dit : « On doit leur montrer le bon exemple ». Que des excuses, c'est simplement pour qu'on paraisse plus pieuses que les Syriennes parce qu'on était des femmes de combattants de Daesh.

Parlons aussi des maisons de femmes, où j'ai vu un enfant mourir faute de soins. Je m'étais occupée de lui la veille, car il avait de la fièvre, mais malgré les médicaments que je lui avais donnés, il avait été tellement négligé qu'il en est décédé. J'étais horrifiée, je me disais qu'il aurait pu s'agir de mon fils. Je n'ai pas eu le temps de m'en remettre, car le jour même, on m'envoyait dans une autre maison de femmes à Raqqa.

Dans cette autre maison, c'était encore autre chose. Il s'agissait d'une villa très spacieuse qui comprenait un terrain où pouvaient jouer les enfants. Au fond de ce terrain, il y avait un lac où nous ne pouvions pas nous baigner, car les hommes risquaient de nous voir. On a pu s'y rendre une seule fois tellement les enfants avaient supplié la patronne. On s'est baignées avec notre niqab et les enfants étaient contents et s'amusaient, mais ça a été de courte durée, car des tirs nous ont vite obligées à courir nous réfugier dans la maison. La vie, là-bas, c'est comme ça, on ne sait pas de quoi demain sera fait, on vit au jour le jour.

Je suis restée quinze jours dans cette maison sans sortir et en respectant les règles strictes que la patronne observait (lire le coran, ablutions, ménage, etc.). Dans ces maisons, certaines filles attendaient le retour de leurs maris, tandis que d'autres, célibataires

ou veuves, attendaient d'être mariées. Il y avait des listes, comme des listes de courses, qui permettaient aux hommes de choisir leur future épouse.

On n'a pas le droit de divorcer, il y a soi-disant des tribunaux où les femmes pouvaient se plaindre, Oussama m'en a un jour montré un, de loin, mais les femmes ne s'y rendent pas, car elles savent qu'elles y seraient jugées et répudiées.

Certaines femmes venaient y chercher des coépouses ou des esclaves pour leur mari, car elles n'y voyaient pas d'inconvénient ou elles se laissaient convaincre par les discours qui disaient qu'elles resteraient les meilleures épouses et qu'Allah sera satisfait d'elles. D'autres, comme moi, n'acceptaient pas de partager leur homme. Alors, certains hommes se mariaient avec d'autres femmes en cachette et les installaient dans une autre maison.

Plusieurs femmes étaient aussi très actives dans le recrutement via Internet. C'est quelque chose qui n'est pas forcément très organisé, chacune le fait à sa façon. Elles ont un rôle d'incitation de femme à femme.

Par rapport aux enfants, Daesh veut les dresser pour qu'ils deviennent encore plus violents qu'eux. J'en ai vu un, il avait 12 ans, il était habillé en militaire avec une arme et son regard m'avait interpellé. Il y avait tant de haine dans son regard, ce petit était tellement paumé que je me suis dit « jamais mon fils ne deviendra comme ça, un terroriste haineux ». Ils veulent que les garçons soient des tueurs, des futurs combattants ou qu'ils commettent des attentats, car à huit ans, ils sont arrachés à leur mère pour être amenés dans les camps d'entraînement. À l'âge de dix ou douze ans, on les envoie au front sans demander notre avis. Dès le plus jeune âge, on les habitue à être comme les grands, à ne plus penser à leur vie d'avant, à ne plus être des enfants qui ont des rêves, à ne plus jouer, juste à être des futurs terroristes. À 12 ans, les garçons et les filles sont mariés, ils savent dès leur plus jeune âge qui va être leur époux ou épouse, car les mariages sont arrangés.

Daesh veut créer une armée encore plus violente et plus

déterminée.

Je me demande sans cesse pourquoi je ne me suis pas informée, pourquoi j'ai été aussi naïve, et surtout pourquoi j'ai emmené mon fils et mis sa vie en danger ? Tant de questions auxquelles je n'arrive pas à faire face. J'ai une énorme culpabilité au fond de moi, cela me brise, c'est pour ça que je me dis qu'il ne faut plus que ça arrive à d'autres femmes et enfants. Que ce soit en Syrie ou chez nous, il y a des familles qui vivent dans une atmosphère radicale exactement comme si elles étaient en Syrie. Parler de mon histoire pour que d'autres ne fassent pas les mêmes erreurs est la seule chose qui me permet de me dire que ma faute sera utile. Les enfants n'ont rien demandé, ils n'ont pas le droit d'aller dans un pays en guerre dans lequel ils risquent leur vie. Je ne veux plus de cela et je parle à l'heure actuelle non pas pour me vanter ou me faire de l'argent, je vais d'ailleurs parler gratuitement dans les écoles, non, juste pour que d'autres ne subissent pas ce que j'ai vécu, car je ne peux pas me pardonner le mal que j'ai fait à mes parents et à mon fils.

À vous, femmes qui avez mis au monde, je dis que les enfants sont le plus beau cadeau que Dieu a à offrir. Ne brisez pas leur destin, leurs rêves, ne brisez pas votre vie pour une vie que vous croyez meilleure en Syrie. Ne vivez pas dans le salafisme, ce n'est pas l'islam, mais seulement un moyen de détruire ce que notre pays a construit, comme les droits des femmes et des enfants.

Ne faites pas la même erreur que moi, car moi la justice m'a donné une deuxième chance que je ne manquerai pas de respecter, mais aujourd'hui, on vous enverra en prison et vos enfants seront détruits, car ils seront placés, c'est eux qui vont souffrir de cette situation.

À vous, parents, faites attention quand vos filles ou garçons vont sur les réseaux sociaux, surveillez leurs fréquentations et n'hésitez pas à parler si vous voyez qu'il y a un changement inhabituel de leur part.

J'ai envie de dire aux radicaux et autres recruteurs : arrêtez de

prendre des enfants en otage, ils n'ont rien demandé, arrêtez de considérer les femmes comme des objets sans valeur, vous n'êtes pas musulmans.

On vit dans un pays où toute personne est respectée, car nous sommes avant tout chose des êtres humains et on doit combattre le salafisme, car même si certains ne prônent plus le départ vers la Syrie, ils prônent une société parallèle dans laquelle on ne respecte pas les autres et les non-musulmans. On crée des divisions dans les familles, on crée des familles polygames où au bout d'un moment, les épouses se détestent et sont prêtes à tout, y compris à faire du mal aux enfants des autres épouses, pour attirer l'attention du mari.

C'est une vision de la vie et du monde qui rend malheureux, car ils poussent les filles à arrêter leurs études pour devenir de « bonnes épouses », c'est une vision macho où les femmes n'ont pas de droits, c'est aussi une vision du monde et de la vie qui pousse à la dépression, car on ne vit pas dans l'action, on vit en « dehors des autres », dans la peur de l'Enfer, paranoïaque.

Je ne voulais pas de cela pour moi et mes enfants. J'ai eu un sursaut, mais combien n'en ont pas ?

La propagande est redoutable, car ils trouvent le moyen d'appuyer là où on est le plus fragile, là où nos capacités de réflexion et de jugement sont amoindries.

Ils adaptent leur message à la personne en face d'eux. À un gamin qui aime les armes, ils diront : « Tu pourras avoir ton propre fusil et te battre » ; à un homme qui n'arrive pas à trouver une petite amie, ils diront : « Là-bas, les femmes t'obéiront, tu auras des esclaves sexuelles, tu pourras avoir quatre femmes » ; à quelqu'un avide de pouvoir qui ne trouve pas de travail à la hauteur de son diplôme ici, ils diront : « là-bas, tu deviendras un cadre, tu dirigeras » ; aux psychopathes, ils diront : « Tu pourras tuer des mécréants et tu iras au Paradis » ; aux religieux, ils diront : « C'est écrit dans le Coran, ici tu ne peux pas être musulman ». Je crois qu'il y a autant de thèmes que d'histoires personnelles. Mais pour moi, à présent que je suis déradicalisée et que j'arrive à juger cette période avec du recul, je

me dis qu'on avait tous un point commun : « On était immatures, on avait des émotions immatures, comme des gros bébés qui ont besoin d'être pris en charge et gouvernés ».

J'ai grandi en revenant, en me battant pour revenir ici, en me battant contre moi-même et ce qu'on m'avait mis dans la tête.

Je suis devenue quelqu'un ici alors qu'on m'avait dit que je deviendrais quelqu'un là-bas.

Hicham

La clarification

Le thème de la mixité est sans doute l'un des sujets les plus délicats, car il semble toucher à l'un des fondements de nos démocraties actuelles : l'égalité homme-femme. Il ne s'agit pas d'un problème propre à Daesh : le refus de la mixité et plus globalement le refus des contacts entre hommes et femmes se retrouve dans des milieux musulmans conservateurs sans que ces milieux puissent être forcément qualifiés de fondamentalistes. Ce qui singularise l'interprétation daeshienne des relations homme-femme n'est donc pas le rejet de la mixité en soi, mais plutôt le fait qu'ils ont « réussi » à concrétiser ce rejet en le mettant au cœur du fonctionnement de leur société.

On peut se poser la question de l'origine du rejet de la mixité, chez Daesh comme dans des milieux « simplement » conservateurs. Une intuition des plus légitimes pourrait mener à considérer qu'il s'agit ni plus ni moins de misogynie. C'est sans doute vrai dans un bon nombre de cas, mais cette explication n'épuise pas selon moi tous les cas de figure. L'enquête menée par Younous Lamghari sur l'islam en entreprise²⁴ a mis en lumière un témoignage qui nous indique que la question de la mixité est une question qui déborde de la seule problématique de la misogynie :

« Je ne serre pas la main aux femmes, cela ne pose pas de problèmes sauf avec une collègue, mais j'explique à chaque fois que ma religion ne me permet pas de faire cela et cela se passe sans problème. »²⁵

Cet extrait d'interview est selon moi fondamental en raison du passage suivant : « Ma religion ne me permet pas de faire cela ». Ce qui est mis en avant, c'est

la norme religieuse. Une religion, et c'est sans doute encore plus clair en islam, c'est une spiritualité, une vision du monde, mais c'est aussi un ensemble de règles. En islam, il existe même toute une discipline consacrée à l'étude des normes dites islamiques et que l'on appelle le *fiqh*. On trouve des centaines d'ouvrages de *fiqh* traitant de questions juridiques allant de la façon de prier ou d'effectuer le pèlerinage à la façon d'enfiler ses chaussons.

Or, et c'est ce qui peut surprendre, seulement près de 200 versets dans le Coran sur les 6234 (soit environ 3 % du contenu) sont des versets normatifs. Dit autrement, 97 % du Coran traite d'autre chose que de règles dites religieuses. La question découle alors naturellement : comment à partir de 200 versets a-t-on pu accoucher de centaines d'ouvrages de *fiqh* ?

L'historien allemand Joseph Schacht a publié en 1950 un ouvrage absolument fondamental sur les origines de la jurisprudence islamique²⁶. Il s'agit d'un ouvrage très technique et peu accessible, je me bornerai donc à énoncer ici trois des éléments les plus importants de ses conclusions pour ce chapitre :

– La jurisprudence dite islamique ne remonte pas à Muhammad ni même à ses Compagnons qui lui ont survécu. Autrement dit, les règles que l'on a mises sur le compte de Muhammad, notamment par les hadiths, doivent être considérées comme apocryphes par défaut sauf preuve du contraire.

– Chaque région du monde musulman (principalement Kufa en Irak, Médine en Arabie et Damas en Syrie) avait ses propres méthodes pour gérer la vie de leur société selon leur conception de l'éthique musulmane et leurs propres coutumes locales. Pour le dire autrement : chacun se débrouillait comme il le pouvait, la liberté de l'opinion était presque totale. C'est dans un contexte de conflits idéologiques que l'autorité du Prophète va peu à peu être invoquée, principalement sous forme de récits fictifs pour soutenir des intérêts partisans et couper court aux opinions tous azimuts.

– Ce n'est pas avant le 9^e siècle que la jurisprudence dite islamique se figera en un corpus clos, que l'on appelle (parfois un peu vite) la *charia*. C'est à partir de là que la liberté d'opinion cèdera, et pour longtemps, sa place à l'argument d'autorité.

Si l'on résume les éléments jusqu'à présent, on peut donc non seulement soutenir que la plupart des normes, y compris celles qui concernent la mixité, ne se trouvent pas dans le Coran, mais qu'en plus elles ne trouvent pas non

plus leur origine dans la prédication de Muhammad ni même de ses Compagnons.

Le défi pour les juristes de chaque région musulmane de l'époque était d'articuler des usages locaux divers et nombreux avec ce que chaque juriste estimait être la volonté divine ou encore les finalités de la religion islamique. Les normes qu'ils ont mises en place ont donc bien évidemment été des normes du 9^e siècle répondant au monde de cette époque. Les choses se sont gâtées au moment où (si l'on suit Schacht) les impératifs de la polémique ont inspiré à certains juristes d'emprunter l'autorité de Muhammad pour faire passer leurs théories. Ils n'avaient sans doute pas conscience que quatorze siècles plus tard, cet emprunt pousserait des musulmans du 21^e siècle à scruter la taille de leur barbe, enfiler impérativement leur chausson droit avant le chausson gauche, rejeter l'écoute de la musique, considérer les chiens impurs ou encore refuser tout contact, même formel, avec une femme.

La question du canidé me semble un exemple éclairant : le fait d'exalter une façon de faire ou au contraire de la fustiger était une façon de disqualifier ou au contraire de soutenir des groupes qui agissaient de la façon en question. Quand on sait que le chien, pour ne citer que cet exemple, tenait une place importante dans la culture perse, on comprend que des groupes nourrissant des sentiments anti-perses aient eu la « brillante » idée de faire dire à Muhammad dans certains hadiths que les chiens sont impurs, en dépit du fait que le Coran lui-même narre l'histoire de prophètes protégés par leur chien dans une caverne (cf. l'histoire des dormeurs de la caverne, connue aussi dans le monde chrétien oriental comme étant l'histoire des sept dormeurs d'Éphèse).

Au-delà de cet exemple édifiant, le fait d'exalter une façon de faire ou au contraire de la fustiger était une façon de disqualifier ou de soutenir des groupes qui agissaient de la sorte. Ces normes faisaient sens pour leur époque ou en tout cas pour certains intérêts partisans, mais elles sont en complet décalage avec les modes de vie d'aujourd'hui. Ce décalage n'épargne pas la question des rapports homme-femme. La société du 7^e siècle était une société tribale patriarcale²⁷ et ce patriarcat n'a pas changé au 9^e siècle, il y a même des raisons de croire qu'il s'est aggravé²⁸.

Tout ceci pour dire qu'en l'absence d'une critique de type historique des corpus de *fiqh* comme celle initiée par Schacht ainsi que d'une réflexion lucide sur la nature de la norme islamique, voire même sur le principe questionnable d'un

dieu législateur, ni la question de la mixité ni d'autres questions (notamment sur le pur et l'impur et sur l'obligation de se distinguer des juifs et des chrétiens²⁹) ne pourront être raisonnablement réglées.

L'analyse alternative

Comme montré plus haut, la question de la mixité ne peut pas être déliée de la question plus générale du rapport à la norme. Ce que Daesh opère n'est jamais autre chose qu'un « jusqu'au-boutisme » d'une logique qui est déjà présente dans les textes normatifs supposés émaner du Prophète. C'est à ce niveau-là que l'alternative est ouverte : après notamment les travaux de Joseph Schacht³⁰, il est très difficile de continuer à croire que les hadiths normatifs censés avoir été prononcés par Muhammad ne sont autre chose que des mises en scène littéraires servant des intérêts particuliers du 9^e siècle.

Qu'il s'agisse d'un hadith stipulant qu'il vaut mieux s'enfoncer un clou dans le crâne que de toucher une inconnue³¹, ou alors que le Prophète aurait tourné le dos, gêné, devant Asma, la fille de son ami Abu Bakr, parce qu'elle ne portait pas le voile ou encore ce fameux récit, déjà cité dans le témoignage de Laura, selon lequel lorsqu'un homme et une femme se retrouvent seuls ensemble, Satan s'infiltrer entre eux... Toutes ces traditions continueront à être opératoires dans l'inconscient collectif de certains des musulmans les plus attachés à la tradition tant qu'elles porteront avec elles le sceau de l'autorité de Muhammad.

Un double travail est alors nécessaire : le déploiement d'un véritable arsenal historico-critique conjoint à une réflexion théologique sur la nature des normes religieuses, quitte à questionner l'idée présumée fondamentale du dieu législateur. Le Coran est en ce sens un allié de poids, car non seulement il ne contient que 3 % de normes, mais en plus, ces normes correspondent aux mœurs déjà en place au 7^e siècle en Arabie. Dit autrement, le Coran n'invente *rien* en matière de « lois ». Prenons l'exemple sans doute le plus symboliquement chargé : le port du voile.

Pour beaucoup de musulmans, il s'agit d'une norme religieuse, une prescription divine attestée dans le Coran³². Il existe cependant des témoignages antéislamiques, dont l'un des plus éloquents est celui du théologien chrétien Tertullien qui a écrit entre le 2^e et 3^e siècle, soit quatre à cinq siècles avant Muhammad. Dans un de ses témoignages, il parle des

femmes arabes qui portaient le voile³³. Ceci, entre autres éléments, montre que le Coran n'a pas instauré une pratique, mais a *rebondi* sur un usage local ancien. En d'autres termes, ce que l'on prend souvent, et à tort, pour la « loi de Dieu » n'est jamais autre chose qu'un ensemble d'usages anthropologiques que le Coran a parfois cherché à améliorer (par exemple en matière d'héritage pour les femmes et les orphelins). D'autres fois, il s'est contenté de reproduire des usages déjà présents en en changeant simplement la signification. C'est le cas pour le rite du pèlerinage, connu avant l'islam, repris par le Coran et réorienté dans un esprit monothéiste. Les véritables innovations normatives du Coran, quant à elles, se comptent sans doute sur les doigts d'une seule main.

Les activités possibles

Il me semble qu'en matière d'activités, l'anthropologie est incontournable. Les questions historico-critiques sont techniques et relèvent donc de la responsabilité des intellectuels musulmans, qu'ils soient versés dans les sciences des religions ou qu'ils soient théologiens. En revanche, l'exercice qui consisterait à ouvrir le Coran, en tirer l'imaginaire de la société de Muhammad, recroiser cet imaginaire avec la géographie et le terrain de prédication du prophète, cet exercice-là porte ses fruits.

On se rend alors compte que, pour la mixité ou autre, c'est avant tout le terrain qui impose le mode de vie et non pas un corpus théorique de ce que Dieu voudrait ou ne voudrait pas. Dans le désert, pour reprendre l'exemple du voile, il est complètement exclu de se balader la tête nue au milieu du sable et sous un soleil de plomb. Il est évident que le port du voile s'impose d'abord comme une nécessité imposée par le terrain. C'est ensuite la façon de le porter qui peut éventuellement faire l'objet d'un contenu symbolique. C'est d'ailleurs pour ça qu'en ce qui concerne l'un des deux versets parlant du voile (s. 24 v. 31), la recommandation coranique porte sur la poitrine et non sur la tête : il ne viendrait à l'idée d'aucune femme³⁴ du désert de se balader en plein désert la tête nue. En revanche, le choix de mettre en valeur la poitrine ou au contraire de la dissimuler peut être interprété en fonction de l'idée que l'on se fait du concept de pudeur.

Au final, le mythe de la loi de Dieu pré-éternelle, immuable, valable en tout lieu et en tout temps, qui va jusqu'à scruter à qui un musulman serre la main,

ce mythe-là ne tient pas l'épreuve de l'analyse historique et anthropologique. Je l'ai souvent dit, et je le redis ici : tant que les théologiens musulmans professionnels ne quitteront pas au moins un petit peu leurs ouvrages de *fiqh* du 9^e siècle pour faire un peu de sciences du 21^e siècle, *certain*s hommes de la communauté musulmane continueront à serrer la main d'une femme avec la même grimace que quelqu'un qui s'enfoncerait un clou dans le crâne.

24. Younous Lamghari, *L'islam en entreprise: la diversité culturelle en question*, Academia, 2012.

25. *L'islam en entreprise* p. 61.

26. Joseph Schacht, *The Origins of Muhammadan Jurisprudence*, Oxford University Press, 1967 (édition revue et augmentée).

27. C'est ce qui explique la présence du problématique verset 34 de la sourate 4... Le fameux verset sur la désobéissance féminine et la façon d'y remédier.

28. On peut citer l'exemple de l'exégète Tabari sur l'interprétation qu'il donne du récit d'Adam et Ève. Contrairement à la Bible, le récit coranique ne fait pas manger le fruit interdit à Ève avant Adam : il y est précisé que tous deux en mangèrent sans donner de détail séquentiel. En revanche, sous la plume de Tabari, non seulement Ève mange avant Adam mais elle va en plus faire pression sur lui, jour après jour, jusqu'à ce qu'Adam cède. On constate avec cette interprétation comment un détail narratif du Coran qui aurait pu être utilisé pour déculpabiliser les femmes a finalement, sous le poids de la plume interprétative de Tabari, été dénaturé au point de surcharger la femme primordial de la « faute originelle » comme on l'appelle souvent.

29. Cf. hadith sur la façon de se tailler la barbe afin de ne pas ressembler aux juifs et aux chrétiens « *Laissez pousser vos barbes et tondez vos moustaches, et ne ressemblez pas aux juifs et aux chrétiens* ». La recommandation sent très fort l'apocryphie élaborée dans un contexte de rivalité théologique avec les communautés juives et chrétiennes sous la dynastie abbasside, c'est-à-dire bien après la mort du Prophète.

30. Il n'est naturellement pas le seul mais la place limitée ici m'oblige à me cantonner à lui.

31. D'où les fameux refus de serrer la main d'une femme...

32. s. 24 v. 31 & s. 33 v. 59.

33. Pour plus de détails, se référer au livre *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe* de Paul Monceaux. Malgré un titre qui ne s'épargne malheureusement pas une dimension polémique superflue, on trouve en page 385 un développement intéressant sur le témoignage de Tertullien.

34. Et d'aucun homme non plus pour le coup.

CHAPITRE 5 : LA FIN DES TEMPS ET LA VENUE DU MAHDI

Laura

À vrai dire, avant de partir en Syrie, je ne connaissais pas grand-chose sur le Mahdi. C'est là-bas que j'ai été confrontée aux discours sur le Mahdi et ce qu'en pensaient les djihadistes et leurs épouses.

Quand je suis arrivée en Syrie en juin 2014, je ne savais pas ce que c'était réellement le Mahdi, j'avais juste lu sur Internet que c'était le « sauveur » attendu par tous les musulmans, qui devrait apparaître à la fin des temps.

Ce sont les femmes avec qui j'habitais dans la ville d'El-Bab en attendant le retour de mon mari qui m'en ont en parlé. Ces femmes, tout comme moi, n'étaient pas si admiratives par rapport au Mahdi, elles en parlaient, mais sans fascination. J'ai tout de suite compris que c'étaient plutôt les hommes qui étaient dans ces idées-là. Les femmes étaient plus fascinées par le fait que leur mari pourrait faire partie de la troupe qui se déplacerait avec le Mahdi que par la venue de ce dernier.

Je leur avais demandé de m'en parler, car en ayant l'air d'une ignorante sur cette histoire portée par Daesh, j'avais peur qu'elles ne se posent des questions sur mon engagement ou qu'elles me jugent.

Avec ce qu'elles m'expliquaient, j'ai remarqué qu'elles n'en savaient pas plus que moi. La seule chose qu'elles m'ont dite à propos du Mahdi, c'est qu'il arriverait dans une région de la Syrie et qu'il y aura un petit nombre d'hommes qui combattront avec lui, que même les oiseaux commenceront la bataille en jetant des pierres lourdes sur

la tête des ennemis. Grâce à ça, la victoire sera aux moujahidines, comme elles le disaient si bien.

Je n'ai pas pu apprendre grand-chose d'autre, j'ai entendu le même discours dans la bouche de toutes les femmes. Je m'en tenais donc à ce qu'elles disaient, je n'étais pas si bête, car elles ne s'y connaissaient pas plus que moi.

Pour les hommes, c'était une autre histoire. Le retour du Mahdi est fondamental dans la pensée de l'État islamique et dans sa propagande pour ces quelques millions de jeunes qui voient dans ce personnage le messie chevaleresque qui rétablira l'ordre et la justice sur terre.

Les hommes de Daesh ont décrété que ces signes que je vais vous décrire font partie de la venue du Mahdi, car ils indiquent la fin du monde. Oussama m'en avait parlé après les discussions qu'il avait eues avec les hommes de Daesh.

Daesh dit dans ses vidéos de propagande ainsi qu'à ses hommes en Syrie qu'avant la venue du Mahdi, des gens de confession musulmane resteront dans un pays mécréant et fermeront les yeux sur la situation en Syrie, que ceux qui resteront dans un pays de mécréants ou il y a beaucoup de fitna (soif de pécher) seront égarés, car ils accepteront ce qu'il s'y se passe sans rien faire. Par exemple, ils accepteront de vivre dans un pays mixte, où il y a de l'adultère, de l'alcool, de l'homosexualité, etc. Daesh appuie là-dessus en disant qu'à cause de cela, il sera difficile de suivre sa religion, que des musulmans feront passer la douina avant le din, que les musulmans seront victimes d'injustices et opprimés à un tel point qu'ils ne seront plus à l'abri. Daesh dit aussi que les hommes qui se battront auprès du Mahdi auront les cheveux lâchés et longs comme ceux d'une femme, qu'ils auront des noms d'emprunt (Abou Mohamed...), que leurs drapeaux seront noirs, qu'on lui prêtera allégeance dans la demeure sacrée. Daesh joue sur cela pour diriger sa propagande vers les jeunes, surtout les hommes, qui sont admiratifs à l'idée de rencontrer le Mahdi et de vaincre l'ennemi à ses côtés. Enfin, on leur promet qu'un Califat sera prononcé, puis qu'ensuite, Allah le Mahdi pour rétablir l'ordre

et la justice, que toute autre religion disparaîtra et qu'il ne restera que la religion musulmane.

Daesh cherche à faire peur avec ce genre de discours et proposera aux jeunes de venir les rejoindre, disant que s'ils ne viennent pas le plus vite possible, ils ne pourront plus passer, car les frontières seront fermées et leur chance d'être aux côtés des purs et de combattre auprès du Mahdi sera perdue.

Ces djihadistes sont fascinés par sa venue et l'attendent avec impatience, ils croient qu'il sera l'un dès leur ou même qu'il s'agit de Baghdadi. Daesh annonce ces signes comme une évidence et dit que la venue du Mahdi est très proche en jouant sur les problèmes de la société. Ces jeunes y croiront, seront aveuglés et voudront aller combattre avec le Mahdi pour accéder au plus haut niveau du Paradis.

Pour moi, ce que Daesh décrit avant la venue du Mahdi est une exagération, car tout ce qu'ils font, c'est vendre du rêve à des personnes en manque de sensations fortes qui ont soif de pouvoir et veulent surtout, comme je le disais dans le chapitre du Paradis et de l'Enfer, gagner leur place au Paradis sans difficulté.

Pour conclure, je dirai que ces personnes vivent dans un monde imaginaire et veulent à tout prix se convaincre eux-mêmes que leur obsession est véridique.

À l'heure actuelle, la plupart des personnes radicalisées ici ou là-bas attendent toujours la venue du Mahdi en Syrie.

Hicham

La clarification

La question du Mahdi est une question qui m'est chère, car elle fut l'une des questions qui ont initié mes propres questionnements en matière d'histoire des doctrines islamiques. Il s'agit d'un personnage messianique, un descendant du Prophète censé apparaître à la fin des temps pour rétablir la paix et le triomphe des musulmans sur Terre. Sa venue est censée être suivie par le retour de Jésus

qui viendra tuer le *Dajjâl* (l'antéchrist en arabe) que même le Mahdi n'arrivera pas à vaincre. Bien que non coraniques, la venue du Mahdi, le fléau du Dajjâl et le retour de Jésus sont bien attestés dans les hadiths. On peut ainsi dire qu'il existe dans l'islam traditionnel une sorte de double attente messianique répondant à une attente « antimessianique » : l'attente de la venue du Mahdi qui unira les musulmans du monde et l'attente du retour de Jésus, seul capable de vaincre l'antéchrist qui déversera quant à lui toutes sortes de malheurs sur Terre.

Les images véhiculées dans les hadiths et qui sont censées narrer les événements relatifs à ces trois personnages sont très fortes : les batailles y sont décrites avec force détails, les catastrophes naturelles censées être invoquées par le Dajjâl frappent de terreur l'imagination tandis que les louanges des combattants qui soutiendront le Mahdi et Jésus, ou qui tomberont en martyrs face à l'antéchrist, leur octroient un statut de sainteté qu'un jeune prenant ces textes au sérieux ne pourra qu'envier. Ces récits produisent alors un effet littéraire puissant : quand on est un garçon croyant de 18 ans, et a fortiori si l'on est empli de révolte face aux injustices dans le monde, on ne peut que trépigner d'impatience à l'idée de combattre aux côtés du Mahdi ou de se joindre à Jésus dans sa lutte contre l'antéchrist ; on peut même en arriver à désirer mourir en résistant au Dajjâl. En ce sens, je ne suis pas vraiment étonné de lire que ni Laura ni les femmes qu'elle a rencontrées n'ont vraiment creusé la question du Mahdi au-delà de la croyance en sa venue. Il s'agit d'un récit qui est surtout utile pour susciter des émotions chez les combattants.

Les récits sur le Mahdi et l'antéchrist ne sont pas uniquement problématiques pour ces raisons. Ils se teintent aussi d'éléments antijuifs notables : le Dajjâl sera en effet censé être suivi par 70 000 juifs³⁵, la guerre entre musulmans et juifs sera censée faire rage au point que les pierres et les arbres eux-mêmes dénonceront les juifs qui se cacheront derrière eux³⁶. Le lien avec, entre autres, le conflit israélo-palestinien n'est difficile pour personne, et sûrement pas pour un jeune adolescent friand de tout ce qui peut circuler dans les réseaux sociaux. C'est ici la seconde conséquence d'une lecture littérale de ces récits : la situation actuelle est rétroprojetée sur les textes de façon à faire naître une impression forte (mais illusoire) de prophéties réalisées ou en cours de réalisation. Cette rétroprojection alimente les théories du complot en tout genre : dans les versions les plus littérales de ces théories, le Dajjâl serait en fait

déjà advenu, et c'est lui qui alimenterait les conflits dans le monde, aidé par Israël et les États-Unis qui lui auraient prêté allégeance. Il n'est pas difficile, sur la base de ces théories, de faire d'Al-Baghdadi le Mahdi attendu, ou son précurseur.

Mais une fois que l'on revient à la réalité, le fait que ni le Mahdi, ni le Dajjâl, ni même le retour de Jésus ne soient mentionnés dans le Coran est un indice qui pointe fortement vers l'hypothèse d'une construction tardive, et surtout politique, des récits qui les concernent. Toujours est-il que le triple jeu de la *puissance évocatrice des récits*, des *passages antijuifs* et de la *rétroprojection* forme un cocktail parfait pour enivrer un peu plus des jeunes hommes déjà intoxiqués par la violence d'une actualité internationale qu'ils ne comprennent pas et dont ils vont chercher des explications dans le monde des prophéties et des théories du complot.

L'analyse alternative

Pour bien comprendre l'origine des doctrines sur la venue du Mahdi et du retour de Jésus, il faut inévitablement passer par l'Histoire. L'attente de la venue d'un personnage sauveur, censé régler tous les maux du monde, est une attente connue dans le monde de l'histoire des religions. On parle ainsi d'attente *messianique* quand on parle de sauveur de la fin des temps, en référence au Messie (de l'hébreu *Ha Mashiah*) de la tradition juive, version sans doute la plus connue de sauveur de la fin des temps. Le Messie est ainsi traditionnellement identifié à un personnage descendant du roi David qui restaurera le trône d'Israël et établira la paix mondiale. Le cas du christianisme est particulier, car le Messie attendu est Jésus, c'est donc un sauveur que l'on n'attend plus *stricto sensu*, cette attente ayant cédé sa place à l'attente de la fin des temps. Ces éléments montrent qu'il semble y avoir, dans l'expérience religieuse, une tendance à reporter les espérances d'un peuple dans l'attente d'un homme providentiel devant survenir dans l'histoire de façon plus ou moins (sur) naturelle...

Mais que se passe-t-il lorsque l'on ouvre le Coran ? La réponse est une véritable curiosité du point de vue des sciences des religions : *on ne trouve strictement aucun verset allant dans le sens d'une quelconque venue providentielle*. Le Coran ne parle pas d'évènements futurs en dehors du Jugement et de la vie après la

mort. De même, Muhammad n'a prêché que pour les siens et n'a invité qu'à une seule alliance : la sienne, avec son dieu, il n'a annoncé aucune alliance à venir. De fait, aucun verset n'annonce une quelconque salvation par un humain : dans le Coran, c'est Dieu qui juge et c'est Dieu qui sauve et Il ne délègue ces fonctions à personne. Ceci fait donc de l'islam coranique une religion fondamentalement *non messianique* : on n'y attend le secours de personne si ce n'est de Dieu lui-même, un secours qui ne viendra qu'après la mort. Même Jésus, Messie advenu dans le christianisme, est présenté dans le Coran comme un simple messenger de Dieu³⁷ qui a prêché un dieu unique à son peuple, comme tous les autres messagers.

J'ai dit que cette absence de messianisme est une curiosité du point de vue des sciences des religions, car on a ici un livre, le Coran, qui se présente comme une continuité des traditions passées (juive et chrétienne) et qui ne reprend pourtant pas l'un des éléments les plus centraux de ces deux traditions : le messianisme.

Nous n'aborderons pas les hypothèses qui permettent d'expliquer une telle absence ; hypothèses qui nous éloigneraient du sujet qui nous intéresse ici. Une question brûle cependant les lèvres et doit être abordée : comment est-on passé d'un islam coranique complètement non messianique à un islam *doublement* messianique ? Comment une religion basée sur un texte qui concentre tous ses espoirs de salvation sur Dieu seul et sans associé a-t-elle pu glisser vers des espoirs relégués non pas à une, mais deux figures humaines ? Pour le comprendre, et dans la continuité de ce qui a été dit plus haut, il faut persévérer dans la déconstruction historique.

Il faut rappeler qu'après la mort de Muhammad, ce sont ses compagnons qui prendront la tête de la communauté en tant que « califes ». Les deux premiers califes, Abu Bakr et Omar, n'ont pas été (ou peu été) contestés dans leur autorité. Le troisième calife, Othman, sera en revanche assassiné par des insurgés musulmans pour des raisons politiques³⁸. Le quatrième calife, Ali, cousin et gendre de Muhammad, prendra la suite de Othman, mais sera contesté par un dissident nommé Mu'awiya. Au final, Mu'awiya gagnera politiquement la guerre contre Ali et initiera la dynastie des Omeyyades (du nom de son ancêtre patronyme). C'est en réaction à la montée au pouvoir des Omeyyades que se constituera une sorte de révérence, voire de culte, autour de la famille de Muhammad. Les descendants d'Ali, qui étaient de fait des

descendants de Muhammad par Fatima, fille de Muhammad et épouse d'Ali, initieront des révoltes contre le pouvoir dynastique en place. Petit à petit, certains de ces descendants gagneront un prestige suffisant par leur charisme pour réunir des foules autour d'eux. On dira de ces figures charismatiques qu'elles étaient des leaders (*imam* en arabe) bien guidés (*mahdi* en arabe). Le terme de Mahdi était donc à cette époque un terme générique pour désigner un leader politique en qui on avait suffisamment confiance pour s'y rallier en vue de destituer les Omeyyades.

C'est avec un certain Muhammad ibn Al Hanafiya que les choses changeront. Ses supporters lui octroieront une confiance telle qu'on dira de lui qu'il était le Mahdi *par excellence*, celui qui allait vraiment renverser le pouvoir despotique des Omeyyades. Manque de chance, ibn Al Hanafiya sera tué. Il en faudra cependant plus pour décourager ses fidèles qui vont nier sa mort : cet imam mahdi, ce leader bien guidé, était trop saint pour avoir pu être abandonné par Dieu, sa mort ne devait qu'être une illusion ! C'est à partir de là que la doctrine du *retour du Mahdi* sera théorisée : ibn Al Hanafiya n'est pas mort, il a été occulté par Dieu et il reviendra à la fin des temps pour surprendre les impies qui croyaient à tort l'avoir tué.

Néanmoins, et devant l'évidence du non-retour d'ibn Al Hanafiya, les supporters des descendants de Muhammad, qui finiront par devenir les « chiïtes », vont rabattre leurs espoirs sur d'autres descendants de la désormais sainte famille prophétique. Et bien que les espoirs fondés sur ibn Al Hanafiya se fussent évanouis, l'idée d'un descendant du Prophète sauveur de la fin des temps s'était inscrite pour de bon dans l'imaginaire collectif. C'est ainsi que chaque branche du chiïsme développera son propre imam Mahdi. Pour les duodécimains (croyants en 12 imams), courant chiïte majoritaire, c'est un certain Muhammad, fils de Hasan, disparu à l'âge de 5 ans, prétendument occulté par Dieu, qui est attendu à la fin des temps. Pour les septimains (croyants en 7 imams), c'est un certain Ismaël, fils de Jafar, mort avant son père. Encore une fois, cette mort était vue comme illusoire et Ismaël devait revenir... sans surprise à la fin des temps.

La doctrine chiïte du retour du Mahdi sera si forte sur le plan de l'imaginaire collectif que le monde sunnite, construit autour du pouvoir dynastique, n'aura d'autre choix que de se réapproprier cette doctrine en la modifiant quelque peu. Ainsi, dans le sunnisme, le Mahdi n'est pas une personne occultée par

Dieu et qui doit revenir à la fin des temps, mais un homme providentiel qui doit *naître* à la fin des temps. Il est en ce sens significatif de noter que ni le livre de Boukhari ni le livre de Mouslim, qui sont pourtant les deux ouvrages de hadiths les plus importants du sunnisme, ne parlent du Mahdi. Ce sont d'autres ouvrages, moindres sur le plan de l'importance, qui en parlent.

Concernant le retour de Jésus et la venue du Dajjâl, on peut mettre le développement de ces deux croyances sur le compte de l'imaginaire des convertis chrétiens qui ont importé leurs propres croyances dans la religion islamique. Plusieurs indices, un peu techniques pour être abordés ici, vont dans ce sens³⁹. On peut d'autre part comprendre que la figure de Jésus était importante lors des premiers siècles de l'islam, car les musulmans étaient en concurrence avec les chrétiens byzantins : le retour de Jésus était une doctrine précieuse, car elle permettait de retourner Jésus contre les chrétiens eux-mêmes : Jésus va revenir, mais lorsqu'il reviendra, il sera du côté des musulmans.

Au final, qu'il s'agisse de la venue du Mahdi ou du retour de Jésus, un petit détour par l'Histoire nous indique une chose bien établie : *ces deux doctrines ont été motivées politiquement*. L'attente du Mahdi est née d'un désir de voir la dynastie omeyyade renversée. L'attente du retour de Jésus est née d'un désir de supplanter les adversaires chrétiens byzantins sur le plan de l'idéologie religieuse en retournant la figure de Jésus contre les chrétiens eux-mêmes. *Il n'existe aucune base coranique soutenant la venue/le retour du Mahdi ou le retour de Jésus*. Toute la rhétorique daeshienne peut donc être vue comme une instrumentalisation maladroite de doctrines politiques passées. Pour prendre un exemple tiré du témoignage de Laura, les fameux drapeaux noirs ont déjà été levés lors de la révolution abbasside, cette révolution qui a effectivement renversé le pouvoir omeyyade en place pour le remplacer⁴⁰. Il est évident que les hadiths qui parlent d'une armée sainte levant des drapeaux noirs ont été inventés durant la révolution abbasside pour galvaniser les insurgés. Daesh ne fait rien d'autre que répéter une histoire qui était déjà à l'époque montée de toutes pièces.

Il convient donc, si l'on veut déconstruire correctement les doctrines du Mahdi, du retour de Jésus et de la venue du Dajjâl, de revenir dans un premier temps à la sobriété du Coran : un texte non messianique qui interdit à tout être humain de se présenter comme sauveur providentiel. Tout le reste n'est que construction politico-dogmatique tardive.

Last but not least, on peut rompre le cou aux élans antijuifs inspirés par certains hadiths de deux façons. Soit procéder à une critique générale de type historique sur la fiabilité des hadiths⁴¹, soit invoquer le fait que même en poussant l'absurdité jusqu'à admettre que Muhammad ait dit quelque chose à propos d'une menace de juifs vivant à Ispahan, c'est-à-dire en Perse, ces juifs d'Ispahan prétendument dangereux au point de renverser l'ordre mondial n'existent tout simplement pas. Les juifs de l'Iran actuel sont une minorité de moins de 25 000 individus et qui n'ont tout simplement pas les moyens, et très probablement pas l'envie, de déstabiliser le pouvoir en place. Le texte se cogne ici frontalement contre le mur de la réalité. De même, sur un plan théologique, les guerres entre musulmans et juifs dans les hadiths sont à chaque fois présentées comme des événements de la fin des temps. Or, un verset coranique énonce clairement que la fin des temps est un événement qui doit susciter la crainte et non l'envie :

Sourate 42, verset 18 : « Ceux qui la nient cherchent à la hâter [*note personnelle : la fin des temps*] ; tandis que ceux qui y croient en sont craintifs, car ils savent qu'elle est vérité. Et ceux qui se disputent à propos de l'Heure sont dans un égarement lointain. »

Autrement dit, à partir du moment où le conflit entre musulmans et juifs est synonyme de fin des temps, alors ce conflit ne doit pas être entretenu, ni même désiré, mais on doit au contraire tout faire pour qu'il n'ait pas lieu. En d'autres termes, l'attitude théologique la plus cohérente avec le verset 18 de la sourate 42 est l'attitude *inverse* de l'attitude de Daesh et d'islamistes violents qui, en alimentant les sentiments antijuifs, sont assimilables aux négateurs qui cherchent à hâter la fin des temps.

Les activités possibles

Comme précisé en début de chapitre, la question du Mahdi et du retour de Jésus a été une question fondamentale dans mon cheminement personnel. En effet, si des doctrines aussi consensuelles que celles-ci se révèlent douteuses sur le plan historique, peut-on alors sérieusement continuer à lire le reste de la Tradition islamique sans faire de l'Histoire ? Je n'ai pas la prétention de faire de ma propre expérience une expérience universalisable ou même généralisable. En revanche, je pose comme hypothèse vraisemblable que la déconstruction

méthodique d'une doctrine importante, ici celle du Mahdi, peut ouvrir une brèche vers un rapport scientifique à l'islam et, surtout, participer au désamorçage des processus de radicalisation.

En fonction des possibilités, on peut envisager plusieurs activités qui vont dans ce sens. On peut bien évidemment procéder à une déconstruction semblable à celle résumée ici. On peut aussi procéder à quelque chose de plus intuitif : faire compter le nombre de versets parlant du Mahdi par exemple⁴² ou du Dajjâl⁴³. On peut alors faire remarquer que si Dieu a pris la peine d'instruire Muhammad et les musulmans sur le fait qu'il faut frapper à une porte avant d'entrer chez quelqu'un⁴⁴ ou sur les méfaits de l'alcool, Il aurait pu au moins dire un petit truc sur le Dajjâl censé ravager le monde à la fin des temps... Il aurait pu aussi ne pas faire durer le suspens sur l'identité du Mahdi et sur sa venue (retour ou naissance normale ?)... Ceci, ou alors ces doctrines sont tout simplement tardives par rapport à l'islam des premiers temps.

Un autre exercice qui peut être intéressant est celui qui consiste à s'intéresser à des exemples contemporains de morts niées. Tout le monde a en effet entendu parler de la fameuse théorie selon laquelle Elvis Presley n'est pas mort, idem pour le rappeur Tupac, ou encore plus récemment avec Michael Jackson. Il y a une espèce de mécanisme de défense qui se met en place lorsqu'une personne trop géniale (ou trop sainte pour reprendre un vocabulaire religieux) meurt. Toutes sortes de théories sont alors élaborées. Pour n'en citer qu'une : Michael Jackson aurait utilisé sa fortune pour mettre en scène l'accident médical dont il a été victime afin de pouvoir disparaître de la scène publique et vivre tranquillement sa conversion à l'islam à Dubaï. On peut établir ici un parallèle entre la théorie de la mort illusoire du Mahdi et la théorie de la mort illusoire de Michael : dans le premier cas, l'illusion est surnaturelle, dans le second cas, elle est médiatique. La différence est une différence liée à l'époque, mais le mécanisme psychologique qui a mené à l'élaboration de ces deux théories de la mort illusoire est le même.

Enfin, on peut faire prendre conscience à un jeune que le phénomène d'attente messianique est un phénomène avant tout humain en abordant avec lui les différentes formes d'attentes messianiques non religieuses, car elles existent bel et bien. Ainsi, face au réchauffement climatique, la société au sens large *attend* qu'un scientifique trouve la solution qui nous *sauvera* de la catastrophe. Face à l'épuisement des ressources énergétiques comme le pétrole ou l'uranium, on

attend qu'un scientifique trouve un moyen écologique et inépuisable de produire de l'énergie afin de nous *sauver* de la pénurie. Face à la crise économique, nous attendons aussi qu'un économiste trouve le modèle qui *sauvera* nos précieuses économies... Bref, les attentes de jadis sont fondamentalement les mêmes attentes qu'aujourd'hui, on ne parle simplement plus de roi descendant de David ou de leader guidé par Dieu, mais de génies scientifiques dont on espère la naissance pour nous sauver... Bien entendu, et tout comme à l'époque, les vraies solutions sont disponibles ici et maintenant. Elles sont en nous, et le temps passé à espérer un homme providentiel est du temps en moins passé à véritablement régler les défis de notre époque.

Amener les jeunes à comprendre que ce double mécanisme de négation de la mort de personnes saintes et d'attente messianique est un mécanisme humain et *trop humain* est le premier pas pour les amener à prendre leurs distances avec les charlatans de l'espoir et comprendre qu'au final, la seule salvation qui existe, et la seule que le Coran leur promet, c'est un Salut que Dieu a mis en eux-mêmes.

35. « 70 000 juifs d'Ispahan vêtus de manteaux épais et rayés suivront Dajjâl ». (Hadith tiré du livre de Mouslim tome 41, chapitre sur les épreuves de la fin des temps, hadith numéro 7034).

36. « Les juifs vous combattront, et vous l'emporterez sur eux au point qu'une pierre dira "Ô musulman ! Il y a un juif derrière moi, tue-le !" ». (Hadith tiré du livre de Boukhari tome 61, chapitre sur les vertus du Prophète, hadith numéro 3593).

37. Il est certes appelé *Al Masih* en arabe, mot particulièrement proche du Mashiah hébreu, mais sans entrer dans les détails de la linguistique arabe, on se rend compte que l'expression *Al Masih* est utilisée comme un nom et non pas comme un titre. Un peu comme Jésus-Christ en français.

38. On peut renvoyer à l'ouvrage de Hichem Djaït, *La grande discorde*, qui traite in extenso de cette guerre civile, Folio, Paris, 2008.

39. On peut au moins signaler que le terme *Dajjâl* n'a pas une origine arabe mais une origine araméenne, dans un dialecte propre aux chrétiens orientaux.

40. On parlera dès lors de dynastie abbasside, au grand dam des chiites qui espéraient voir un descendant de Muhammad arriver enfin au pouvoir. Les musulmans restés fidèles au pouvoir abbasside seront appelés « sunnites ».

41. On peut ainsi attirer l'attention sur le fait que nous n'avons pas de copie du livre de Boukhari datant d'avant le 15^e siècle. Pour rappel, Boukhari a vécu au 9^e siècle.

42. C'est-à-dire zéro.

43. Là aussi, zéro...

44. s. 24 v. 27

CHAPITRE 6 : LE CALIFAT

Laura

Le Califat a été prononcé le 29 juin 2014, et je suis arrivée une semaine avant cette annonce. Avant cela, je ne savais même pas qu'un califat serait fondé.

En écrivant, je suis en train de me rendre compte que je ne connaissais pas grand-chose sur les activités de l'État islamique et sur le vrai islam, je me sens un peu bête. Je vais juste raconter ce que je sais et ce que j'ai entendu en Syrie par rapport au Califat.

En juin 2014, j'étais dans une maison de femmes à Raqqa, car j'attendais que mon mari revienne du camp d'entraînement. Le jour de l'annonce du Califat, j'ai entendu soudainement des cris de joie et des pleurs, les femmes se prenaient dans les bras en se félicitant. Je n'ai pas tout de suite compris, l'une d'elles s'est approchée de moi et m'a serrée très fort. Je suis restée figée, je ne comprenais pas ce qu'il se passait.

C'est par après qu'une femme avec qui je restais tout le temps m'a expliqué que Daesh reconnaissait l'autorité d'un calife du nom de « Baghdadi » et que tout le monde devait lui obéir. Le soir même, on nous a montré cette vidéo de Baghdadi qui se déclare calife et prononce un discours sur le Califat et son armée.

Pour nous, les femmes, je me suis dit que ce Califat ne changerait rien, sauf qu'en vérité, quand je suis partie de Raqqa pour m'installer chez des amis d'Oussama, une femme m'a annoncé que depuis que le Califat est prononcé, toute personne présente sur son territoire ne pouvait plus en sortir. Les déserteurs seront punis par les hommes de Daesh, car ils seront vus comme des traites. Je me

souviens de ses yeux qui me fixaient d'un regard glacial, je faisais celle qui ne se préoccupait pas, mais au fond de moi, je me disais : « Comment je vais faire pour partir ? »

Les hommes de Daesh, à l'annonce du Califat, étaient fascinés et fiers. Ils sentaient le pouvoir, ils voulaient revenir à l'époque du prophète, à l'islam d'avant. Pour eux, il s'agit d'un idéal qui les reconduit au temps de la révélation coranique. Cela implique que les djihadistes respectent les règles de vie et les croyances de l'islam des premiers temps et tournent le dos à toute innovation.

Je vais vous retranscrire un verset d'une sourate que Daesh reprend beaucoup pour convaincre les personnes de les rejoindre :

« Le Khilâfah, l'obligation délaissée de notre temps, Allah le Très Haut a dit : « Lorsque Ton Seigneur confia aux Anges : je vais établir sur la terre un vicaire "Khalifa". » (Coran : sourate 2, verset 30)

Pour Daesh, ce verset est une preuve de l'obligation de nommer un Imam et un Calife à qui on obéit. Les intentions et les buts des djihadistes et du calife sont clairs comme du cristal : élever la parole d'Allah sur la terre entière pour transmettre un état mondial islamique sous le Califat du Prophète Jésus, ainsi le royaume d'Allah sur terre sera accompli pour le bonheur des gens, et l'injustice disparaîtra totalement.

Les djihadistes pensent que la société est « dénaturée, pervertie par l'Occident », ils veulent revenir au modèle social et politique du 7^e siècle, au message qu'ils appellent « authentique » de l'islam livré par le Prophète.

Mais à vrai dire, ce qu'ils font n'est pas réaliste, car ils reprennent ce qu'ils veulent. Ils disent vouloir revenir au temps du Prophète, mais avec toutes les technologies de maintenant (les portables, les voitures, les médicaments), vous pensez bien ! Quand j'y pense maintenant, je me dis qu'ils sont encore plus hypocrites et manipulateurs que n'importe qui et que leur seul but n'est pas d'aider les Syriens, mais d'établir un Califat dans le monde entier.

Ils ont su rétablir un califat sur la Syrie et l'Irak permettant d'établir leur champ d'action, il ne fait plus seulement la guerre, mais aussi

de la politique en exerçant un pouvoir sur un territoire délimité. Daesh peut aussi se vanter d'avoir réalisé une partie de la prophétie coranique en instaurant le Califat. Quoi de plus attrayant pour des jeunes embrigadés que de rejoindre ce lieu utopique où doit se réaliser la « bataille finale », « la grande confrontation entre les armées occidentales (ou croisées) et les armées musulmanes ».

Daesh a également compris qu'il pouvait jouer sur la fibre de l'« identitaire » pour recruter de nouveaux combattants. En se mettant en scène sur Internet, les djihadistes occidentaux, qu'ils soient britanniques, français ou encore américains, attirent et « rassurent » une foule d'autres jeunes qui s'identifient à eux.

Ils appellent tous les musulmans de l'Oumma (la communauté des croyants) à prêter allégeance à leur chef Abou Bakr Al-Baghdadi.

Beaucoup de personnes sont venues les rejoindre à la suite de l'annonce du Califat. Ce qu'ils ont voulu s'est produit, pour eux, c'est une victoire. Après cette annonce, une autre mentalité est apparue. Daesh en veut toujours plus, la soif de pouvoir a pris le dessus. Les djihadistes ne combattent pas pour aider le peuple syrien, car ils les utilisent comme bouclier humain. Leur seul but, c'est conquérir le monde, on est alors dans une guerre de pouvoir, pas de religion.

Aujourd'hui, l'EI est en passe d'être démantelé et je m'en réjouis. Mais l'idée du Califat perdure. Les Fondamentalistes et ce qu'il reste des djihadistes la réactiveront, car c'est un symbole, et les symboles ne disparaissent pas.

À l'heure actuelle, je pense que personne n'a le droit d'imposer un choix, une manière de vivre ou une religion à une personne, ce que Daesh fait n'est pas l'islam. Toute personne a le droit de choisir de vivre libre. Je suis toujours musulmane, je vis un islam apaisé et je suis heureuse d'être dans mon pays multiculturel où toute confession ou non est la bienvenue.

Hicham

La clarification

Le thème du califat est un thème complexe, car il concentre plusieurs dimensions. Tout d'abord, et comme le rappelle Laura dans son témoignage, le terme « calife » (*khalifa* en arabe) se trouve dans le Coran. Il y a donc une base scripturaire solide qui induit une dimension théologique. En second lieu, le califat est une forme de régime politique, assimilable à une monarchie de droit divin. Enfin, il faut garder à l'esprit que derrière la notion de califat se cache une *nostalgie d'un âge d'or perdu*. Ceci fait donc de la notion de califat un amalgame complexe de religieux, de politique et de mythologique (le mythe de l'âge d'or en l'occurrence).

C'est dire si le poids de l'idée de califat peut être lourd dans l'imaginaire musulman et à quel point il peut susciter des motivations diverses. L'ambition de l'établissement d'un califat qui unirait le monde musulman peut en effet être suscitée par un pur désir d'indépendance politique. Au lendemain du siècle qui a connu l'abrogation du califat ottoman ainsi que la colonisation de nombreux pays musulmans (dont la majorité a par la suite transité vers des régimes dictatoriaux), le fantasme d'un pouvoir central fort unissant sous la bannière de l'islam l'essentiel du monde arabo-musulman ne peut qu'être extrêmement puissant pour les tenants d'un islam politisé. Ce n'est ainsi pas un hasard si l'un des piliers de la doctrine des Frères musulmans se trouve être l'instauration d'un califat, par des voies pacifiques ou belliqueuses en fonction des thèses de leurs têtes pensantes.

Mais même dans l'imaginaire d'un islam apolitique chez nombre de musulmans, l'idée d'un monde musulman productif, par opposition à l'apathie qu'on lui connaît aujourd'hui, peut susciter des sentiments nostalgiques forts. L'influence du monde arabo-musulman sur les mathématiques, la médecine, l'optique, la philosophie sans oublier bien entendu la littérature, cette influence historiquement attestée concentre les espoirs d'un retour à cet âge supposé d'or d'un monde musulman fort et influent. De ce fantasme du retour à l'âge d'or au fantasme d'un pouvoir central fort appelé « califat », il n'y a finalement qu'un pas : celui du désir d'union dans un contexte géopolitique plus que déplorable au lendemain du fameux « printemps arabe ».

Au final, le poids symbolique du califat comme concentrant à la fois les frustrations d'un passé colonial mal digéré et les nostalgies d'un passé glorieux,

mais lointain peut se concrétiser en une action politique curieusement paradoxale : construire un futur en exhumant le passé. C'est caractéristique de la pensée salafiste qui préconise un retour aux premiers temps de l'islam et sur laquelle Daesh s'accorde. Casser cette exaltation du passé est donc *sine qua non* pour démythifier l'idée de califat prôné par Daesh et lui enlever donc sa puissance symbolique.

L'analyse alternative

Toute la problématique de la thématique du califat tourne en fait autour de deux questions : la base scripturaire coranique mentionnant le « calife » fait-elle vraiment référence à un régime politique ? Le fameux âge d'or de l'islam est-il étayé historiquement ? Répondre sérieusement à ces deux questions revient en fait à court-circuiter le cœur des discours fondamentalistes sur la nécessité d'un califat, que ces discours soient ancrés dans la pensée frériste, daeshienne ou salafiste.

Tout d'abord, le verset repris par Daesh et cité par Laura précédemment s'inscrit dans un récit de *précréation* et nullement dans une injonction politique. Le contexte est celui de la création de l'Homme dans une forme de pré-éternité et de son rôle à jouer sur Terre. C'est cet Homme primordial, qui n'existe pas encore, mais dont le rôle est prédéfini par Dieu lui-même, qui est appelé *khalifa*. En langue arabe, ce terme ne veut rien dire d'autre que « successeur » ou « quelqu'un qui vient après ». L'Homme primordial de ce récit de précréation n'est donc pas désigné par un titre d'autorité, mais par un titre qui le situe temporellement par rapport à la Terre et son contenu : pour le dire un peu vulgairement, l'Homme (l'humanité) « débarque » dans une Création qui le précède : il succède à ce qui était là avant lui.

Il y a donc, dans l'interprétation daeshienne rapportée par Laura, une confusion très nette : ils confondent l'idée de succession contenue dans le terme *khalifa* avec l'idée de dirigeant qui aurait été rendu par un autre terme coranique : le terme *wazir* (dont on a tiré le terme français « vizir ») ou encore *amir* (dont on a tiré le terme français « émir »). Or, l'Homme primordial du récit de précréation n'est pas désigné comme *wazir* ni comme *amir*. La question qui peut alors se poser est celle de savoir comment les interprètes daeshiens ont pu commettre une confusion aussi grossière que celle de

confondre succession et commandement. La clef de l'explication s'obtient, une fois de plus, en faisant de l'histoire.

La vraie question n'est pas de déterminer si le Coran utilise le terme *khalifa*, mais de remonter aux usages qui en ont été faits. Toute personne qui a suivi un cours d'histoire de l'islam ou qui a lu un livre d'introduction sur le sujet a entendu parler des fameux « quatre califes bien guidés » : après la mort de Muhammad, ce sont en effet ses compagnons⁴⁵ qui prendront la tête des tribus arabes unifiées et qui partiront à la conquête de nouveaux territoires. Il semble donc de prime abord que l'idée de calife (*khalifa*) comme désignant une autorité soit contemporaine des débuts de l'islam. Et pourtant, l'archéologie semble indiquer le contraire : des fouilles archéologiques ont permis de retrouver des inscriptions mentionnant ces fameux compagnons de Muhammad qui ont dirigé ce qui était devenu un jeune empire arabe, mais *pas une seule fois on ne trouve le titre de calife*. Le titre systématiquement adjoint au nom de ces chefs-compagnons est celui de *Amir al mou'minin*, c'est-à-dire « commandeur des ralliés⁴⁶ », un titre qui est encore d'usage pour les dirigeants de certains pays musulmans. La désignation d'Abu Bakr, 'Omar, 'Uthman et 'Ali comme « califes » semble donc être une rétroprojection tardive. Mais si *rétroprojection* il y a, de quand date-t-elle ?

Il faut faire un saut de près de trente ans après la mort du dernier compagnon-commandeur ('Ali en 661) : à l'époque de l'élaboration du fameux dôme du Rocher en 692. On trouve dans les inscriptions de ce bâtiment un message clair à l'intention des chrétiens : Muhammad est le Messager de Dieu, et à ce titre il succède à Jésus. D'autres inscriptions du dôme reprennent par ailleurs des versets coraniques insistant sur son humanité (par opposition à sa divinité, postulée par les chrétiens). C'est à ce niveau-là que l'on constate les germes d'une confluence entre les idées de succession et d'autorité : en tant que Messager de Dieu, Muhammad jouit de la même autorité que Jésus, l'acte de succession de la prophétie de Jésus vers Muhammad est donc au final une transition d'autorité. En d'autres termes, le message idéologique véhiculé par le dôme du Rocher est « Muhammad est le successeur de Jésus, vous devez donc obéir à ses enseignements de la même manière que vous deviez obéir à Jésus par le passé », en clair : devenez musulmans.

Ceci étant, à l'époque de l'élaboration du dôme du Rocher, Muhammad était mort depuis plus d'un demi-siècle, à qui devait-on alors obéir ? Eh bien, au

successeur de Muhammad tout simplement... Khalifatu-n-nabi en arabe. C'est à partir de là, plusieurs décennies après les quatre compagnons-commandeurs de l'empire musulman naissant, que l'on va entendre parler de « Calife » dans le sens de figure d'autorité. L'appellation « Commandeur des ralliés » va disparaître au profit de l'appellation « Successeur du Prophète », plus tard raccourci en « Successeur » tout court (*khalifa*/Calife). Par rétroprojection, cette appellation tardive de Calife sera généralisée aux quatre premiers commandeurs qu'étaient Abu Bakr, 'Omar, 'Uthman et 'Ali qui seront ainsi, et désormais, perçus comme les quatre premiers successeurs de Muhammad.

Ce n'est pas là le fin mot de l'histoire, tant s'en faut. Il y avait bien évidemment une pléthore de figures charismatiques qui se réclamaient de la succession de Muhammad. Dès 661, ce fut une tribu arabe, les Banu Omayya (les Omeyyades en français), qui après avoir renversé 'Ali vont prendre la tête de l'empire arabe. Les descendants de 'Ali ne vont pas rester les bras croisés et vont se présenter comme les vrais successeurs de Muhammad. D'autres membres du clan de Muhammad, des descendants de son oncle Al 'Abbas, vont aussi prétendre à la succession du Prophète. Des groupes plus marginaux vont quant à eux récuser cette sorte de « droit du sang » et militer pour un choix de dirigeant sur base du mérite (c'est-à-dire la « piété », pour aller vite). Et c'est moins d'un siècle après la montée au pouvoir des Omeyyades que ce qui sera plus tard connu sous le nom de « Révolution abbasside » (en référence à Al 'Abbas) mettra fin au régime en place et le remplacera par le nouveau califat abbasside, au grand dam des partisans de 'Ali⁴⁷ qui seront marginalisés, voire persécutés malgré leur participation à la chute des Omeyyades.

C'est dire si la question de la succession de Muhammad, que l'on peut désormais appeler « califat » sans commettre d'anachronisme, sera un sujet de discorde fort anéantissant le fantasme pourtant bien ancré d'un empire musulman fort et *uni*. C'est là un élément important de réponse à la seconde partie de notre déconstruction : l'islam a-t-il vraiment connu un âge d'or d'un point de vue historique ?

Il n'est pas possible, si l'on veut rester sérieux, de nier les apports de la civilisation musulmane dans les domaines des sciences, des mathématiques, de la philosophie et de la littérature. Mais toujours si l'on veut rester sérieux, on ne saurait soutenir l'idée d'un empire musulman uni qui ne connaissait pas la divergence et qui aurait établi une sorte de Paradis sur Terre. Dès le troisième

compagnon-commandeur (c'est-à-dire 'Uthman), des règlements de compte sanglants, voire des guerres intestines ont divisé des groupes qui se réclameront chacun d'une version plus authentique de l'islam que les autres. Qu'il s'agisse de l'assassinat de 'Uthman par des dissidents de son propre empire, de l'assassinat et du renversement de 'Ali, du renversement des Omeyyades, du régime despotique des Abbassides⁴⁸, de la scission entre Sunnites et Chiites, des attentats perpétrés par des groupes dits « Kharidjites⁴⁹ »... Tous ces éléments historiques sont autant de rappels que l'idée d'âge d'or, pour l'islam comme pour quoi que ce soit d'autre, est toujours une idée mythique. La civilisation musulmane a connu un apogée, comme bon nombre d'autres civilisations, on peut même aller jusqu'à dire que l'apogée de la civilisation musulmane fut spectaculaire. Mais pas plus que les autres civilisations, la civilisation musulmane n'a connu un âge d'or assimilable à une sorte de perfection civilisationnelle que l'on aurait perdue en cours de route. De fait, l'idée de retour à un âge d'or est une idée vide de sens, car *il n'y a pas eu d'âge d'or*. Il y a en revanche eu l'histoire : histoire d'une civilisation dont on peut être fier des apports les plus utiles pour l'humanité tout en se rappelant que notre histoire à nous est *ici et maintenant*.

Les activités possibles

Je pense que le thème du califat est peut-être un thème qui se prête difficilement à des activités autres que l'édification historique. On peut cependant imaginer au moins une activité qui consisterait à lister toutes les itérations du terme *khalifa* dans le Coran et constater qu'il ne s'agit pas de textes qui parlent d'un système politique, mais qu'il s'agit à chaque fois d'une narration concernant la place de l'Homme dans la temporalité de la Création (c'est-à-dire le fait qu'il arrive après la création du monde) et travailler ensuite ce que cela implique en termes théologiques. On peut en ce sens poser, par exemple, la question du sens que revêt le fait que l'Homme arrive dans la Création et qu'il succède à ce qui lui est antérieur : l'humain est un nouveau venu dans un monde qui fonctionnait très bien sans lui. Son rôle dans ce Grand Tout est alors en question : que peut l'humain ? Que doit l'humain ? C'est toute une anthropologie théologique de l'Homme qui peut être construite sur la notion d'Homme comme Successeur sur Terre.

Ceci étant, il n'est pas possible d'échapper à une réelle exploration historique

du développement de la civilisation islamique si l'on veut traiter en profondeur le second pilier du discours procalifat et qui est la notion d'âge d'or. En ce sens, il y a une réelle nécessité dans les écoles à former les professeurs d'histoire qui ne se sentent pas à l'aise avec l'histoire de la civilisation islamique afin qu'ils puissent utiliser leur indispensable compétence d'historiens pour démythifier le fantasme de l'âge d'or et d'amener les jeunes à plutôt penser en termes d'apogée, certes respectable, mais inévitablement humaine du monde musulman durant ses siècles les plus productifs.

45. Dans l'ordre : Abu Bakr, 'Omar ibn al Khattab, 'Uthman ibn 'Affan et 'Ali ibn abi Talib.

46. Je reprends ici la traduction de Rachid Benzine en lieu et place du traditionnel « croyants ».

47. Ces fameux partisans de 'Ali seront appelés les Alides et seront plus tard désignés par le terme « chiïtes » de l'arabe *Shi'atu 'Ali* c'est-à-dire « partisans de 'Ali ».

48. On peut rappeler à titre d'exemple la fameuse *Mihna* du calife abbasside Al Ma'mun : sorte d'inquisition qui avait pour but d'imposer une certaine conception théologique du Coran, y compris par la violence.

49. Les Kharidjites forment une branche de l'islam relativement peu connue car quasiment disparue de nos jours. Il s'agissait au départ de membres de l'armée de 'Ali qui finirent par le quitter pour cause de désaccord. Les Kharidjites ont alors décidé de former un groupe autonome, opposé à la fois à 'Ali et à son adversaire politique contre qui ils se battaient auparavant. C'est parce qu'ils sont « sortis » des rangs de 'Ali qu'ils ont été appelés Kharidjites (du verbe arabe *kharadja* qui veut dire « sortir »). Ce groupe se distingua durant longtemps par ses actions violentes, souvent sous forme d'attentats. C'est d'ailleurs un Kharidjite qui tua 'Ali lors d'un attentat.

CHAPITRE 7 : MOURIR EN MARTYR

Laura

Ce chapitre ne me concerne pas spécialement, mais je sais que le martyre est ce que recherchent la plupart des personnes radicales chez Daesh. Avant de partir, je n'y avais pas pensé, j'avais pensé au Paradis, oui, pour moi c'était indispensable, mais pas à mourir en martyr !

Le martyre est la cause ultime de tous les djihadistes convaincus par la propagande de Daesh, qui valorise tout combattant désirant tomber en martyr en lui promettant d'accéder au plus haut degré du Paradis.

Parlons des différents degrés de martyre proposés par les hadiths, qui sont au nombre de sept :

1. Celui qui fait la guerre sainte pour sa religion
2. Celui qui meurt à cause de son ventre (cancer du ventre, appendicite)
3. Celui qui meurt noyé
4. Celui qui meurt de la peste
5. Celui qui meurt brûlé
6. Celui qui meurt sous les décombres d'un immeuble qui s'effondre
7. Celle qui meurt quand elle accouche ou au cours de sa grossesse

Bien sûr, tous doivent être croyants.

Parmi les aspects du combat, il y a bien évidemment l'espoir de la victoire. Les musulmans vont combattre à la fois dans l'objectif d'être vainqueurs et dans l'espoir ferme de trouver la récompense ultime auprès de Dieu.

Celui qui monte la garde pour Dieu sera préservé des épreuves de la tombe (c'est ce qui est appelé dans le hadith « l'épreuve du tentateur »). Tout d'abord, il échappe à l'« effroi de la tombe », moment où les défunts reçoivent dans leur tombeau la visite des deux anges de la mort, Munkar et Nakîr, qui les interrogent sur leur religion et leur prophète. Cette rencontre est décrite comme si effrayante que même les hommes pieux, parmi les musulmans décédés, restent alors sans voix et ont une extrême difficulté à répondre à ces questions simples. Les martyrs sont dispensés de toutes ces choses terrifiantes et deuxièmement, ils accèdent directement au Paradis après leur décès.

Daesh affirme, toujours en reprenant les écrits des hadiths et non du Coran : « Même le Prophète sera jaloux des personnes qui mourront en martyr », et poursuit en disant que « ceux qui accéderont au martyre auront un cachet sur la main pour qu'Allah puisse les reconnaître et les mener directement au Paradis auprès de lui ».

Bien sûr, n'oublions pas, pour les hommes, les 72 houris qu'on leur promet.

Daesh leur dit que la douleur qu'éprouve le martyr quand il est tué est « juste comme celle qu'on éprouve quand on est pincé ». On leur promet qu'ils mourront de manière douce et calme, que leur corps exhalera le parfum du musc et qu'ils souriront. D'ailleurs, toutes les photos et vidéos des morts au combat qu'a publiées Daesh montraient des visages souriants. Je suis certaine qu'on a imprimé aux visages morts cette grimace avant de les photographier pour justifier ces affirmations.

Daesh dira que les hommes qui meurent en martyr sont pieux, qu'en mourant leur doigt est levé comme s'ils avaient prononcé la Shâada⁵⁰ avant de mourir... On peut penser, en lisant cela, que c'est ridicule et pourtant, Daesh arrive à leur faire croire tant de choses irréelles, j'ai moi-même cru à toutes les choses que le recruteur me disait sans me poser de questions tellement j'étais aveuglée.

Les femmes en Syrie me parlaient de tomber en martyr. Par exemple, il y avait une fille enceinte qui vivait avec moi à Al-Bab et

m'avait fait part de son souhait de mourir pendant sa grossesse ou lors de son accouchement. Je n'étais absolument pas d'accord avec son idée. Comment ces femmes pouvaient-elles demander à mourir en martyr quand elles portaient ou donnaient la vie ; le meilleur cadeau que Dieu puisse donner à une femme ? Je ne pouvais pas comprendre, je voulais le Paradis pour moi et ma famille, mais en aucun cas je n'ai pensé à cette idée-là, elles me semblaient insensibles, inhumaines presque à imaginer leur mort et celle de leur bébé.

La deuxième manière de mourir en martyr pour les femmes, plus désirée que la première, était de mourir sous les décombres de leur immeuble à la suite d'un bombardement, de préférence avec leur mari et leurs enfants. Mais elles ne comprenaient pas que si leur immeuble s'effondrait, peut-être qu'elles mourraient, mais que leurs enfants survivraient. Elles espéraient tellement cela qu'elles en arrivaient à faire des doua's (prières spéciales) et à demander pendant celles-ci de mourir de la sorte avec toute leur famille pour être martyrs et rejoindre le plus haut degré du Paradis. On est là, vraiment, dans le comportement d'une secte. Comment penser qu'une religion, quelle qu'elle soit, veut que vous mouriez ! Cela n'a aucun sens. Cela ressemble à ce qu'a fait la secte du Temple du Soleil où près de 500 personnes se sont donné la mort.

Je n'ai jamais compris les femmes qui étaient dans cet état d'esprit, je n'arrivais pas à m'imaginer vouloir mourir avec mon fils. Mon seul but, quand j'ai découvert les horreurs de Daesh, était de m'enfuir avec lui à tout prix pour revenir dans notre pays. Je voulais nous sauver, car cette vie, cette « folie » de certaines n'était pas compatible avec ce que je voulais.

D'autres femmes pensaient comme moi, heureusement, et en les rencontrant, je me suis dit que j'étais normale, que j'étais revenue à la réalité. Elles ont cru tout comme moi trouver ici ce qu'elles désiraient vraiment et offrir à leur famille le Paradis en se sacrifiant, mais elles ne voulaient en aucun cas mourir dans une telle situation.

Je pense que les hommes et les femmes qui veulent mourir en martyr ne voient que cette seule issue, car il y a toujours derrière

cela l'obsession de l'Enfer qui leur fait peur et leur but d'accéder au Paradis même si pour ce faire, ils doivent tuer des innocents dans un attentat. Ils le feront, car ils sont dans un autre monde, déconnectés de la vie, ils pensent faire le bien et sont convaincus que la religion leur demande de faire cette chose ignoble. Ils ne se poseront aucune question avant de passer à l'acte, car pour eux, le martyre est la meilleure chose qui puisse leur arriver.

Daesh essaie de convaincre les mères de laisser partir leurs fils au combat pour les laisser mourir en martyr alors qu'ils n'ont que 10 ou 12 ans, tout en leur expliquant le bien qu'elles feront, que grâce à ce sacrifice, elles leur donnent la chance d'aller au Paradis où elles les rejoindront le moment venu. On promet aux enfants des ordinateurs, des douceurs, des télévisions au Paradis. Comment imaginer qu'un enfant qui n'a presque rien en Syrie ne soit pas fasciné par ces promesses ?

La perversité que Daesh a utilisée pour nous faire culpabiliser et nous faire croire que nous nous trompons est atroce. Je les hais, car tant de vies ont été sacrifiées pour une cause inutile et mensongère. Daesh essaie toujours de convaincre ses combattants que le martyre est la meilleure solution sans se soucier de la famille de ces jeunes, sans se dire que ces familles sont détruites à cause d'eux, ils n'ont aucune pitié et aucun cœur.

Ils prétendent que c'est l'islam, que c'est notre Dieu qui demande de faire de telles choses horribles, mais tout est faux, l'islam ne dit pas de combattre, de commettre des attentats, de tuer des innocents, de faire du mal à sa famille... Non, notre Dieu ne demande en aucun cas ce genre de choses.

J'ai envie de passer un dernier message aux femmes qui pensent que le Paradis se trouve en Syrie, qu'aller mourir au Cham ou, à présent, mourir dans les ruines de Raqqa est la meilleure chose pour elles. Je leur dirai : n'allez pas là-bas, tout est faux, tout n'est que mensonge. Protégez vos fils, ils vont vous les enlever pour qu'ils deviennent des martyrs, vos filles seront seulement là pour procréer, protégez vos enfants, ils n'ont rien demandé, et protégez-vous, car moi, je ne me pardonnerai jamais d'avoir mis en danger la

vie de mon fils et je ne me pardonnerai jamais le mal que j'ai fait à ma famille.

À ces hommes qui ont envie d'aller se battre, de mourir en martyr, de faire des choses horribles dans leur pays d'origine, je dirai que votre religion n'est pas ma religion, car ma religion ne prône pas le sang ni la terreur. Restez dans votre pays et faites le bien, c'est là que vous serez un homme digne.

Moi, je suis heureuse de ne pas avoir été trop longtemps aveuglée par les hommes de Daesh, je ne voulais pas donner mes fils ni mourir en martyr, je voulais nous protéger et me sauver le plus vite possible.

Aux personnes radicales qui croient vraiment ce que dit Daesh, je peux vous dire que tout est faux, que s'ils vous demandent de mourir en martyr, c'est parce qu'ils ont une idée bien précise : celle de prendre le pouvoir sur tout le monde, y compris vous. Pensez-vous que c'est le vrai islam ? Posez-vous la question : « Est-ce que c'est vraiment ce qu'Allah me dit de faire ? » Vous verrez la réponse par vous-même et vous aurez compris que les hommes de Daesh ne sont que des imposteurs.

Hicham

La clarification

L'idée de martyr est une idée centrale de la pensée monothéiste. Curieusement, sa connotation religieuse est l'inverse de la connotation du langage commun. On a en effet l'habitude de dire d'une personne en situation de faiblesse par rapport à une autre qu'elle est son martyr ou qu'elle est martyrisée, l'idée étant que ladite personne ne sait pas trouver la force de se sortir de la domination qu'elle subit. Il peut alors sembler quelque peu surprenant de constater que les trois monothéismes proposent des figures de martyr éminemment prestigieuses.

Dans la tradition juive, on peut assimiler la figure de Samson à une figure de martyr : après avoir subi mutilations et humiliations, et surtout après avoir

cédé à la tentation de Dalila, il implore Dieu et trouve la force de tuer ses adversaires au prix du sacrifice de sa propre vie. La postérité qu'a connue l'histoire de Samson et Dalila est un témoignage de la force d'évocation de cette histoire et donc du prestige du héros de l'histoire.

La tradition chrétienne n'est pas en reste, on peut même aller jusqu'à dire qu'il s'agit de la religion du martyr par excellence. Le terme lui-même provient du christianisme via le grec *martus* qui signifie « témoin ». Ainsi, le martyr dans la tradition chrétienne désigne une personne témoignant de sa foi, préférant la mort plutôt que l'abjuration. La figure du Christ est évidemment fondamentale dans ce paradigme du témoignage qui vainc la mort, à une nuance près : Jésus ne sacrifie pas sa vie à proprement parler comme Samson, mais *il l'offre* pour le rachat des péchés. Il s'agit donc d'un martyr non pas guerrier, mais expiatoire.

Sans surprise, la tradition islamique va aussi théoriser une théologie du sacrifice de la vie pour une cause supérieure. Le terme arabe que l'on traduit par « martyr » est *Shahîd* qui signifie la même chose que son homologue grec : c'est la forme intensive du nom d'agent d'action du verbe *shahida* qui veut dire « témoigner ». Le *Shahîd* c'est donc celui qui « témoigne intensément », autrement dit qui témoigne en toutes circonstances. La tradition islamique va désigner par ce terme plusieurs catégories de personnes qui ont déjà été signalées dans le témoignage de Laura. Mais au-delà de ces catégories impersonnelles, des exemples précis et incarnés dans des figures historiques (ou en tout cas reconnues comme telles) servent d'illustration à cette notion floue de témoignage intense contenue dans le terme *Shahîd*.

Les deux exemples les plus connus sont ceux que Yasser et Soumaya, deux personnes âgées ayant répondu positivement à la prédication du Prophète et qui ont succombé à la torture infligée par les Mecquois plutôt que d'abjurer le Dieu unique de Muhammad. Ils ont été précédés par Bilal, un esclave africain croyant qui fut toutefois racheté et libéré par Abu Bakr (un compagnon de Muhammad), échappant ainsi à la mort. Nous sommes ici, dans ces récits, pleinement dans la continuité du paradigme chrétien du refus de l'abjuration même face à la mort.

Une autre figure, extrêmement connue dans les milieux musulmans, est celle de Hamza⁵¹, un des oncles de Muhammad qui selon la tradition musulmane l'a protégé durant les débuts de sa prédication et qui trouvera la mort lors de la

bataille du mont Ohod. La situation est déjà différente et se rapproche du modèle de Samson : il ne s'agit pas d'une personne vulnérable tuée pour sa foi, mais d'un guerrier tombé au combat. À noter que les figures féminines sont aussi représentées au combat dans la tradition classique. L'exemple le plus connu à ce sujet est celui d'Oum 'Imara dont on raconte qu'elle protégea Muhammad lors de la bataille d'Ohod au prix de nombreuses blessures et mutilations.

Le statut du martyr, qu'il s'agisse d'un fidèle mort sous la torture, d'un combattant ou d'une des personnes correspondant aux catégories citées par Laura, est éminent dans l'imaginaire musulman collectif. Ceci est dû à l'abondance des hadiths qui exaltent cette catégorie de croyants et qui favorisent donc sa désirabilité. Donnons un exemple tiré du *Sahih Boukhari* (ouvrage de hadiths le plus fiable selon la tradition sunnite)⁵² :

D'après Samora, le Prophète a dit : « J'ai vu cette nuit deux hommes venir à moi. Ils m'élevèrent vers un arbre et me firent entrer dans une demeure si belle et si splendide, que jamais je n'avais rien vu d'aussi magnifique que cela. Puis ils me dirent : - Ceci, c'est la demeure des martyrs. »

Le texte fait manifestement référence à un rêve concernant la demeure paradisiaque des martyrs. Comme d'habitude avec les hadiths, le fait que ce récit concerne directement Muhammad donne une autorité immédiate au texte, indépendamment de sa vraisemblance. Tant que les martyrs dans ce texte sont compris comme étant les personnes persécutées pour leur foi, des personnes qui meurent d'une maladie douloureuse ou qui subissent une mort cruelle, on peut y voir une simple promesse de Dieu d'accueillir dans sa bonté les souffrants⁵³. Ceci est, somme toute, plutôt innocent. Mais les choses deviennent éminemment plus préoccupantes lorsque ces textes qui exaltent le statut du martyr sont mis en lien avec ce type de texte :

On rapporte qu'un Bédouin vint demander au Prophète, juste avant une bataille, s'il irait au Paradis en mourant pour la cause de Dieu. Le Prophète lui dit : « Oui ». Le Bédouin jeta alors les quelques dattes qu'il mangeait et se lança comme un lion dans la bataille où il connut le martyre. Le Prophète dit à ses Compagnons : « Voilà un homme qui n'a à son actif ni prières ni jeûnes, mais qui entrera quand même au Paradis ».

Ce texte est extrêmement connu dans le monde francophone, car il est

consigné dans un fameux livre en vente dans la quasi-totalité des librairies islamiques et qui s'appelle « Les Jardins des Vertueux » (*Riyâd as-sâlihîn* en arabe). La puissance symbolique de ce texte donne le vertige : il est possible d'atteindre le degré de martyr en tombant au combat, et ce, sans jamais avoir prié ou jeûné...

Là se trouve, à mon sens, le pivot de certains discours de recrutement. Dans le chapitre sur l'identité, j'ai explicité l'importance du sentiment de culpabilité dans la technique de manipulation de la personne en processus d'engagement radical. Il suffit que le sentiment de culpabilité soit présent pour que ce texte à lui seul fasse tout le travail : même sans prière, sans jeûne, *sans pratique religieuse*, et très probablement *avec beaucoup de choses à se reprocher*, on peut atteindre les plus hauts degrés du Paradis, les degrés réservés aux martyrs : il suffit de tomber au combat.

Il y a là selon moi une clef de compréhension d'un phénomène que d'aucuns ne s'expliquaient : pourquoi des jeunes à la pratique religieuse inexistante et aux connaissances théologiques moindres ont pu verser dans une radicalisation violente ? N'aurait-on pas plutôt attendu des profils de personnes très pratiquantes, extrémistes ? Eh bien précisément non : le paradigme du martyr musulman dans les textes du type de celui que je viens de citer se calque finalement sur le modèle de Samson, celui d'un dernier acte de bravoure⁵⁴ après avoir cédé à la tentation, ce qui *prouve la piété de son auteur alors que ses actions passées indiquaient l'inverse*.

Le poids symbolique est évidemment énorme : il s'agit d'un mythe de l'antihéros, accablé par ses propres erreurs, mais au cœur pur. Cette pureté, enfouie au plus profond de l'individu, se manifeste dans l'acte suprême : la mort « pour la cause de Dieu » comme le dit le hadith.

L'analyse alternative

De toutes les notions développées au cours de l'histoire de l'islam, le martyr est sans doute l'une de celles qui semble, d'un point de vue historico-anthropologique, la plus en rupture avec le terrain premier du Coran. Si l'on revient en effet au terme lui-même, *shahîd*, l'usage coranique est à chaque fois celui du sens premier, à savoir : être témoin de quelque chose.

Parfois, il s'agit d'être témoin d'une transaction (par exemple en s.2 v.282).

D'autres fois, c'est Dieu lui-même qui est présenté comme témoin d'une action (s.22 v.17). Les témoins qui viendront témoigner au jour du jugement sont aussi mentionnés (s.4 v.41). En sourate 100, on trouve même l'idée de l'Homme comme témoin de sa propre ingratitude. Pour le dire autrement, *il n'existe pas une seule itération coranique du terme arabe shahîd qui corresponde à l'idée de mort par sacrifice guerrier ou expiatoire.*

La forme au pluriel, *shuhadâ*, connaît le même phénomène à quelques exceptions près : certains traducteurs, influencés par les exégèses tardives, vont traduire *shuhadâ* dans un petit nombre de versets par « martyrs ». C'est manifeste dans cet exemple :

s.3 v.140

Jacques Berque va traduire :

« Une blessure vous afflige, blessure pareille affligea l'autre peuple : de telles journées, nous en faisons alterner entre les hommes : c'est façon pour Dieu de reconnaître les croyants et de se donner parmi vous des *martyrs*. »

Denise Masson propose plutôt :

« Si une blessure vous atteint, une même blessure atteint le peuple incrédule. Nous faisons alterner ces journées-là pour les hommes afin que Dieu reconnaisse ceux qui croient et qu'Il prenne des *témoins* parmi vous. »

Régis Blachère traduit lui aussi par « témoins » tandis que Muhammad Hamidullah va quant à lui opter comme Berque pour « martyrs ». Le même phénomène de divergence de traduction se retrouve dans le monde anglophone⁵⁵.

On se rend donc compte que, pour le terme *shahîd* au masculin, les choses sont claires : il est toujours question d'un témoin au sens premier du terme. En revanche, des divergences existent pour certains versets avec la forme *shuhadâ* au pluriel, le verset 140 de la sourate 3 que nous venons de voir en est un exemple.

Comment donc trancher ? Pourquoi pencher vers la compréhension de Masson/Blachère plutôt que celle de Berque/Hamidullah ou vice versa ? L'enjeu est de taille, car s'il s'avérait que Masson et Blachère ont vu plus juste que Berque et Hamidullah, il faudrait tirer comme conclusion que *pas un seul verset du Coran ne parle de martyr*. Encore une fois, c'est l'anthropologie qui

peut nous aider à y voir plus clair. Si l'on se réfère aux travaux de Rachid Benzine, le mode de vie tribal arabe est un mode de vie basé sur l'impératif de survie : la force d'une tribu, c'est le nombre d'hommes disponibles⁵⁶. On comprend donc que la mort dans cette société n'est pas uniquement synonyme de perte pour soi, mais qu'elle est aussi synonyme *d'affaiblissement du groupe et donc de mise en danger de la collectivité*. Dit autrement, il n'y avait aucune gloire pour un Arabe du 7^e siècle à perdre la vie, car cela revenait à affaiblir son clan, à commencer par ses proches. C'est pour ça, comme signalé dans le chapitre sur les combats, que le Coran ne va jamais exalter la guerre, mais va au contraire user d'une forme de persuasion en continuité avec la mentalité de l'époque : se battre, c'est perdre des hommes, mais se laisser faire, c'est perdre encore plus d'hommes⁵⁷.

Si l'on peine tant à retrouver dans le Coran l'idée de martyr, que ce soit selon le modèle de Samson⁵⁸ ou selon le modèle chrétien, c'est tout simplement parce que cette idée est étrangère à la société arabe du 7^e siècle. On ne cherche pas à mourir dans cette société, on cherche au contraire à vivre et à procréer pour maximiser les chances de survie du groupe. De fait, avec cette donnée anthropologique de l'impératif de survie, on peut raisonnablement mettre de côté les traductions proposées par Berque ou Hamidullah, très probablement influencées par les exégèses tardives, et opter pour celles de Masson ou Blachère, plus proches du terrain premier du Coran.

Au final, il est possible d'avancer avec une certitude raisonnablement scientifique qu'il n'y a pas de martyr dans le Coran. En revanche, on trouve l'idée de personnes qui ont été tuées sur le sentier de Dieu :

s.2 v.154

« Et ne dites pas de ceux qui sont tués dans le sentier d'Allah qu'ils sont morts. Au contraire ils sont vivants, mais vous en êtes inconscients. »

Plus loin, le passage en s.3 v.169 insiste :

« Ne crois pas que ceux qui ont été tués dans le sentier d'Allah, soient morts. Au contraire, ils sont vivants, auprès de leur Seigneur, bien pourvus. »

Là encore, il faut garder à l'esprit que le Coran est un texte-discours : il est en dialectique avec un auditoire. Comprendre le Coran, ce n'est pas juste le lire, c'est aussi reconstruire l'auditoire « en face de lui ». Ici, il y a un indice phraséologique important : les deux versets démarrent par une négation, « ne

dites pas » et « ne crois pas que » ; on peut donc raisonnablement conjecturer qu'un reproche ou tout du moins une plainte a été exprimé suite à la mort de plusieurs hommes (le fait que l'un des versets indique « ne dites pas qu'ils sont morts » présuppose en effet que ça a été dit...), chose que précisément les Arabes exécraient le plus en raison de l'impératif de survie déjà mentionné. Le Coran répond donc ici à une lamentation : vous vous lamentez d'avoir perdu des hommes, mais vos lamentations n'ont pas lieu d'être, car ceux d'entre vous que vous croyez morts ne sont pas vraiment morts, mais vivants auprès de Dieu.

Pour le sujet qui nous intéresse ici, cet élément phraséologique est capital : il nous indique que la mort dans cette société, pour Dieu ou quoi que ce soit d'autre, n'était pas sujet de réjouissance, mais au contraire de lamentation (et quoi de plus humain finalement ?). Ces lamentations furent suffisamment fortes pour pousser le locuteur du Coran à se justifier (certains diront consoler) face à son auditoire. Nous sommes là aux antipodes de la recherche active de la mort déjà présente dans la notion de martyr et que Daesh a poussée à l'extrême. Le peuple du Coran cherchait la vie, le peuple de Daesh cherche la mort. C'est la différence fondamentale entre des croyants et des terroristes.

Les activités possibles

Il est possible de procéder comme esquissé au paragraphe précédent : reprendre toutes les itérations des termes *shahîd* et *shuhadâ* dans le Coran et montrer que l'usage qui est fait de ces deux termes est un usage très pragmatique qui n'a rien à voir avec l'idée de sacrifice. Voici la liste de tous les versets où l'on trouve ces termes :

Pour le terme *shahîd* :

s.2 v.282 ; s.3 v.98 ; s.4 v.41 ; s.5 v.117 ; s.10 v.46 ; s.22 v.17 ; s.34 v.47 ; s.41 v.47 ; s.41 v.53 ; s.50 v.21 ; s.50 v.37 ; s.58 v.6 ; s.85 v.9 ; s.100 v.7.

Pour le terme *shuhadâ* :

s.2 v.23 ; s.2 v.133 ; s.2 v.143 ; s.2 v.282 ; s.3 v.99 ; s.3 v.140 ; s.4 v.69 ; s.4 v.135 ; s.5 v.8 ; s.5 v.44 ; s.6 v.144 ; s.6 v.150 ; s.22 v.78 ; s.24 v.4 ; s.24 v.6 ; s.24 v.13 ; s.39 v.69 ; s.57 v.19.

Il est ensuite possible d'envisager une activité autour d'une flèche du temps, car

la question que l'on peut poser est celle de savoir pourquoi, si le Coran est si silencieux sur la notion de martyr, on la retrouve autant dans les hadiths.

Les exemples que j'ai donnés dans ce chapitre, et qui sont probablement les plus problématiques, se trouvent dans le *Sahih Boukhari*, Boukhari ayant vécu au 9^e siècle, et dans le *Riyâd as-salihîn* attribué à un théologien nommé Muhyi-eddine an-Nawawî qui a vécu au 13^e siècle. C'est respectivement 300 ans et 600 ans après la mort de Muhammad. Le Coran est un texte du 7^e siècle, produit de la prédication de Muhammad. Ce n'est pas la même société que l'empire abbasside du 9^e/13^e siècle.

À partir de ce constat, on peut fixer un élément fondamental : les hadiths ne sont pas la continuité du Coran, mais un produit littéraire basé *sur ce que l'on racontait de Muhammad 3 à 6 siècles après sa mort*. Les sociétés ont entre temps changé, la langue a changé et la façon de penser la religion aussi. Pour aider à comprendre ces phénomènes de changement, il faut faire de l'anthropologie des peuples arabes, notamment en lisant ce que des explorateurs comme Wilfred Thesiger rapportent du mode de vie arabe dans le désert⁵⁹, par opposition aux autres sociétés non désertiques. Passer par une comparaison entre des textes en ancien français comparés à des textes en français moderne permet aussi de prendre conscience des évolutions de sens au sein d'une langue. À titre personnel, j'aime bien utiliser avec mes élèves la première phrase de la fable de La Fontaine *Le loup et l'agneau* : « *La raison du plus fort est toujours la meilleure : Nous l'allons montrer tout à l'heure* ». La forme « nous l'allons » en lieu et place de « nous allons le » n'existe plus en français aujourd'hui et ici, pour La Fontaine, « tout à l'heure » ne veut pas dire « tout à l'heure », mais « tout de suite ». C'est un exemple simple et efficace qui ne nécessite pas d'être familier avec le français ancien.

Au final : faire comprendre que la notion de martyr n'est pas une notion que Muhammad a connue et encore moins encouragée, mais qu'il s'agit d'une construction tardive, non coranique, apparue dans des écrits tardifs de plusieurs siècles.

Outil de travail : Voici une des dernières publications de Daesh, abordant la chute de Mossoul. On y trouve tous les ingrédients de la rhétorique daeshienne analysée plus haut dans ce chapitre.

50. Profession de Foi des musulmans : " Il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est son Prophète ".
51. Sa notoriété est probablement largement due au film *Risala* (« *Le Message* » en français) avec Anthony Quinn. Ce film retrace l'itinéraire du Prophète, mais comme la tradition islamique classique interdit toute représentation de Muhammad, c'est Hamza qui centralise l'essentiel de l'action durant le film au point que le spectateur peut avoir l'impression que c'est lui le personnage principal.
52. Sahih Boukhari, tome 4, chapitre 52 (Le Jihad), hadith 49.
53. Ceci dépend bien évidemment de la foi de chacun.
54. Ou jugé comme tel...
55. On peut en ce sens consulter la traduction d'Ibrahim Walk qui traduit par « martyrs » tandis que Muhammad Asad opte pour « witnesses (témoins) ». Plus curieux, Abdullah-Yusuf Ali traduit par « martyr-witnesses (martyr-témoins) ».
56. *Enfin il y a quoi dans le Coran ?* co-écrit avec Ismaël Saïdi aux éditions la Boîte à Pandore, 2017, notamment au chapitre 3 sur le Jihad.
57. Cf. chapitre 1 du présent livre.
58. D'ailleurs Samson est l'une des figures bibliques que le Coran ne reprend pas du tout, même pas par allusion. Peu surprenant tant que l'on comprend que la notion de sacrifice n'intéressait pas les Arabes.
59. Son ouvrage *Le désert des déserts* est un outil très précieux. Collection Terre Humaine.

Dar al Malahim

JUSQU'À LA MORT, PAR LA PERMISSION D'ALLAH.

Communiqué

ETAT

لَا إِلَهَ إِلَّا اللَّهُ



ISLAMIQUE

Comme le dit si bien Wassim Nasr « Aucune ville n'est libérée, mais les villes sont détruites et des millions de gens font l'exode de villes historiques ». Oui, les mécréants ont décidé d'en finir avec cet Etat Islamique qui menace leur civilisation occidentale dépravée, quitte à tuer des milliers de familles. Ils envoient leurs chiens arabes et kurdes apostats au sol, car eux même savent que faire face directement aux lions du califat est une chose qui effraie leurs soldats qui préfèrent bombarder de leurs avions, rester planqués dans leurs bases ou bien dans leurs véhicules blindés. Sachez que la victoire ne se restreint pas à gagner des territoires, non ! La victoire est aussi d'accéder au martyre et de mourir tel un brave pour avoir défendu sa religion. Allah nous a relaté l'histoire des gens du fossé dans le Coran. Ces derniers sont tous morts pour leur religion et pourtant, Allah a décrit leur fin comme « l'énorme succès ». Et bien par Allah, les lions de l'Etat Islamique désirent ardemment accéder à l'énorme succès, même si cela implique que nous soyons tous tués pour défendre l'Etat Islamique et la religion d'Allah. Nous sommes un peuple qui aimons la mort comme vous aimez la vie ; attendez, donc, nous attendons avec vous.

08 Juillet 2017 / 14 Chawwâl 1437

CHAPITRE 8 : LES ESCLAVES

Laura

Avant mon départ, je n'étais pas trop au courant de l'esclavage des Yézidis. Je savais que Daesh les détestait, car ils n'adhèrent pas à leur religion et à leur manière de vivre, mais je n'avais pas pris en compte ce que Daesh leur faisait subir. Ce que j'ai entendu en Syrie m'a dégoutée. Je vais vous parler dans ce chapitre de ce que j'ai pu apercevoir ou entendre sur les esclaves yézidies.

Daesh cite des versets du Coran, assurant que le retour à l'esclavage était un des signes annonciateurs du jour du jugement dernier. En outre, le recours à des esclaves femmes s'explique, selon eux, par le manque de moyens financiers de certains hommes pour payer la dot : s'ils ne peuvent pas la verser, ils ne peuvent pas se marier et sont ainsi « entourés par la tentation, vers le péché ». Quant à leur persécution des Yézidis, ils la justifient. « Leur croyance est si déviante de la vérité » qu'elles sont considérées comme « satanistes ».

Daesh dit que selon l'islam, un musulman a le droit de violer une non-croyante, et quand il fait cette quête, il se rapproche de Dieu. Pour être purifiés, ils vont prier après les viols. Capturées, les femmes sont enfermées et photographiées, avant d'être cataloguées par âge, état matrimonial, localisation, prix estimé et nom du propriétaire. Ils se constituent ainsi une véritable base de données d'esclaves sexuelles. Vient ensuite la vente aux enchères sur Telegram, mais aussi sur WhatsApp ou Facebook, des « offres » sont diffusées au milieu des conversations.

Ces filles ne savent pas se défendre, car elles n'ont aucun moyen

face à Daesh. Même s'enfuir est très difficile. Le traitement et la vie de ces femmes sont horribles, elles sont battues, torturées, elles sont là pour faire le ménage, la cuisine des femmes de Daesh et pour les hommes, elles ne sont que de simples objets sexuels. Pour Daesh, l'esclavage est une forme de business.

Daesh entre dans les régions où vivent les Yézidis pour capturer les femmes et tuer les hommes. Celles-ci sont converties à l'islam de force, car Daesh veut détruire leur nation et leur identité. Si elles essaient de s'échapper et qu'on les rattrape, ce n'est pas la mort qui les attendent, mais encore pire. Pour les terroriser, les humilier, plusieurs hommes les violaient à la suite pour qu'elles ne recommencent plus.

Les femmes des hommes de Daesh qui avaient des esclaves les traitaient de la même façon, comme des moins que rien. Pour elles, les esclaves n'étaient pas égales à elle, elles étaient inférieures, juste bonnes à faire le ménage et la cuisine. Même si ces femmes savaient que leur mari avait des rapports sexuels avec les esclaves, ce n'était pas pareil à leurs yeux, car les esclaves n'avaient aucun statut et seraient revendues quelque temps plus tard. Certaines femmes de Daesh les humiliaient et les frappaient aussi.

Quand j'ai vu les femmes de Daesh conscientes de ce qu'on faisait aux Yézidies et qui disaient « bien fait pour elles », je ne disais rien mais jamais je n'ai validé l'esclavage, de peur d'être dénoncée.

Une Yézidie habitait au-dessus de chez moi à Al-Bab. Je ne la connaissais pas, mais je savais qu'elle était très jeune et qu'elle était mariée à un Saoudien. Quand je la voyais sortir avec son mari, elle était habillée comme nous, car elle s'était convertie à l'islam et avait pu accéder au même statut que les femmes de Daesh.

En Syrie, je n'ai vu aucun marché de mes propres yeux, j'ai seulement vu, sur le compte Twitter d'Oussama, un homme de Daesh qui vendait une famille, une mère et ses trois filles. Les autres hommes enchérissaient dans les commentaires et celui qui offrait le plus remportait cette famille ou une des filles. La plus jeune d'entre elles avait neuf ans, mais à cet âge-là, les hommes les violent déjà.

Les garçons des tribus yézidiées qui n'étaient pas pubères étaient envoyés dans des camps d'entraînement. Ils sont employés pour commettre des attentats-suicides et sont traités très durement, car pour Daesh, ces garçons ne sont pas des leurs. Les autres garçons étaient exécutés comme les hommes.

Daesh nous interdisait les moyens contraceptifs, car selon eux, c'est interdit par l'islam, mais ils en fournissaient aux Yézidis afin qu'elles ne tombent pas enceintes et qu'elles puissent être revendues et violées à l'envi. Pour que les hommes de Daesh soient toujours satisfaits, le Calife a tout simplement permis le recours à un moyen des plus modernes, la pilule contraceptive, encore une hypocrisie de sa part, car il déclare vouloir revenir à l'époque du Prophète.

Ça me fait mal au cœur de voir qu'à l'heure actuelle, de nombreuses femmes sont encore dans les griffes de Daesh, que leurs vies sont gâchées et que leurs familles sont détruites, je peux imaginer la détresse de ces femmes, mais aussi l'espoir qu'elles ont de se battre contre Daesh.

Je ne peux que leur dire bravo et que même si je n'ai jamais adhéré à l'esclavage, je m'en veux terriblement pour avoir rejoint les monstres qui les ont détruites.

Ce chapitre n'a pas été facile à écrire du fait que je n'ai pas beaucoup de connaissances sur l'esclavage en Syrie, mais en tant que femme, je peux seulement dire que ce genre de chose ne doit plus jamais se reproduire.

Hicham

La clarification

Ce chapitre sur les esclaves me pose énormément de problèmes en termes d'écriture. Je me vois en effet dans une difficulté majeure : en lisant le témoignage de Laura, je suis littéralement tombé de ma chaise. Non pas que je n'étais pas au courant des exactions de Daesh à l'endroit des Yézidis et,

globalement, de tout ce qui n'est pas daeshien⁶⁰, mais le récit de Laura ainsi que les multiples discussions que j'ai eues avec elle sur le sujet ont rendu ces persécutions vivantes dans mon esprit. De fait, je me trouve dans une situation on ne peut plus paradoxale : clarifier ce qui me semble profondément inclarifiable. Ceci étant, et comme le dit le professeur Benzine : « Il ne faut jamais renoncer à comprendre », non pas dans le sens d'excuser, mais précisément dans le sens de la clarification et de l'analyse. Je vais donc surmonter les émotions premières pour clarifier puis analyser...

L'idéologie daeshienne s'appuie en vérité sur deux points : l'un théologique, l'autre historique. Rappelons-nous en effet que la théologie islamique classique fait du Coran la Parole dictée de Dieu⁶¹ ; les conséquences d'une telle théologie sont aussi massives qu'imparables : tout ce qu'on y trouve vient de Dieu directement, c'est-à-dire du Bien Souverain. Ce n'est évidemment pas un problème pour les versets appelant à la justice sociale, au pardon et au soin des plus fragiles (notamment les orphelins), mais c'est une tout autre histoire pour les versets parlant d'esclavage...

Sur le plan purement théologique, et je souffre de le dire, Daesh est terriblement cohérent avec la théologie islamique de la révélation classique : si le Coran est la Parole dictée directement de Dieu et que le Coran autorise à avoir des esclaves, alors *il ne peut pas être immoral de posséder des esclaves*. Fort heureusement pour la majorité du monde musulman, les théologiens traditionnels sont capables de redoubler d'imagination pour contourner la difficulté et reléguer l'esclavage à sa place, c'est-à-dire dans un passé révolu, moyennant (car rien n'est gratuit) une perte de cohérence avec leur théologie de base. Il faut aussi se rappeler qu'il a fallu attendre 1992 pour que le Pakistan (pour ne citer que cet exemple) édicte une loi qui abolisse l'esclavage, loi dont l'efficacité n'est pas prouvée si l'on en croit les témoignages de terrain des ONG⁶².

Sur le plan historique, ce n'est un secret pour personne : l'esclavage a été pratiqué par les Arabes, tout comme il l'a été par les Romains, les Grecs et tout le monde à l'Antiquité tardive, car cette pratique faisait partie de l'économie commune. Sous la dynastie omeyyade (661-750), il y avait même le phénomène de *mawla*, c'est-à-dire une *tutelle* : pour devenir musulman sous les Omeyyades, il fallait être sous la tutelle d'une tribu arabe. Cette tutelle était évidemment une relation de dépendance. Ce que Daesh a réalisé au final n'est

jamais autre chose que ressusciter un modèle économique et social d'il y a quinze siècles. Quand on sait que l'islam salafiste prône entre autres un retour aux trois premières générations ayant suivi la mort de Muhammad, générations présentées comme les meilleures, on ne peut s'empêcher de se dire que Daesh n'a fait que réaliser le rêve des salafistes.

L'analyse alternative

Comment une révélation censée venir de Dieu peut-elle autoriser l'esclavage ? La réponse de Daesh, qui, comme nous venons de le voir est douloureusement cohérente avec la théologie classique de la révélation, la réponse de Daesh, dis-je, est de considérer que l'esclavage n'est tout simplement pas immoral : les croyants et les non-croyants ne sont pas égaux, il est normal que les premiers, élus et protégés par Dieu, dominent les seconds qui refusent de se soumettre au Bien Souverain et sont donc *intrinsèquement mauvais*. C'est la réponse de Daesh, mais on ose espérer que d'autres réponses existent. Si l'on quitte la théologie, qui est un discours et non une démarche de connaissance, on peut une fois de plus approcher le problème d'un point de vue historico-anthropologique.

Nos sociétés industrielles et modernes nous font oublier à quel point *tout est question d'énergie*. Pour me déplacer d'un point A à un point B, j'ai besoin d'énergie : celle de mes jambes. Maintenant, si je ne veux pas utiliser mes jambes, il n'y a qu'une seule solution : quelqu'un ou quelque chose d'autre doit dépenser de l'énergie à ma place pour me déplacer, c'est le principe du *moyen de transport*. En outre, plus mes exigences seront élevées, plus la dépense énergétique sera grande : pour me déplacer plus vite, il me faudra dépenser plus d'énergie, c'est-à-dire activer plus intensément mes jambes ou choisir un moyen de transport plus performant.

De nos jours, les sources d'énergie sont diverses et très efficaces⁶³ : charbon, pétrole, uranium 235... Ces sources ont tour à tour, et dans leur domaine respectif, permis de rendre utilisables des quantités d'énergie considérables pour effectuer nos activités quotidiennes, ne serait-ce que se déplacer suffisamment rapidement pour arriver au travail à l'heure...

... Mais nous sommes *ici et maintenant*, c'est-à-dire dans le monde scientifique du 21^e siècle. Qu'en était-il de l'Ancien Monde ? Le monde qui a précédé

l'exploitation des énergies fossiles ? Eh bien, la source d'énergie la plus commune, c'était tout simplement l'être humain. Dit autrement, le travail (souvent musculaire) fourni par l'être humain était à l'Ancien Monde ce que les énergies fossiles sont à notre monde.

En ce sens, le physicien Étienne Klein a donné en 2012 une conférence intitulée « De quoi l'énergie est-elle le nom ? »⁶⁴ Durant cette conférence, le professeur retrace, entre autres, l'histoire de la notion d'énergie en sciences physiques et développe un concept fort intéressant pour notre problématique : la notion d'*esclave énergétique*⁶⁵. Le principe est simple à saisir : il s'agit d'une sorte d'unité de mesure de la quantité d'énergie que peut fournir un être humain au cours d'une journée. En gros, un être humain a besoin de 2,4 kilowattheures pour vivre en bonne santé. On peut donc partir du principe qu'un être humain qui ne dédierait sa vie qu'à dépenser son énergie pour un autre⁶⁶ pourrait fournir jusqu'à 2,4 kWh par jour. Or, si l'on devait par exemple remplacer l'énergie fournie par une centrale par un esclave énergétique (quelqu'un qui pédalerait pour produire de l'électricité, par exemple), une simple ampoule allumée durant une journée qui consommerait 1 kWh nécessiterait « un demi » esclave énergétique, c'est-à-dire une personne qui dédierait la moitié de son énergie du jour pour alimenter l'ampoule. Pour prendre un autre exemple : parcourir en voiture une cinquantaine de kilomètres dans la journée nécessite 40 kWh, c'est-à-dire l'équivalent de l'énergie journalière totale de 17 êtres humains à 2,4 kWh, soit 17 esclaves énergétiques...

Quand on fait le calcul des besoins totaux d'une personne vivant dans un pays développé, on trouve en moyenne un besoin de 150 esclaves énergétiques. Si l'on devait reformuler cette très élégante expérience de pensée du professeur Klein dans le cadre de notre problématique, on pourrait dire que le mode de vie d'un Occidental moyen correspondrait dans l'Ancien Monde au mode de vie d'une personne qui possédait 150 esclaves.

Que peut-on conclure de cette réflexion ? Tout simplement qu'avant d'être une question éthique, la question de l'esclavage fut *d'abord* une question énergétique. L'économie de l'Ancien Monde fonctionnait avec l'esclavage, car l'énergie humaine tenait le rôle de nos énergies fossiles d'aujourd'hui. Dit autrement, l'exploitation de l'énergie issue de l'être humain était aussi indispensable pour les Hommes de l'Antiquité tardive que ne l'est pour nous

aujourd'hui l'énergie issue du carburant et de l'électricité. Lors de sa conférence, le professeur Klein rapporte même que certains livres d'Histoire soulignent une troublante concomitance entre l'abolition de l'esclavage et la découverte du pétrole, ce qui sous-entend que le prodigieux rendement du pétrole a rendu la rentabilité de l'esclavage complètement obsolète⁶⁷...

A-t-on aboli l'esclavage parce que l'on a découvert des sources d'énergie bien plus rentables ? Je continue à penser que l'éthique a eu son mot à dire, en revanche, il est indéniable que la découverte d'énergies plus efficaces que les muscles d'une armée d'êtres humains a été déterminante dans l'abolition de l'esclavage.

Si l'on revient maintenant à la société arabe du 7^e siècle, comme signalé dès le début de ce chapitre, elle n'était pas différente des autres sociétés : la source d'énergie principale était l'énergie humaine. De fait, le Coran n'interdit pas l'esclavage, car interdire l'esclavage à cette époque aurait été strictement équivalent à interdire les énergies fossiles aujourd'hui : qui, en France ou en Belgique, serait prêt à se passer complètement de carburant ? D'électricité ? De véhicules de transports ? Si une bonne âme soucieuse de la planète cherchait à supprimer ces commodités d'un seul coup, il buterait sur ce que Rachid Benzine appelle un « mur anthropologique » : des habitudes trop ancrées dans les mentalités pour espérer les changer.

C'était la même chose à l'époque du Coran : pour imaginer ce que l'abolition de l'esclavage représentait pour les hommes de la société de Muhammad (et même des autres sociétés) ainsi que des califes qui suivront, il suffit de nous imaginer notre propre réaction si demain nous devons abandonner les sources d'énergie indispensables à notre mode de vie et à notre économie.

Est-ce à dire qu'il a été justifiable d'avoir des esclaves sous prétexte que l'économie en dépendait ? Sur le plan éthique assurément pas, mais sur le plan historique il ne pouvait en être autrement. Le Coran a pu présenter la libération d'esclaves comme une action vertueuse et appeler à cet acte charitable précisément parce qu'il nécessitait un sacrifice de la part des acteurs de la société de cette époque, tout comme aujourd'hui on pourrait appeler à limiter notre consommation d'énergie moyennant quelques sacrifices.

Les activités possibles

En plus de la perspective historique, indispensable pour ne pas noyer la question de l'esclavage dans des considérations éthiques sans référence, il faut de nouveau se pencher sur la *phraséologie* coranique en ce qui concerne l'esclavage. On peut prendre comme support le verset qui suit :

s.5 v.89

« Dieu ne vous sanctionne pas pour la frivolité dans vos serments, mais Il vous sanctionne pour les serments que vous avez l'intention d'exécuter. L'expiation en sera de nourrir dix pauvres, de ce dont vous nourrissez normalement vos familles, ou de les habiller, ou de libérer un esclave. Quiconque n'en trouve pas les moyens devra jeûner trois jours. Voilà l'expiation pour vos serments, lorsque vous avez juré. Et tenez à vos serments, ainsi Dieu vous explique Ses signes, afin que vous soyez reconnaissants. »

On constate ici que la libération d'un esclave est un acte d'expiation érigé au même rang que la prise en charge des pauvres. Autrement dit, le Coran n'interdit pas l'esclavage, mais il ne fait pas du fait d'en posséder un acte éthique ou même neutre. C'est bel et bien la libération d'esclaves qui est présentée comme un acte éthique ou, pour le dire avec un langage plus théologique, expiatoire.

Il reste un sujet sur lequel je n'ai pas vraiment insisté jusqu'ici et qui est explicite dans le témoignage de Laura : il s'agit d'un type d'esclavage très singulier qui est l'esclavage sexuel. Autant le dire tout de suite : il existe des provisions coraniques qui en parlent, même si certaines de ces provisions semblent être des interpolations, c'est-à-dire des ajouts tardifs⁶⁸. Encore une fois, il ne s'agissait pas d'une activité limitée aux Arabes du 7^e siècle : les Grecs et les Romains ont pratiqué dans leur société le type d'activités que nous nommons aujourd'hui esclavage sexuel. Que le Coran reprenne cet usage n'est donc pas une innovation, ni dans le bon sens ni dans le mauvais sens, il s'agit d'un fait anthropologique. Ce qui est plus parlant, c'est encore une fois la phraséologie déployée par le Coran lorsqu'il traite des esclaves sexuels. Le verset suivant est en ce sens édifiant :

s.24 v.33

« Et que ceux qui n'ont pas de quoi se marier cherchent à rester chastes jusqu'à ce que Dieu les enrichisse par Sa grâce. Ceux de vos esclaves qui cherchent un contrat d'affranchissement, concluez ce contrat avec eux si vous reconnaissez

du bien en eux ; et donnez-leur des biens que Dieu vous a accordés. Et dans votre recherche des profits passagers de la vie présente, ne contraignez pas vos femmes esclaves à la prostitution, contre leur gré. Si elles sont cependant forcées, Dieu leur accorde après qu'elles aient été contraintes Son pardon et Sa miséricorde. »

On constate de nouveau que l'affranchissement est un acte encouragé par le Coran même si, encore une fois, l'interdiction pure n'était tout simplement pas pensable. En ce qui concerne l'esclavage sexuel, la phraséologie coranique nous indique que l'on avait manifestement affaire à un mur anthropologique. Le verset exhorte en effet à ne pas prostituer les esclaves, mais la suite du verset indique que le locuteur a conscience qu'il ne sera que peu, voire pas suivi : si elles sont forcées, Dieu leur pardonne. Il ne s'agit donc pas d'une interdiction *stricto sensu*, mais, comme quasiment partout ailleurs dans le Coran, d'une exhortation.

La lecture des versets coraniques traitant d'esclavage ne permet donc pas d'affirmer que le Coran interdise cette pratique. Sans la perspective historique, on serait donc tenté de considérer l'action de Daesh comme étant en cohérence avec la Révélation⁶⁰. Mais c'est précisément l'histoire qui remet les pendules de l'éthique à l'heure : dans l'Ancien Monde, le recours à l'esclavage était une nécessité économique et énergétique ; cette nécessité a disparu avec l'évolution technique et scientifique qui a remplacé l'énergie de l'Homme par les énergies fossiles. En outre, l'analyse de la phraséologie coranique indique que le locuteur du Coran cherche à limiter l'esclavage dans sa société sans parvenir à l'interdire, un peu comme un écologiste aujourd'hui qui chercherait à limiter le recours aux énergies fossiles sans pouvoir l'interdire. Au final, ce que Daesh essaie de réinstaurer n'est rien d'autre qu'une pratique dont le Coran a cherché à se débarrasser sans y parvenir complètement et que les Hommes ont terminé à sa place.

⁶⁰. Il est important de comprendre que pour les daeshiens, être musulman n'est pas suffisant pour se mettre à l'abri de leurs persécutions : il faut être musulman à leur façon. De fait, et même si les populations yézidiées et chrétiennes d'Orient ont incontestablement été les plus persécutées, il ne faut pas oublier que les daeshiens s'en prennent à tout ce qui n'est pas eux, ce qui inclut les vrais musulmans.

⁶¹. Voire même la Parole dictée et *incrée* de Dieu, c'est-à-dire une Parole qui n'a pas de commencement et n'aura pas de fin.

⁶². Morgane Pellennec, « L'esclavage touche des millions de Pakistanais », www.la-croix.com, publié le 2 décembre 2013, consulté le 13 juin 2017.

63. « Efficaces » ne veut bien entendu pas dire ici « inépuisables », « propres » ou « sans danger ».
64. Conférence Cyclope du 18 décembre 2012, consultable en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=Nb2S7oge8TQ> (visionnée le 13 jun 2017)
65. <https://www.youtube.com/watch?v=Nb2S7oge8TQ> à partir de la 21^e minute
66. Ce qui pourrait très bien correspondre à la définition d'un esclave.
67. <https://www.youtube.com/watch?v=Nb2S7oge8TQ> à 24 min. 30.
68. Un exemple est celui des 10 premiers versets de la sourate 23. Il y est question des relations sexuelles qui sont proscrites sauf avec les épouses et les esclaves sexuelles. Le professeur Guillaume Dye a montré qu'il existe une forte présomption d'interpolation pour le verset qui parle des esclaves sexuelles. Les détails de l'analyse peuvent être retrouvés dans son article « *Réflexions méthodologiques sur la "rhétorique coranique"* ».
69. Surtout si l'on adhère à la théorie du Coran incrée et/ou dicté directement de Dieu.

CHAPITRE 9 : LES RÈGLES STRICTES QUI NOUS ENFERMENT

Laura

Après ma déception amoureuse, quand j'ai sombré dans la dépression, j'ai créé un autre compte Facebook plus religieux, car à cette époque, je me disais qu'il n'y avait que la religion qui pouvait m'aider à m'en sortir. Étant déjà convertie, je voulais élargir mon cercle d'amis puisque je n'en avais plus à cause de la jalousie de mon ex. Je recherchais des personnes de confession musulmane pour parler, pour m'aider à me relever.

Mais petit à petit, mon compte Facebook a suscité l'intérêt de nombreuses personnes, dont notamment mon recruteur. C'est à ce moment-là que je suis devenue de plus en plus radicale et que je me suis mise à mener une double vie. Le recruteur m'a dit de tout dissimuler, de ne rien laisser paraître pour que les autres ne puissent pas voir mon changement. Je devenais parano, je vivais dans un autre monde, j'étais déconnectée de la vie.

Les individus les plus fragiles et influençables, en quête d'idéal, sont les premiers touchés par le phénomène de la radicalisation, surtout lorsqu'ils sont en situation d'instabilité, de recherche d'une reconnaissance identitaire, affective et de valorisation. Enfin, les réseaux relationnels (famille, amis, collègues...) déjà inscrits dans un processus de radicalisation peuvent influencer et inciter une personne à se radicaliser.

Le recruteur nous enlève toute confiance envers la société, et aussi envers les adultes. On nous montre des vidéos qui contribuent à nous placer dans une ambiance paranoïaque et on devient convaincu que la société nous ment.

Puis, l'embrigadement vient tout doucement, on nous dit par exemple : « De quel bord es-tu ? Est-ce que tu vas laisser les peuples se faire massacrer ? Réveille-toi ! » On commence à rejeter le monde réel et on nous explique que l'islam est capable de détruire toutes les autres religions et de prendre le pouvoir.

De même, les changements d'apparence physique ou vestimentaire peuvent constituer un indicateur. Toutefois, l'évolution est souvent camouflée du fait que le recruteur incite à camoufler toute chose pour que personne ne le remarque.

Il y a aussi tout ce qui représente une rupture avec son environnement habituel : ne plus voir ses amis ou sa famille, ne plus pratiquer de sport, ne plus se maquiller, ne plus écouter de musique, ne plus aller à l'école, car pour le recruteur vous met dans la tête que l'école interdit le jilbeb et s'oppose donc à l'islam. Ce sont des signes très préoccupants parce que les mouvements radicaux présentent souvent les amis, les familles et les enseignants comme des personnes « endormies » qui sont aveuglées par la vie basement matérielle de notre société ou même sont des alliés du complot.

La rupture avec l'environnement quotidien est l'un des indicateurs essentiels du processus de radicalisation, on modifie brutalement ses habitudes, rompt avec ses amis, l'école, voire avec ses proches pour se consacrer à une relation exclusive avec un groupe et sa nouvelle famille, ses « frères et sœurs en islam ».

Plusieurs facteurs peuvent amener une personne à se radicaliser :

- Adhère à des théories de complot (« tout est écrit », « on nous manipule »...)
- Tient un discours de vérité absolue, paranoïaque, antisocial ou raciste
- A une obsession pour la fin du monde ou tient un discours de croyance en la venue du Mahdi
- Ne fréquente plus ses amis ou abandonne ses loisirs (sport, musique...) et fréquente de nouveaux amis
- Est psychologiquement ou socialement fragile

- Essaie de cacher ses croyances religieuses et ses signes d'appartenance
- Ne plus fêter les fêtes (Noël...)
- Tient un discours déshumanisant à propos d'autres groupes ou personnes
- Fréquente des individus radicalisés autour de chez lui/elle ou sur Internet
- Consulte des sites ou de forums radicaux

C'est ce qui m'est arrivé. À chaque fois que je croyais faire quelque chose de mal, je demandais conseil à mon recruteur ou regardais dans le Coran ou les hadiths. Par contre, je suis toujours resté en contact avec ma famille. Je n'ai jamais dénoué ce lien, car j'aimais trop mes parents, mais c'est vrai qu'à cette époque, j'étais plus distante, plus fermée. Je n'avais plus de dialogues comme avant, je me confiais moins à ma mère avec qui j'étais pourtant très proche. Le seul à qui je me confiais, c'était mon recruteur, car pour moi, c'était le seul qui me comprenait. Je ne voyais pas que pour lui, je n'étais qu'une proie.

Quand on est enfermé dans ce piège, on n'est plus soi-même, on fonctionne comme un robot. On nous dicte notre vie et on n'a plus envie de rien, on croit que c'est comme ça qu'il faut qu'on fonctionne, car à ce moment, on croit être dans le vrai islam.

En Syrie, j'ai retrouvé les règles que le recruteur m'avait apprises, mais en pire. Les femmes devaient respecter la charia, comme je l'ai expliqué précédemment, et si les hommes ne pouvaient pas s'habiller comme ils le voulaient (pas de short, de tee-shirt à bretelles, etc.), ils n'avaient pas beaucoup de règles à respecter en comparaison, et encore, certains faisaient comme il leur chantait.

J'étais étouffée par ces règles, on croit se sentir bien, mais c'est tout le contraire, on est triste, on arrive plus à avoir le goût de vivre, on n'est plus heureux, car Daesh ne nous laisse pas être heureux. Ils dirigent notre vie sans cesse, nos moindres mouvements, on arrive plus à décider quoi que ce soit.

C'était pareil pour les enfants, une petite fille et un petit garçon ne

pouvaient pas jouer ensemble, les filles ne pouvaient pas jouer à la poupée, mais seulement apprendre à être de bonnes épouses dès leur plus jeune âge. Elles font le nettoyage, à manger, ne vont pas à l'école.

Je ne supportais pas ce mode de vie, je ne pouvais pas nous laisser vivre, mes enfants et moi, dans cette atmosphère de terreur où personne n'est heureux.

On sait également qu'ici, en Europe, certaines personnes vivent de cette manière salafiste. Je ne les comprends pas, on peut être musulman, pratiquer sa religion sans pour autant détruire la vie de ses enfants, de son couple, car, je le répète, ce n'est pas l'islam. L'islam, c'est bien pratiquer sa religion, faire des choses pour devenir meilleur et non pas se retrouver dans un piège infernal dont on n'arrive plus à sortir.

Ne faites pas de votre vie un enfer.

Hicham

La clarification

Ce témoignage de Laura fait écho à un phénomène bien connu en psychologie de la religion et que l'on nomme le besoin de clôture cognitive. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un phénomène propre aux religions (ce type de besoin se retrouve dans d'autres domaines), mais il est constitutif d'un indice important dans le domaine religieux et qui est celui du dogmatisme. Si l'on suit la définition qu'en a donnée le psychologue américain Milton Rokeach⁷⁰, on peut définir le dogmatisme comme un indice de personnalité qui mesure l'imperméabilité qu'un individu établit entre son système de croyances (belief system) et son système de non-croyance (disbelief system) : autrement dit, plus une personne est dogmatique, plus elle a tendance à séparer nettement ce en quoi elle croit et ce en quoi elle ne croit pas et refusera de mélanger les deux univers. Nous sommes tous sujets à cette bipartition entre ce que nous croyons et ce que nous rejetons, indépendamment de notre adhésion ou non à une religion. Ainsi, et par exemple, quelqu'un qui croit en la démocratie rejettera

automatiquement l'idée de dictature : ces deux notions ne sont pas religieuses, mais elles font l'objet d'une croyance, c'est-à-dire une adhésion sur le champ des principes ou des valeurs.

Pour en revenir au cas mis en lumière par Laura, tout le processus mis en place par les recruteurs dont elle parle est équivalent à un processus durant lequel le recruteur va tout faire pour imperméabiliser au maximum le système de croyances et le système de non-croyance de sa cible. Les moyens mis en œuvre ne sont pas différents des processus classiques du sectarisme²¹ : couper l'individu de son entourage, la marginaliser en la poussant à abandonner ses activités sociales et enfin l'enfermer dans un discours autoréférentiel qui lui dictera le vrai du faux. L'effet produit par ces processus est efficace et très difficilement réversible : le recruteur va en effet s'arranger pour que tout ce qui le gêne dans ses objectifs soit rangé dans le système de non-croyance de sa cible. « La boucle est alors bouclée » : le discours autoréférentiel du groupe, reproduit par le recruteur, s'occupe d'arranger les deux systèmes de croyances/non-croyance dans une configuration décidée par l'idéologie tandis que la coupure avec l'entourage renforcera l'imperméabilité entre les deux systèmes.

Dit autrement, l'action du recruteur va créer chez sa cible une forme de dépendance : c'est ce qui explique que Laura allait consulter son recruteur dès qu'une question lui passait par la tête. Cette dépendance, ce besoin, tourne à la clôture cognitive : le besoin d'avoir des réponses assertives, claires, sans ambiguïté, ainsi que le rejet du doute ou du questionnement. Il s'agit en vérité d'un réflexe tout à fait normal : la quantité de sacrifices demandés par un engagement dans l'idéologie (abandonner sa famille, ses amis, son travail, etc.) nécessite une certitude absolue du bienfondé de ces sacrifices. Le doute devient alors l'ennemi à abattre : douter, c'est prendre le risque de se désavouer, et se désavouer c'est admettre explicitement que tous les sacrifices concédés l'ont été en vain. Le doute sera d'autant plus exécré que le recruteur aura pris la peine d'insister sur la notion du Dieu qui punit : Enfer, châtiments de la tombe, épreuves du Jour du Jugement, horreurs de la Fin des Temps... Tous ces récits sont mis au service de la clôture cognitive. Une fois celle-ci définitivement installée, le recruteur devient quasi facultatif : sa cible s'isolera toute seule de toutes les sources de doutes, victime de la double crainte de se désavouer et de rôtir en Enfer. Comble de l'ironie : c'est là que l'Enfer commence

effectivement.

L'analyse alternative

Mais comment tout ceci est-il possible ? La réponse à cette question est à mi-chemin entre la psychologie et l'histoire. En effet, toujours dans le domaine de la psychologie de la religion, un phénomène spécifique au religieux a été identifié par des chercheurs comme Vassilis Saroglou comme étant le « culpabilisme religieux » :

« L'examen de l'ensemble des études consacrées aux dimensions de la personnalité et à la religiosité fait apparaître que le névrosisme est associé à une forme particulière de religiosité, qu'on pourrait qualifier de culpabilisme religieux. Les personnes ayant les plus forts scores de névrosisme, qui sont, par conséquent, instables émotionnellement, anxieuses ou dépressives, ont tendance, à condition de posséder les deux traits essentiels à la religiosité (amabilité et esprit consciencieux) à vivre leur religion sur un mode sombre et intransigeant, se représentant Dieu comme un juge sévère plutôt que comme un père aimant. »⁷²

Si l'on suit cette définition du culpabilisme religieux, alors on peut conjecturer que l'instabilité émotionnelle est un facteur non négligeable dans les ouvertures offertes à un recruteur. C'est précisément ce qui est narré dans le témoignage de Laura lorsqu'elle parle de « reconnaissance identitaire, affective et de valorisation ». Un élément peut cependant interroger dans la description que fait le professeur Saroglou sur le profil du culpabiliste religieux : il possède deux traits essentiels à la religiosité qui sont l'amabilité et l'esprit consciencieux. Or, on a tendance à se représenter les personnes radicales comme des sortes de psychopathes amoraux. C'est sans doute vrai pour un certain nombre d'entre elles, mais comme le fait remarquer Gerald Bronner dans son ouvrage *La pensée extrême*, on ne saurait en faire une généralité :

« De la même façon, le terroriste n'est pas devenu quelqu'un d'amoral, c'est même une extrême sensibilité à ce qu'il perçoit comme des injustices qui l'incite à franchir la ligne rouge, comme nous l'avons vu. »⁷³

Ailleurs dans son ouvrage, le professeur Bronner cite l'anthropologue Scott Atran qui va dans le même sens : les combattants d'Al-Qaïda ou Daesh « s'inscrivent dans une catégorie que les sociologues appellent “la distribution normale” en termes de caractéristiques psychologiques comme l'empathie, la

compassion ou l'idéalisme, et qui veulent principalement aider, plutôt que de faire du mal. »⁷⁴

Ces analyses des professeurs Bronner et Atran me semblent capitales, car elles éclairent un point a priori paradoxal : les recruteurs font d'abord appel à des sentiments forts de révolte contre les injustices et des appels à l'empathie avec des populations présentées comme opprimées et pas du tout à une soif de sang ou de violence gratuite. Encore une fois, le parcours de Laura est un précieux témoignage et en effet : Laura n'est pas partie dans l'optique de combattre, mais dans l'optique d'aider les enfants syriens dans un rôle d'infirmière qui, nous le savons, est resté promesse vaine du recruteur.

Il ne s'agit pas pour moi de dire que le parcours de Laura est paradigmatique de tous les départs et que toutes les personnes radicalisées rêvent de devenir infirmières/infirmiers. En revanche, je pense que la synthèse des analyses des professeurs Saroglou, Bronner et Atran⁷⁵ permet d'esquisser une sorte de schéma :

1. Des prédispositions émotionnelles (névrosisme en l'occurrence) additionnées à une religiosité accrue (et donc des indices liés à l'empathie) créent une forme de culpabilisme religieux : la menace d'un Dieu qui punit et qui nécessite de lui obéir et l'urgence d'agir pieusement, notamment en aidant les faibles.
2. Ce culpabilisme est exploité par le recruteur afin d'appuyer le besoin de clôture cognitive déjà alimenté par la représentation d'un Dieu châtieur.
3. Une fois la cible isolée et « bien clôturée cognitivement », l'extrême sensibilité de la cible est manipulée pour la mener à une forme de révolte qui, *in fine*, la pousse à l'action (soit le départ, soit l'action violente au nom des opprimés).

Mais tout ceci ne serait possible s'il n'existait des textes permettant d'alimenter la crainte liée au Dieu châtieur et la nécessité d'obéir à Ses Lois. C'est là que l'histoire se révèle être une alliée de choix pour comprendre.

Contrairement à une idée reçue, le Coran est un texte très peu normatif. Sur les 6234 versets qu'il contient, seulement 200 environ font référence à des lois ou des règles. L'autre point important à retenir est que le Coran n'innove que très peu, voire pas du tout, par rapport aux usages tribaux⁷⁶. Dit autrement, le Coran est trop pauvre en normes pour expliquer toutes ces « règles strictes qui

enferment » et une fois de plus, c'est du côté de la littérature traditionnelle extracoranique (notamment les hadiths, mais pas seulement) qu'il faut chercher pour expliquer cette obsession de la norme chez les personnes radicalisées.

Il faut garder en tête qu'en l'espace d'un peu plus d'un siècle, l'alliance proposée par Muhammad aux tribus arabes est devenue une religion hégémonique et califale s'étendant de la péninsule ibérique à l'Indus. Les quelque 200 versets du Coran n'étaient évidemment pas suffisants pour gérer un tel empire avec ses centaines de peuplades qui avaient néanmoins déjà des coutumes locales diverses et pour la majeure partie inconnue de la culture arabe. La conséquence d'un tel changement en un temps si court a été celle d'une nécessité de statuer sur toutes ces coutumes : étaient-elles compatibles avec l'islam califal ou fallait-il les interdire ?

Puisque le Coran ne proposait pas suffisamment de provisions pour statuer sur lesdites coutumes, c'étaient les juristes de chaque région du monde musulman²⁷ qui se prononçaient sur la licéité des coutumes locales en vigueur. Bien entendu, et comme il fallait s'y attendre, des divergences n'ont pas tardé à émerger. C'est là qu'un phénomène particulièrement bien caractérisé par l'historien Joseph Schacht²⁸ va émerger : les juristes vont commencer à chercher une légitimité à leurs opinions en les rétroprojetant sur Muhammad. Dit autrement : les juristes vont faire dire à Muhammad l'opinion qu'ils défendent dans des mises en scène littéraires. C'est la naissance des hadiths à portée juridique²⁹.

La plus-value de ce procédé juridico-littéraire est évidente : en faisant parler Muhammad, Prophète de Dieu, on fait valoir un argument d'autorité imparable. C'est ainsi que, à grand renfort de hadiths à portée juridique, l'islam très peu normatif du Coran va laisser place à un islam califal saturé de sentences juridiques allant de la façon dont on doit se curer les dents à la façon dont on doit s'adresser à Dieu. La genèse des « règles strictes qui enferment » se trouve ici.

Au final, le besoin de clôture cognitive, qui concerne surtout des questions en rapport avec la croyance, trouve un écho dans l'islam normatif élaboré dès le 8^e siècle. La clôture n'est en fait pas uniquement cognitive, elle est aussi pratique : le recruteur enferme sa cible dans un ritualisme alimenté par la pléthore de textes juridiques qui statuent sur chaque aspect du quotidien, et ce ritualisme accentue la dimension cognitive déjà favorisée par un culpabilisme religieux

chez les personnes maîtrisant mal leurs émotions. Le passage à l'action n'est alors plus qu'une question de temps : le temps qu'il faut pour exciter suffisamment la révolte d'un monde dont les injustices paraissent insupportables à la cible. Tellement insupportable que l'idéologie extrême apparaît alors comme la seule véritable solution.

Les activités possibles

Il faut attaquer le problème à ses deux racines, à savoir : la représentation d'un Dieu châtieur et l'image d'un islam des interdits⁸⁰. De mon expérience, notamment avec les jeunes, le Coran est un outil de travail de choix pour solutionner ces deux aspects. Il permet en effet de revenir à la société de Muhammad et à son fonctionnement qui était beaucoup plus ouvert que durant la période califale. Quand on lit le Coran, et outre le fait que seuls environ 200 versets sont explicitement normatifs (soit 3 % du contenu total), on se rend compte que la *phraséologie* coranique est *exhortative* et non pas *coercitive*. Autrement dit, le locuteur du Coran se contente de chercher à convaincre et à appeler, car, dans les faits, il ne peut pas faire autrement. On peut en ce sens travailler les versets suivants :

s.6 v.151 :

« Dis : Venez, je vais réciter ce que votre Seigneur vous a interdit : ne Lui associez rien ; et soyez bienfaisants envers vos père et mère. Ne tuez pas vos enfants pour cause de pauvreté. Nous vous nourrissons tout comme eux. N'approchez pas des turpitudes ouvertement, ou en cachette. N'éteignez pas la vie qu'Allah a faite sacrée, sauf en compensation⁸¹. Voilà ce qu'[Allah] vous a recommandé de faire ; *peut-être réfléchirez-vous.* »

s.6 v.152 :

« Et ne vous approchez des biens de l'orphelin que de la plus belle manière, jusqu'à ce qu'il ait atteint sa majorité. Et donnez la juste mesure et le bon poids, en toute justice. Nous n'imposons à une âme que selon sa capacité. Et quand vous parlez, soyez équitables même s'il s'agit d'un proche parent. Et remplissez votre engagement envers Allah. Voilà ce qu'Il vous enjoint. *Peut-être vous rappellerez-vous.* »

s.7 v.57 :

« C'est Lui qui envoie les vents comme une annonce de Sa Miséricorde. Puis, lorsqu'ils transportent une nuée lourde, Nous la dirigeons vers un pays mort [de sécheresse], puis Nous en faisons descendre l'eau, ensuite Nous en faisons sortir toutes espèces de fruits. Ainsi ferons-Nous sortir les morts. *Peut-être vous rappellerez-vous.* »

s.7 v.174 :

« Et c'est ainsi que Nous expliquons intelligemment les signes. *Peut-être reviendront-ils !* »

Ne nous y trompons pas : le ton est directif à n'en point douter puisque ces locutions sont censées être inspirées par Dieu. Ceci étant, les derniers termes sont d'une importance capitale : le « peut-être » indique que le locuteur a conscience qu'on ne le suivra pas forcément, tandis que l'invitation à réfléchir et se souvenir témoigne quant à elle de l'inaptitude du locuteur à passer par une contrainte, physique ou autre. Cet usage de la locution « peut-être » et les invitations à réfléchir ou se souvenir sont récurrentes dans le Coran et il ne s'agit ici que de quatre exemples.

Cette façon de présenter une voie à suivre, en insistant sur le fait qu'elle soit utile et de bon aloi, sans pour autant pouvoir contraindre la collectivité, est caractéristique du système tribal jusqu'à aujourd'hui en Arabie. Aucun homme, pas même un inspiré, ne peut contraindre la collectivité dans un environnement où c'est l'action conjointe qui est efficace et non les décisions en « électron libre ».

Même en ce qui concerne l'un des cinq piliers de l'islam, à savoir le jeûne, la contrainte n'est pas possible et le Coran multiplie les solutions alternatives, justement parce que le discours coranique n'est pas un discours de contrainte, mais un discours d'exhortation. C'est manifeste dans le verset qui suit⁸² :

s.2 v.184 :

« [Le jeûne est prescrit pendant] un certain nombre de jours. Celui d'entre vous qui est malade ou qui participe à un voyage [il s'en abstiendra durant ce temps et accomplira ultérieurement] un nombre [équivalent] d'autres jours ; quant à ceux qui sont en capacité [*yutiqûna-hu*, d'accomplir le jeûne, mais qui, malgré cela, ne le pratiquent pas, ils s'acquitteront] d'une compensation (*fidya*) en pourvoyant un pauvre en nourriture. Celui qui consent à accomplir une belle action, cela sera mieux pour lui. Or jeûner est pour vous une belle action.

Ah ! Si vous saviez [ce qui vous attend au Jour du Jugement, vous n'auriez aucune hésitation]. »

La latitude laissée au pratiquant du jeûne est totale : s'il est en difficulté (maladie ou voyage pénible), il peut reporter ses jours de jeûne. S'il ne connaît pas de difficulté, mais qu'il ne veut tout simplement pas jeûner, alors c'est la prise en charge du repas d'un pauvre qui est de mise. Enfin, la phraséologie finale reste on ne peut plus dans l'exhortation : la bonne action est profitable, et le jeûne est une bonne action.

En d'autres termes, la phraséologie coranique nous indique que la prédication de Muhammad était l'exact opposé de ce que l'islam califal deviendra : il s'agissait d'une exhortation à passer une alliance avec la divinité unique, car cette alliance était présentée comme plus profitable. Tout ce que l'inspiré pouvait espérer, c'était d'être écouté, d'où la récurrence des allocutions « peut-être réfléchirez-vous/vous rappellerez-vous ». Bien entendu, à la période médinoise, des combats et des razzias auront lieu, mais ils n'auront lieu que dans le cadre de l'usage tribal et en concertation avec les chefs des tribus ralliées (cf. s.3 v.159 : « [...] et consulte-les à propos des affaires [...] »), encore une fois, et même dans les contextes les plus guerriers de l'itinéraire de Muhammad, on a affaire à une religion de la cooptation et nullement une religion de Prophète surhomme qui ordonne à tout va comme on peut le trouver dans la littérature tardive des hadiths juridiques. La redécouverte du Coran dans son contexte d'énonciation premier (c'est-à-dire l'Arabie tribale du 7^e siècle) est ainsi une des voies qui permettent d'effacer petit à petit cette image du Dieu Tyran sur lequel s'appuient les recruteurs, car le texte est humanisé et donc beaucoup moins anxiogène.

En ce sens, et pour finir, citons un verset qui résume à lui seul l'essentiel de l'action de Muhammad dans sa société :

s.10 v.99 :

« Si ton Seigneur l'avait voulu, tous ceux qui sont sur Terre auraient suivi la voie [de Dieu]. Est-ce à toi de contraindre les gens à se rallier [à Dieu] ? »

⁷⁰. Voir la très bonne introduction de Jean-Pierre Deconchy, *Milton Rokeach et la notion de dogmatisme*, dans *Archives de Sociologie des Religions*, 30, 1970, pp. 3-31.

⁷¹. Il faut en ce sens saluer les travaux de Dounia Bouzar dont l'intuition a précisément consisté à considérer les processus de radicalisation comme des formes de sectarisme. Je ne suis pas convaincu que

ce soit le cas pour *tous* les processus de radicalisation, néanmoins et à mon sens, le réflexe de ramener les processus de radicalisation, encore peu connus scientifiquement, aux processus plus connus du sectarisme était sans aucun doute la bonne idée à l'époque où Mme Bouzar a commencé ses activités.

72. Vassilis Saroglou, *La religion est-elle innée ?*, dans *Cerveau & psycho* N° 40, pp. 26-32.

73. Gerald Bronner, *La pensée extrême*, PUF, 2016, p. 292.

74. *La pensée extrême*, p. 6.

75. Un triplet au demeurant fort complet car réunissant psychologie, sociologie et anthropologie.

76. C'est une thèse notamment défendue par Rachid Benzine.

77. Les plus connues étant Médine, Kufa, Bassora et Damas.

78. Joseph Schacht, *The Origins of Muhammadan Jurisprudence*, Oxford University Press, 1967 (édition revue et augmentée).

79. Il déborde largement des objectifs du présent ouvrage d'étayer la thèse de Schacht. Nous ne pouvons ici qu'encourager les plus curieux (et courageux ! Schacht étant redoutablement austère à lire) à consulter les travaux de l'islamologue germano-britannique et les débats qu'ils ont suscité.

80. Je paraphrase ici le titre d'un ouvrage d'Anne-Marie Delcambre qui, bien que critiquable dans certains aspects de ses analyses, a mis le doigt sur cet islam à la jurisprudence hypertrophiée.

81. C'est le principe du *qisas*, c'est-à-dire l'usage tribal en matière d'homicide. Quand une tribu perdait un membre à cause d'une autre tribu, deux choix s'offraient : compenser par une perte équivalente ou payer le prix du sang. Ce système de compensation servait essentiellement à éviter les escalades de violence qui pouvaient finir en bain de sang pour tout le monde. Le Coran reprend ce système de compensation en tentant toutefois d'introduire une troisième solution, à savoir le pardon (cf. notamment s.2 v.178 et s.5 v.45).

82. Cette traduction appartient à Rachid Benzine. Je la choisis ici car elle retranscrit bien plus clairement le contexte tribal de l'époque que les autres.

CHAPITRE 10 : COMMENT SORTIR DE L'ENGRENAGE ?

Laura

Dans ce chapitre, je vais d'abord parler de pistes pour aider les personnes radicalisées et leurs familles, car, on le sait, il existe peu de moyens pour les assister.

Il faut savoir que les radicaux n'écouteront personne, ni les autorités, ni (ou très peu) les parents, ni les psys, ni les médiateurs sociaux, ni les personnes qui se présenteront comme spécialistes. Surtout si elles ne sont pas musulmanes. Pour eux, ne pas être musulman est rédhibitoire, ils tolèrent à la limite les autres croyants, mais certainement pas les athées ou agnostiques. Ils auront peur d'être « contaminés » par eux. Ils sont dans une bulle où personne ne peut entrer et c'est là que toute personne comme moi, repentie, revenue de Syrie et toujours musulmane sera perçue comme légitime. Car quand je parle de la Syrie, tout le monde sait que j'y ai été. Quant à Hicham, il est à moitié marocain et à moitié égyptien, il est universitaire et a un parcours de professeur de religion. Le Coran, ça le connaît, mais surtout, Hicham a suivi à un moment de sa vie une pensée salafiste. Il comprend le système de pensée des personnes qui ont une idéologie radicale. Je pense qu'on peut établir avec eux un dialogue et essayer de déconstruire ce que Daesh leur a mis dans la tête.

Les parents, la famille, les amis peuvent aussi faire beaucoup ; les écouter, essayer de comprendre sans juger et leur donner leur patience et leur amour. Il faut savoir que quand une famille ou toute autre personne voit un changement, il faut absolument prévenir et ne pas laisser aller en croyant que ça va passer, car au contraire, la

personne va progresser dans son discours radical.

Les jeunes ne se rencontrent que lorsque l'endoctrinement a commencé. On leur dit qu'ils ne sont pas bien dans leur corps, qu'ils ont des échecs et des conflits familiaux... En fait, on aggrave leur mal-être et on encourage leur paranoïa. On leur dit que ce mal-être est un signe, celui que Dieu les a élus pour faire partie d'un groupe supérieur qui va sauver le monde et leur permettra d'être sauvés. On leur fait miroiter le Paradis immédiatement sans passer par une longue vie à faire des efforts. On inverse ce sentiment de malaise en l'interprétant comme le signe d'une mission qu'ils doivent accomplir (moi, c'était aider les orphelins), en faisant de ce jeune-là un héros ou une héroïne qui sauvera le monde du déclin.

Les familles ont beaucoup de difficultés et parfois n'arrivent pas à discerner les changements de leurs enfants, car ceux-ci dissimulent, et mènent une double vie, comme je l'ai fait. Dans mon cas, mes parents n'ont rien vu venir.

J'ai toujours dans ma tête cette phrase que m'a dite ma mère et qui m'a énormément touchée : « J'aurais dû voir la détresse que tu avais, je m'en veux, car une personne étrangère l'a vu et t'a détournée en quelques mois. Et moi, ta mère, je n'ai pas pu le voir ». Ça me fait mal qu'elle se sente coupable, car pour moi, elle ne doit pas, ce n'est pas de sa faute, mais de la mienne, car je n'ai pas su avoir un dialogue avec ma famille alors que j'aurais pu en avoir un. Je regrette beaucoup, encore aujourd'hui je me rends compte que ma faute, c'est d'avoir écouté une seule personne sans m'informer davantage.

Donc, certains parents n'arriveront pas à remarquer quoi que ce soit, mais il faut rester attentif et toujours faire attention aux réseaux sociaux qui sont très néfastes, car beaucoup de recruteurs de Daesh viennent par ce moyen parler à vos enfants.

Les parents sont dévastés quand leurs enfants partent, ils n'ont pas d'aide et ne comprennent pas ce qui leur arrive. Quand leurs enfants reviennent de Syrie ou sont en phase de radicalisation, ils doivent faire face à leur enfant détruit, avec une autre mentalité, un

traumatisme. Ils doivent veiller à leur bien, mais aussi essayer de les soutenir. Ils ont une immense responsabilité et ils sont comme tout le monde, des êtres humains désespérés qui n'y arrivent plus et ne savent pas vers qui se tourner. Là aussi, s'il existait des centres spécialisés, il pourrait y avoir un soutien aux familles, car on les considère comme des parents de terroristes, c'est une étiquette très dure à porter qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes. Ils sont rongés par la culpabilité et sont aussi gênés par ce qui leur arrive, c'est pour cette raison que beaucoup de familles n'osent pas parler.

Quand je suis revenue, après les bombardements, l'enfermement, les règles strictes imposées par Daesh, je n'arrivais plus à parler correctement ni à sortir seule. J'ai dû réapprendre à vivre, heureusement que j'avais une famille aimante derrière moi, ainsi que de merveilleux enfants qui m'ont poussée à me battre pour m'en sortir. Les autres personnes qui reviennent de Syrie et regrettent leur départ auront besoin de temps, de la patience de chacun et de beaucoup de dialogue. Il y aura des hauts et des bas, mais chaque épreuve devra les rendre plus fort, eux et leur famille.

Les personnes restées radicales doivent être confrontées à quelqu'un qui est parti en Syrie, car celle-ci aura de la légitimité à ses yeux. Je pense que c'est important, car cela pourrait faire les faire réagir, je ne dis pas bien sûr que moi ou Hicham sommes la solution miracle, mais juste qu'on pourrait les aider rien qu'en leur racontant notre histoire.

Pour être clair, il faut savoir que la radicalisation des hommes et des femmes n'est pas la même et donc le chemin de la déradicalisation aussi. Pour les hommes, les choses sont plus difficiles, car l'idéologie est liée à la virilité et à la masculinité. Ils sont persuadés que s'ils entrent dans un processus de déradicalisation, c'est « parce qu'ils baissent leur pantalon, qu'ils ne sont plus des hommes ». Il faut donc travailler sur d'autres ressorts psychologiques et religieux. Pour les femmes, c'est différent, pour beaucoup d'entre nous, nous voulons sauver nos enfants, c'est l'instinct maternel qui parle. Mais je ne veux pas faire de généralités, en Syrie, j'ai rencontré des femmes qui voulaient mourir avec leurs enfants pour

aller « plus vite au Paradis ». Je pense que l'on peut y arriver quand on manifeste un début de prise de conscience, une volonté personnelle de s'en sortir. Déradicaliser une personne qui ne veut rien entendre, qui refuse d'entrouvrir la porte me semble presque impossible.

Dans le cas des mères qui reviennent, regrettent leur geste et veulent se réinsérer dans la société, je pense, mais là ce n'est qu'un avis personnel, qu'on ne devrait pas leur retirer leurs enfants pour les placer dans une institution. Je ne dis pas non plus de les laisser seuls avec leur mère, on peut effectivement, comme on l'a fait avec moi, les placer sous la garde de la famille proche tant que celle-ci n'est pas radicale, bien sûr. Il y aura une enquête que les autorités feront pour le bien-être de l'enfant, car ces enfants sont déjà traumatisés par rapport à la guerre qu'ils ont subie, mais si en plus, quand ils arrivent dans un pays sécurisé, ils doivent être punis pour la bêtise de leurs parents, je ne suis pas d'accord. Ce ne sont que des enfants qui n'ont rien demandé.

Il ne faut pas couper le lien entre une mère et son enfant. Je peux comprendre les autorités, mais je leur dis simplement de faire attention à ces enfants, de leur donner de l'espoir et de ne pas les isoler de leur mère, ce serait un autre choc terrible pour eux. Ils doivent impérativement rester dans leur milieu familial avec un suivi psychologique et social. Cela va de même pour les enfants nés en Syrie, car ils ont besoin de repères.

Dans les prisons, je pense que regrouper ou isoler les radicaux n'est pas une bonne idée, car ce n'est pas comme ça que leur idéologie va changer. Il devrait y avoir des cours de religion, d'étude du Coran pour ces personnes. Beaucoup de sport, aussi, pour qu'ils apprennent à retrouver confiance en l'être humain, ainsi que les témoignages de repentis qui leur détailleraient leur parcours. Rachid Benzine et Hicham font un travail remarquable au niveau des jeunes et de la compréhension du Coran et ils pourraient aider les personnes radicales en prison.

Nos pays doivent mettre beaucoup de choses en marche pour la sécurité des civils : notamment créer des centres avec des

éducateurs, des profs de religions, des psychologues et des repentis, proposer du sport, des activités de responsabilisation, des visites familiales, des ateliers de table avec les familles.

Pour ceux qui ont commis ou veulent commettre des attentats ou qui ont tué des personnes innocentes, c'est un cas différent, mais il faut également faire un travail avec eux, car tôt ou tard ils sortiront et le but, c'est qu'ils changent d'idéologie à tout prix. Ce que je veux dire, c'est en les laissant seuls, ils ne changeront pas. On doit mettre en place certaines choses pour qu'ils changent, pour qu'ils puissent vivre avec les autres sans être une menace.

En tant que mère, l'instinct maternel m'a fait réagir. Le fait de voir la réalité en Syrie m'a fait prendre conscience que je devais sauver mes garçons. Ma famille m'a aidé à avancer et m'a procuré un soutien remarquable. J'ai beaucoup de chance d'avoir des parents qui ont tout fait pour moi et mes enfants. J'ai aussi la chance qu'on m'ait laissé la garde de mes enfants, car ils m'ont beaucoup apporté.

Avec Hicham et Rachid Benzine, j'ai pu discuter du Coran, ils m'ont expliqué où je m'étais trompée, où j'ai mal interprété les textes et m'ont fait beaucoup réfléchir.

À l'heure actuelle, Hicham est toujours à mes côtés. Nous faisons beaucoup de prévention de la radicalisation, que ce soit dans les écoles, lors de colloques ou à la Commission européenne. Je le dis souvent, c'est mon binôme, on a besoin d'une personne comme lui qui puisse faire avancer les choses.

Je n'ai pas de solution miracle, juste quelques conseils pour essayer de détecter les indicateurs de la radicalisation, aider ceux qui reviennent et leurs parents. Hicham et moi, on ne changera pas le monde, il faut que tout le monde s'y mette.

Pour paraphraser ce que dit souvent Hicham aux radicaux qui croient en l'idéologie du salafisme, au discours de Daesh ou de tout autre groupe terroriste : « Regardez leur discours, regardez ce qu'ils font et demandez-vous où vous voyez Dieu là-dedans, où vous voyez la religion là-dedans. Vous faites fausse route, car vous vous

êtes fait piéger, manipuler par des personnes qui ne sont pas du tout religieuses. Vous faites pleurer vos familles à cause de tout ça, mais où voyez-vous Dieu dans ce qui fait du mal à votre famille, à des innocents ? Surtout, essayez de vous informer, de dialoguer, essayez de faire la part des choses, de voir si vous êtes dans le bon et de ne pas rester pas sur une seule position. »

Aux familles qui ont vu leurs enfants partir ou même mourir dans une guerre qui n'est pas la leur, je leur dirai de garder toujours contact avec leur fils ou leur fille, d'essayer de leur rappeler des souvenirs d'enfance, de leur vie d'avant, de les sensibiliser s'ils ont eux-mêmes des enfants — ce n'est pas une vie pour eux là-bas —, et de garder espoir, car je sais ce que vous endurez.

Et à celles et ceux qui sont revenus, car ils ont ouvert les yeux tout comme moi, je dirai bravo, gardez patience, ce n'est pas facile tous les jours, mais vous avez pris la bonne décision. La solution n'est pas de partir en Syrie et de mettre en danger sa vie ainsi celle de ses enfants.

Je voudrais terminer en disant que tout le monde a droit à une deuxième chance, c'est l'amarque des vraies démocraties. Car l'erreur, c'est d'avoir cru à un mensonge, d'avoir renié son pays. Dites-vous que ça peut arriver à tout le monde, personne n'est à l'abri de rien.

À l'heure actuelle, il n'y a presque plus de départs, car beaucoup de précautions ont été prises, mais plutôt des attaques terroristes qui font beaucoup de morts innocentes.

À ces personnes qui veulent attaquer leur pays : arrêtez, ce n'est pas la religion de tuer des innocents, et je leur dis comme mon ami Hicham : « Posez-vous cette question : où voyez-vous Dieu dans ce que vous faites ? » Ce n'est pas comme cela vous irez au Paradis, le Paradis, vous l'aurez pour les bonnes actions que vous faites chaque jour et par votre bon comportement.

Et au recruteur et à Daesh : j'ai beaucoup de haine pour vous, je vous en veux pour moi, mais aussi pour toutes ces familles que vous avez détruites, ces enfants traumatisés. Je n'ai qu'une seule

chose à vous dire : vous n'arriverez pas à nous diviser, on sera plus forts que vous.

Hicham

Travailler sur le rapport au réel

Bien que les études classiques sur le fondamentalisme rendent compte d'éléments explicatifs solides dans les domaines sociologiques, psychologiques et politiques, il me semble que ces facteurs peuvent être complétés par une considération qui n'a, selon moi, pas encore été assez explorée, ou en tout cas pas dans sa forme la plus profonde. Je désignerai cette considération par le « rapport au réel ». J'entends par cette expression l'ensemble des processus par lesquels un individu va élaborer les critères qui vont lui servir à décréter qu'une chose est *vraie* ou *vérifiée*.

Pour illustrer ce que j'entends par rapport au réel, je vais prendre un exemple simple : le concept d'existence d'une personne. Une partie non négligeable (pour ne pas dire l'entièreté) des historiens refusent d'accorder à des figures comme Abraham ou même Moïse le statut de *personnages historiques*, c'est-à-dire des personnages dont *l'existence est matériellement prouvée*. Pourtant, l'existence d'Abraham, de Moïse et des autres prophètes relève de l'évidence pour bon nombre de croyants musulmans et non-musulmans.

La question est alors la suivante : comment expliquer que ce qui relève de l'évidence pour les croyants relève de la légende pour les historiens ? Cela revient à poser la question du rapport au réel : comment les historiens niant l'historicité d'Abraham considèrent-ils ce qui est vrai ou vérifié dans leur domaine de compétence et comment un croyant non-historien procéderait-il pour le même exercice ? Comprendre ce mécanisme de sélection du vrai et du faux est essentiel pour la suite du propos.

Si l'on s'en tient à l'exemple que je viens de prendre, la réponse est relativement évidente : un historien est avant tout un scientifique, il n'est donc supposé se fier qu'aux faits établis et n'est censé entrer dans le réel que par eux. Un croyant, en revanche, est un homme de foi, les faits établis ne sont pas sa porte d'entrée principale dans le réel qui touche à sa conviction : c'est l'adhésion

volontaire et confiante à un énoncé perçu comme d'origine divine qui constitue sa porte d'entrée, même si bien évidemment les faits établis ont aussi leur place⁸³. Il n'est pas ici question pour moi de trancher en termes de légitimité sur ces deux façons différentes d'entrer dans le réel : chacune est éminemment respectable dans son univers propre. On peut en revanche se proposer de déterminer ce qui se passe lorsque ces deux façons d'entrer dans le réel deviennent *radicales*.

Dans le cas de la démarche de l'historien, le rapport au réel est de type *factuel*, comme déjà signalé : ce sont les *faits* qui comptent. Il ne peut bien entendu en être que difficilement autrement du fait de sa discipline qui, en tant que discipline scientifique, ne peut que s'appuyer sur des faits les plus solides possible⁸⁴ pour ne pas se trahir. On pourra néanmoins considérer que ce type de rapport factuel au réel est poussé à sa limite si l'historien en question finit par considérer que les événements et personnes ayant vraiment existé sont *uniquement* ceux dont on a retrouvé des preuves historiques, c'est-à-dire matérielles. Dit autrement, il y aurait dans ce rapport au réel une conception *radicale* qui ne différencierait pas l'existence *historique* de l'existence *tout court*. Ce type d'attitude, que l'on peut qualifier d'historiciste, n'est pas inconnu dans la communauté des historiens : l'islamologue Robert Spencer, dans son livre *Did Muhammad Exist ?* (« Muhammad a-t-il existé ? ») appuie précisément toute son argumentation de l'inexistence de Muhammad sur l'absence de témoins matériels mentionnant son nom durant les cinquante années qui ont suivi la mort présumée du prophète de l'islam. L'argument n'est pas absurde, mais il est *radical* : l'inexistence de preuve est considérée comme une preuve d'inexistence. Le raisonnement de Spencer n'est en ce sens pas historique à proprement parler, mais *radicalement* historique, c'est-à-dire historiciste.

Si l'on en revient au cas plus général de l'existence des personnages coraniques et/ou bibliques, on pourrait concevoir au moins deux discours de type historique à leur endroit. Un premier discours qui, à la manière de Spencer et d'autres historicistes, ne différencierait pas existence historique et existence tout court. On trouverait alors dans ce type de discours l'idée que ces personnages n'ont jamais existé et qu'il s'agit de personnages légendaires ou mythiques. On pourrait aussi trouver un second type de discours qui ferait au contraire la différence entre existence historique et existence tout court. Dans une telle conception, l'historien ne nierait pas *stricto sensu* l'existence des personnages

dont il est question, mais *il nierait la possibilité d'affirmer leur existence sur des bases matérielles* : « Peut-être que ces personnages ont existé, mais on n'en a pas la preuve matérielle ». Ces deux discours ne diffèrent pas dans leur fondement : dans les deux cas, la science historique est présentée comme inapte à *démontrer* que de tels personnages ont existé. La vraie différence se trouve dans les prolongements que l'on accorde à ce mutisme historique : dans le premier discours, on *exclut* l'idée qu'il existe d'autres façons de montrer leur existence. Dans le second discours, en revanche, on reste ferme sur l'inexistence *historique* de ces personnages, mais on n'exclut pas la possibilité de voir les choses sous un autre angle.

L'analyse alternative

Il me semble que le point important entre ces deux façons de faire de l'histoire est celui de savoir ce que l'on veut dire par « existence ». Dans le cas de l'historicisme, l'existence est définie de façon *simple* : ce qui a existé, c'est ce qui est attesté historiquement. Dans les discours historiques plus nuancés, la nuance provient d'une *complexification* du concept d'existence. Dans ce cadre-là, l'existence historique n'est plus définie comme la seule existence possible, mais comme un type d'existence parmi d'autres. À titre d'illustration, un historien peut parfaitement refuser à Abraham une existence historique, mais accepter l'idée d'existence *anthropologique*. Il n'y a en effet aucune attestation matérielle de l'existence d'Abraham, en revanche la puissance symbolique de ce patronyme est telle que des peuples entiers s'en réclament, lui octroyant par là une *existence* dans des *imaginaires collectifs*. Au final, le caractère radical d'un discours de type historique sur l'existence de tel ou tel personnage est inversement proportionnel au degré de complexité de la définition que l'on donnera au concept d'existence et/ou de la relativisation du pouvoir de la discipline historique à « dire ce qui est vrai ». Autrement dit, plus la pensée d'un historien est complexe, raffinée et ouverte aux autres façons de penser, moins elle est radicale, c'est-à-dire historiciste.

Si l'on passe à présent à la démarche d'un croyant (disons un imam par exemple), il est possible de procéder à la même réflexion. À partir du moment où un imam situe son rapport au réel sous l'angle de la foi, il devient évident qu'une part de *mystère* intervient dans son évaluation de la réalité. Les prémisses de cette approche, que l'on peut qualifier de théologique, tournent

donc autour du *dévoilement du mystère*.

En islam, le mystère est dévoilé par le *texte* qui est une trace écrite de la *parole révélée*. Dit autrement : on connaît Dieu en lisant sa Parole écrite dans le Coran. Dès lors, si l'imam en question considère à plus ou moins grande mesure que « Dieu parle dans le Coran », il aura tendance à verser dans un *littéralisme*. Dans une lecture littéraliste, il n'y a pas de place à l'interprétation : « Le sens du texte, c'est tout *simplement* ce que je lis ». Dans une telle conception, on comprend aisément la force de persuasion qui est octroyée à la lettre du texte : aucun historien, aucune armée d'historiens ne pourra jamais rivaliser avec « Dieu qui parle ». Le littéralisme invalide donc tout ce qui n'est pas le texte, il est en ce sens une approche *radicale* de la vérité théologique.

À l'inverse, si l'approche théologique de l'imam en question *complexifie* l'idée de Parole de Dieu et/ou *relativise* la lecture qu'il fait de ladite parole, il en résulte une lecture moins littéraliste et plus ouverte à des éléments autres que le texte lui-même, même dans le cas où ces dernières contredisent la lettre du texte. Si l'on complexifie en effet l'idée de Parole de Dieu, en partant du principe que Dieu ne parle pas de la même façon que nous parlons, le littéralisme aura tendance à être désamorcé. De même, une *relativisation* de la capacité humaine à comprendre la Parole de Dieu sera vectrice d'un rapport moins littéral : « Je n'ai pas accès à la Parole de Dieu directement, mais uniquement à ce que j'en comprends ». Cette relativisation de la capacité de l'humain à cerner la Parole de Dieu ouvre un champ interdit par le littéralisme : les histoires coraniques peuvent être lues comme des métaphores, des paraboles ou des récits édifiants qui répondent à la capacité de compréhension des hommes du 7^e siècle.

Pour en revenir à Abraham, par exemple, l'adoption d'une lecture littéraliste ou « relativiste » de son histoire peut couvrir tout une gamme de postures allant de l'affirmation péremptoire et indiscutable de son existence factuelle (et donc historique, au sens de « situé dans l'espace et le temps des Hommes ») à une conception métaphorique du personnage ou une lecture purement edificatrice ou symbolique de son histoire dans laquelle la question de son existence factuelle devient insignifiante. La *radicalité* du discours théologique se situera donc ici aussi à un niveau de complexité bas (voire inexistant) sur les concepts de Parole de Dieu et/ou des possibilités de la comprendre.

De fait, et pour résumer tout ce qui a été dit ici, je postule qu'une lecture

radicale, qu'elle soit scientifique ou théologique⁸⁵, concernant un phénomène est une conséquence d'un rapport au réel *affaibli*, c'est-à-dire un rapport au réel qui, par son simplisme, exclut les solutions complexes et/ou les autres façons de comprendre le réel. Il s'agirait donc, d'après ce postulat, d'un double mouvement d'absolutisation et de simplification ou plutôt d'une absolutisation *par* simplification : les réalités deviennent absolues, dogmatiques, parce qu'on est incapable de voir la complexité qui se cache derrière. Si l'on suit cette reformulation du terme « radical », on peut alors définir la radicalisation non pas comme un processus de durcissement religieux, mais comme un processus *d'affaiblissement du rapport au réel par « sursimplification »*. Le durcissement religieux n'est donc pas la radicalisation à proprement parler, mais son aboutissement : ce n'est qu'après que le rapport au réel a été suffisamment affaibli que la place peut être faite à un discours dogmatique qui assoira sa propre simplicité en absolu. En ce sens, tout processus de *déradicalisation* peut être reformulé en termes de *cheminement vers la complexité du réel*.

Les activités possibles

Ce cheminement, je l'ai testé dans mes classes, parfois avec des sujets particulièrement polémiques comme la question de l'homosexualité d'un point de vue religieux, et notamment sur la question des personnes homosexuelles qui se revendiquent musulmanes.

En effet, lors de mes années d'enseignant en discrimination positive⁸⁶, les réactions à la question de l'homosexualité étaient toujours les mêmes à leur départ. L'une me revient particulièrement en mémoire : « Les homosexuels, il faut les brûler, Monsieur ! » La couleur était annoncée, l'ampleur du travail à faire aussi, les réactions sont d'ailleurs allées crescendo lorsque la question des musulmans homosexuels a été ajoutée. Cette opinion *radicale* sur le funeste destin promis à un homosexuel dans le discours du jeune (et qui était partagé par plusieurs autres de ses camarades de classe) a pu cependant être désamorcée. La stratégie pédagogique que j'avais adoptée à ce moment-là a précisément consisté à *complexifier* la problématique de l'articulation entre orientation sexuelle et identité musulmane. Le choix des questions a été déterminant :

– Doit-on distinguer le fait de ressentir de l'attirance pour une personne du

même sexe et le fait d'avoir concrètement une relation avec elle ?

– Peut-on considérer qu'une relation homosexuelle fasse sortir de l'islam ? (Autrement dit : le « péché »⁸⁷ fait-il sortir de l'islam ?)

– Que disent vraiment les textes ?

Très vite, les jeunes se sont rendu compte qu'on ne pouvait pas parler d'homosexualité « en roue libre » sans préciser ce qui était couvert par le terme. Il s'agissait là d'un premier pas accompli vers la complexification de la problématique : l'obligation de définir clairement ce dont on parle. Il en a résulté une nécessaire distinction à faire entre l'attirance ressentie non suivie par un acte, phénomène sur lequel on n'a strictement *rien à dire* même selon une approche fondamentaliste de la question⁸⁸, et la relation sexuelle concrète.

La deuxième question a été traitée en prenant au sérieux ce que le texte dit en matière de relations sexuelles, à savoir : *toute relation hors mariage y est proscrite*. Dès lors, qu'est-ce qui fait fondamentalement la différence entre une relation homosexuelle, forcément hors mariage, et une relation hétérosexuelle hors mariage ? Pourquoi l'un ferait sortir de l'islam et l'autre non ? En dehors d'un jugement subjectif sur la nature de la relation, il est difficile d'argumenter une gravité accrue de la relation homosexuelle par rapport à la relation hétérosexuelle hors mariage. L'autre question sous-jacente est celle du rapport entre islamité et péché : le péché fait-il sortir de l'islam ? Si l'on considère que la relation homosexuelle fait sortir de l'islam parce qu'elle est interdite, devrait-on considérer la même chose pour une relation hétérosexuelle hors mariage ? Pour la consommation d'alcool ? Pour un mensonge ? À partir de quand sort-on de l'islam à cause d'un péché ? Il n'a pas été question ici de jouer les apprentis muftis⁸⁹ avec mes élèves, mais bien de prendre au sérieux leurs déclarations et montrer leurs implications. En ce sens, je n'ai pas apporté de réponses tranchées aux questions mentionnées plus tôt : le simple fait de signaler qu'elles existent et qu'elles sont sérieuses et *complexes* était suffisant.

Enfin, *last but not least*, nous avons ouvert le Coran pour voir si ce qui s'y trouvait recoupait ce que les élèves avaient en tête. Surprise : l'histoire de Lot⁹⁰ dans le Coran ne permet *en rien* de légitimer un quelconque acte violent à l'encontre de personnes homosexuelles. Bien au contraire, une distinction nette y est établie entre personnes et actes des personnes par la phrase de Lot : « Je déteste vraiment *ce que vous faites* » (cf. s.26 v.168) et non pas « *ce que vous êtes*

». Le même Lot, nous dit le Coran, ira jusqu'à proposer ses propres filles en mariage (cf. s.11 v.78). Il est évidemment possible de tenir plusieurs lectures du personnage coranique de Lot et la façon dont il a géré la situation²¹, néanmoins aucune de ces lectures ne peut mener à la violence sans trahir le texte. Lot ne tente en effet rien contre le peuple de Sodome : ni action violente ni insulte. Bien sûr, le Coran narre le châtement divin qui s'est abattu sur Sodome (cf. s.11 v.82-83), mais ce châtement, précisément parce qu'il est divin, ne peut en aucun cas être reproduit par l'humain qui, par définition, n'est pas divin et ne peut donc se permettre de juger comme Dieu juge.

À la fin de la séquence de cours, je ne peux pas jurer que mes élèves parmi les plus réfractaires en début de séance aient développé une plus grande sympathie pour les homosexuels, surtout ceux qui se réclament de l'islam. En revanche, leur verdict tranché sur l'obligation de les brûler ou de les sortir de l'islam (ou les deux) s'était transformé en un jugement plus nuancé, un regard plus prudent, *moins violent... Plus complexe*. Il s'agissait ni plus ni moins qu'un cheminement vers un réel complexe : celui de l'orientation sexuelle en relation avec la foi qui n'est pas une question de bien ou de mal, mais un questionnement de notre propre capacité à catégoriser, souvent trop vite.

D'autres domaines ont été explorés au cours de ma carrière avec cette même volonté de complexifier le rapport au réel chez mes élèves. Dans mon ouvrage sur les questions que se posent les jeunes sur l'islam, j'ai déjà rapporté un exercice qui consistait pour mes élèves à noter durant trois minutes tous mes faits et gestes en classe. Le résultat a à chaque fois été sans appel : personne n'a noté la même chose. Ce simple exercice a été terriblement efficace : il a permis en l'espace de trois minutes de saisir la différence fondamentale entre un *fait* et un *témoignage sur un fait*. Un rapport au réel faible qui confond « fait » et « témoignage » est la base du succès de la littérature des hadiths, dont nous avons pu constater à maintes reprises dans le présent ouvrage qu'un mauvais emploi peut mener à des catastrophes. En comprenant qu'un hadith *n'est pas ce que Muhammad a dit ou fait*, mais qu'il s'agit d'un *témoignage de ce que Muhammad aurait dit ou fait*, les élèves prennent conscience de tout ce qui se dresse en termes de subjectivité entre le fait pur et eux-mêmes.

Parfois, je me suis même adonné à une expérience qui se rapprochait plus de la science physique que des sciences des religions, mais qui a aussi permis de travailler le rapport au réel chez les jeunes : j'ai pris une feuille de papier et un

bloc de feuilles en demandant lequel des deux toucherait le sol avant l'autre. La réponse est à chaque fois la même : « Le bloc de feuilles, car il est plus lourd ». La première expérience vérifie naturellement *l'intuition* des élèves. C'est alors que je froisse la feuille pour lui donner une forme de boule de papier, puis je réitère l'expérience : cette fois, la boule de papier et le bloc de feuilles touchent le sol en même temps... L'intuition des élèves, contredite par la même expérience qui l'avait pourtant vérifiée, cède alors la place à un nouveau questionnement : la feuille de papier n'a pas « pris du poids » en changeant de forme, alors où est la bonne explication ? Quelle est la *réalité* ?... Je leur réponds chaque fois : « Elle est au-delà de votre intuition ». Ils constatent que même pour une loi aussi simple et intuitive que la chute des corps, l'observation ne suffit pas, l'intuition ne suffit pas, *la logique ne suffit pas*. Pour comprendre que tous les objets chutent à la même vitesse et que ce ne sont que les frottements avec l'air qui font varier cette vitesse, il faut certes observer, *mais pas que* ; il faut certes faire appel à son intuition pour rendre compte de ce que l'on observe, *mais pas que*. En vérité, il faut adopter *une démarche de connaissance*, c'est-à-dire se libérer des limites des préjugés de nos intuitions imposées par notre cerveau ou, pour reprendre l'élégante expression de Gaston Bachelard : il faut *penser contre le cerveau*²². Au final, la réalité d'un phénomène, qu'il nous semble aussi banal que la chute d'un bout de papier ou qu'il nous semble aussi vertigineux que le développement d'une religion à travers l'histoire, la réalité, dis-je, n'est jamais donnée, elle n'est jamais immédiate, elle est toujours laborieusement obtenue à force de travail, de méthode, d'hypothèses formulées et de recherches effectuées. Quand les élèves ont compris que la réalité est la fille de la complexité et jamais de la simplicité, on les habitue à quelque chose de plus puissant que l'esprit critique seul²³ : on les habitue à être des *chercheurs*.

Il s'agit là de trois exemples de cheminement épisodiques, circonscrits à mes salles de classe. Tout le défi consiste à construire une démarche de cheminement vers la complexité du réel qui englobe ledit réel dans sa définition la plus large. Je postule en effet l'hypothèse que l'affaiblissement du rapport au réel qui sous-tend les discours et/ou les actes fondamentalistes est un affaiblissement non pas local, mais global, autrement dit c'est tout le réel qui est touché lorsqu'un processus d'affaiblissement est en œuvre, c'est d'ailleurs pour cela que je n'hésite pas à faire des détours par les sciences

physiques : le décloisonnement des différentes sphères de rationalité est selon moi une des clefs d'un *croire plus intelligent*. De fait, tout processus de cheminement vers le réel complexe devra se donner aussi les moyens d'englober le réel de façon globale. Si la conjecture que je propose ici se voyait confirmée sur le terrain, ce n'est pas la seule logique du radicalisme islamiste qui pourrait être désamorcée, mais bel et bien des formes diverses de pensée radicale provoquées par un rapport au réel faible. Mais ceci déborde très certainement du présent ouvrage.

83. En tout cas pour certains !

84. Dans le cas contraire, ce n'est plus de la science mais de la spéculation ou au mieux des conjectures.

85. On pourrait bien entendu ajouter la politique ou la philosophie.

86. Équivalent des ZEP en France.

87. Je mets sciemment des guillemets car le terme « péché » est un terme éminemment chrétien qui désigne la faute commise contre Dieu et qui peut éventuellement se répercuter sur la multitude. En islam, il est plutôt question de *khata* (erreur/faute), *sayyi-at* (mauvaise action) ou encore *dhounoub* (acte blâmable), chaque terme recouvrant un degré de gravité différent et sans qu'on puisse y accoler une idée de faute contre Dieu car le Coran spécifie bien que toute faute commise n'est commise qu'au détriment de l'auteur. Pour des raisons de concision et de commodité d'écriture, je garderai cependant le terme français « péché » pour le reste du développement.

88. Aucun texte coranique, aucun texte issu des hadiths ni même des spéculations juridiques de la période classique ne mentionne de sanction ni même de blâme pour les pensées, envies ou même intentions qui sont restées au stade de l'intériorité. Autrement dit, seuls les actes sont susceptibles d'être jugés, jamais les pensées, intentions ou penchants.

89. Un mufti est une autorité religieuse en islam, spécialisé dans la jurisprudence et habilité à donner des avis juridiques que l'on appelle *fatwa*.

90. Dans le Coran, Lot est le neveu d'Abraham. Il est envoyé au peuple de Sodome (Gomorrhe n'est curieusement pas mentionnée) qui est présenté comme un peuple dont « les hommes vont vers les hommes » (cf. notamment Sourate 7 verset 81).

91. On peut en effet questionner la détestation de Lot pour un acte qui ne le concernait pas ou sa curieuse proposition de donner ses filles en mariage. Un tel questionnement passe évidemment sous silence le dogme de l'impeccabilité morale et comportementale des prophètes dans le discours théologique islamique classique. Nous entrons cependant ici dans un autre sujet.

92. Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 2004, p. 299.

93. Il a été prouvé que l'esprit critique seul est insuffisant à prémunir contre les phénomènes de radicalisation. C'est en effet précisément l'esprit critique qui va être invoqué par les recruteurs pour distiller des théories du complot. Ainsi, peu après les attentats contre Charlie Hebdo, une pléthore de sites internet, de vidéos et autres pseudo-analyses ont tenté de décortiquer les images officielles de l'attentat avec un but : montrer que ces images officielles nous mènent en bateau. Preuve que l'esprit critique seul, sans rapport au réel complexe, peut parfaitement être mis au service du terrorisme.

CHAPITRE 11 : LES SIGNES DE RADICALISATION ? QUELS SIGNES ?

Les récents évènements ont généré une sorte d'alerte sur la potentialité de radicalisation des individus et la façon d'évaluer cette potentialité²⁴. De cette sorte d'alerte générale est née l'idée que des *signes de radicalisation* peuvent être identifiés et donc permettre une *réaction*. La nature de ces signes a été débattue entre spécialistes : faut-il voir dans une pratique religieuse extrême un signe de radicalisation ? Faut-il plutôt se concentrer sur des symboles extérieurs, les fameux « signes religieux ostentatoires », comme le port du voile, de la barbe ou du *jilbab* ? Ou peut-être que les vrais signes ne se trouvent pas dans la religiosité, même ostentatoire, mais dans un changement de discours politique et/ou d'habitudes ?

Beaucoup d'encre a coulé autour de ces débats, aussi bien de la part du monde académique que du monde médiatique. Tous ces débats reposent cependant, et à mon sens, sur un présupposé majeur qui mérite d'être questionné. Ce présupposé, qui sous-tend finalement la logique même des signes, est celui de la *visibilité du processus de radicalisation*. Or, si je prends pour base le témoignage de Laura, elle insiste sur l'importance de la discrétion, pour ne pas dire de l'invisibilité : elle n'a par exemple pas porté le *jilbab* devant ses parents, ce qui met à mal la théorie des signes de radicalisation extérieurs ou du changement brusque d'habitudes. Toujours selon son témoignage, le recruteur ne l'a pas poussée à revendiquer l'idéologie, mais il lui a au contraire recommandé de ne parler à personne de ses intentions de partir en Syrie, ce qui met à mal la théorie du changement brusque de discours.

Encore une fois, je considère que l'une des thèses du professeur Bronner est capitale pour repenser cette fameuse question des signes de radicalisation :

« *Il y a dans l'adhésion aux croyances extrêmes une mécanique incrémentielle qui est invisible pour l'observateur.* »²⁵

Autrement dit, à l'impératif de discrétion caractéristique d'au moins

l'expérience de Laura, il faut ajouter cette idée d'adhésion *progressive* à la croyance extrême, tellement progressive qu'elle en devient « invisible pour l'observateur ». Le professeur Bronner propose d'ailleurs une élégante (et cruelle) analogie à cette idée de progressivité invisible :

« On dit que si vous plongez une grenouille dans une casserole remplie d'eau froide, elle y restera paisiblement. Augmentez la température d'un degré, elle ne le percevra pas, puis de deux, puis de trois et ainsi de suite, très progressivement, jusqu'à atteindre l'ébullition. La grenouille ne se sera aperçue de rien, elle sera morte ébouillantée. C'est ainsi que nous pouvons être happés par un processus d'adhésion incrémentiel qui nous fait entrer dans une vision extrémiste du monde, sans que nous ne nous rendions compte de rien. »²⁶

C'est dire si ces deux caractéristiques complémentaires de « mécanique incrémentielle » et de discrétion rendent, selon moi, assez peu opératoire l'idée de prévention par détection anticipée de signes de radicalisation.

On pourrait rétorquer à titre de contre-argument l'exemple des fameuses « radicalisations subites », ces cas de figure de jeunes qui se seraient radicalisés en quelques jours, passant d'adeptes de boîtes de nuit à terroristes de Daesh. Je pense que ces fameuses radicalisations subites sont en fait un *trompe-l'œil* découlant précisément du fait que l'on parte du principe que la radicalisation est annoncée par des signes. Dès 2014, le professeur Khosrokhavar avait déjà noté que pour les cas « d'autoradicalisation », c'est-à-dire de personnes s'étant radicalisées seules, il n'y avait pas de cas connu de radicalisation subite²⁷. Si l'on associe ce constat empirique aux explications théoriques du professeur Bronner, alors on comprend que ces fameuses radicalisations subites ne sont en fait que la partie émergée de l'iceberg : l'acte violent par lequel on se rend compte, après-coup, de la radicalité d'un individu, est l'aboutissement d'un processus qui a démarré bien plus tôt, mais qui était *trop incrémentiel et trop discret pour éveiller les soupçons*. Je me permettrais aussi d'ajouter que des textes comme le fameux hadith de l'homme qui n'a jamais prié ni jeûné, mais qui ira au Paradis pour avoir combattu pour Dieu²⁸ est quasiment une sorte de *passé-devoir* en matière religieuse de telle manière qu'une personne en processus de radicalisation ne se sentira pas pour autant dans l'urgence de pratiquer les prescrits religieux. Voilà donc comment on peut se retrouver avec des personnes non-pratiquantes qui commettent un acte de terrorisme violent sans

que personne n'ait rien vu venir : il ne s'agit pas de radicalisation éclairée, mais de radicalisation discrète, progressive et sans nécessité de passer par la case « pratique religieuse ».

Je tiens à préciser cependant que je ne suis pas en train de nier en bloc la possibilité, pour certains cas, de détecter des éléments assimilables à des signes de radicalisation. Ce que je soutiens en revanche, c'est que la probabilité de détecter des éléments suffisamment explicites, et suffisamment rapidement pour se rendre compte d'un processus de radicalisation, est particulièrement mince en raison du caractère incrémental du processus et des recommandations des recruteurs à rester discrets. Si on ajoute en outre le fait que des textes issus de la Tradition n'invalident pas (bien au contraire) l'engagement de personnes non-pratiquantes, on a tous les ingrédients du phénomène « sous-marin » qu'on ne voit pas venir.

Quelle serait alors la solution ? Si l'on ne peut pas compter sur des techniques (ou juste des indices) de détection des processus de radicalisation, sur quoi peut-on miser ? Je pense qu'il faut être proactif : ne pas *réagir* à des signes de radicalisation, mais *agir* en amont par l'édification au phénomène religieux dans sa dimension d'activité humaine afin de complexifier le rapport au réel religieux, et ce le plus tôt possible dans la vie des citoyens et futurs citoyens. Ceci équivaut, peu ou prou, à réhabiliter les sciences des religions comme outils de santé intellectuelle au même titre que la philosophie et les autres sciences humaines.

Pour donner un exemple, la capacité à identifier une terminologie caractéristique de groupes fondamentalistes devrait être enseignée à la fois aux professionnels de la jeunesse et aux jeunes eux-mêmes. Dans le salafisme, les termes et expressions « innovateurs/innovations [en religion] », « Jugement d'Allah/Jugement du *Taghut*²⁹ », « Frères de Science [sous-entendu religieuse] », « être dans l'égarement », etc. Toutes ces expressions, quand elles se retrouvent dans un discours, signalent un paradigme salafiste qui peut être déconstruit : d'où viennent ces expressions ? Qui les a utilisées pour la première fois ? Quelle est l'idéologie qu'elles sous-tendent ? Une formation minimale sur ces questions donne de réels outils aux professionnels de la jeunesse qui seraient confrontés à ces types de discours.

Ma propre expérience de professeur m'indique que cette piste qui consiste à passer par le discours pour détecter des influences est une piste qui est plus

applicable et potentiellement plus efficace que celle qui consiste à scruter les habitudes ou la religiosité d'un jeune. Un élève de quatrième secondaire¹⁰⁰ a littéralement changé de discours dans mes classes d'une année à l'autre : c'est précisément une terminologie nouvelle que j'ai pu détecter dans ses paroles (« innovation », « *Taghut* », *etc.*). Cette évolution dans son emploi de la terminologie religieuse a été pour moi un indicateur fort que ce jeune a été en contact avec de la littérature fondamentaliste, probablement à signature salafiste. Était-il en phase de radicalisation ? Impossible de le dire, car cela reviendrait à assimiler ce changement de discours à un signe individuel de radicalisation, ce qui me semble peu pertinent pour les raisons développées au-dessus. En revanche, ce changement de discours est *suffisant* pour agir : prendre au sérieux ce nouveau discours et le déconstruire.

Idem avec une élève de 3^e secondaire : fille très intelligente et dynamique qui me fait part de son rêve de devenir avocate durant une rencontre parents-professeurs, *mais...* « On m'a dit que je ne pouvais pas participer au système belge parce que la Belgique n'applique pas les lois de Dieu, mais du *Taghut*, donc est-ce que c'est *haram*¹⁰¹ d'être avocate, Monsieur ? ». Est-ce que cette jeune fille était en phase de radicalisation ? Même réponse que pour son camarade de 4^e : impossible à dire uniquement à partir de cette question, mais *suffisant* pour agir.

J'aimerais aussi clarifier un point que l'on retrouve chez nombre de politologues qui s'intéressent aux phénomènes de radicalisation ainsi qu'au salafisme. On retrouve en effet dans leurs analyses une bipartition entre salafistes quiétistes, fondamentalistes, mais non violents, et salafistes djihadistes, fondamentalistes et violents. L'objet de cette distinction est de souligner le fait qu'un salafiste n'est pas systématiquement violent, ce qui est bien entendu une vérité incontestable qui doit être rappelée. C'est pourquoi je ne doute pas que cette bipartition soit pertinente et utile dans le cadre des sciences politiques et des clarifications que peut apporter cette discipline. En revanche, du point de vue de l'étude des courants de pensée en islam, cette bipartition me semble moins pertinente. La différence fondamentale entre un quiétiste et un djihadiste ne se trouve pas dans une vision du monde ou de la religion qui serait différente, mais sur l'*interprétation que l'on doit donner à une vision commune*. Pour le dire autrement et simplement : la différence entre un quiétiste et un djihadiste, c'est que le quiétiste considèrera que les conditions

du djihad ne sont pas réunies alors que le second considèrera que les conditions sont réunies. Ceci étant, *ni l'un ni l'autre ne remettra en question l'idée de djihad comme désignant une action armée*. La vision qui sous-tend le quiétisme et le djihadisme est en fait fondamentalement la même et le passage de l'un à l'autre peut alors ne se résumer qu'à un changement de lecture.

On peut par ailleurs se référer au discours du tristement célèbre Abballa Larossi, assassin de Magnanville¹⁰² : il entre à un moment donné dans une discussion quasiment casuistique sur l'obligation d'aller au djihad et cette discussion est précisément adressé à des... salafistes. De toute évidence, Abballa développait ces arguments à l'attention des fameux quiétistes. Sa rhétorique est sans appel : il tente de démontrer que les conditions du djihad sont réunies. Il n'a pas argumenté sur le plan de la définition à donner au djihad, ce qui montre un terrain idéologique commun. Il y a ainsi fort à parier que si Abballa avait adressé son argumentation à des musulmans soufis, qui définissent le djihad comme un effort contre ses propres mauvais penchants et mauvaises habitudes, si tel avait été le cas, il aurait assurément cherché à les convaincre que leur définition est erronée, précisément parce que la vision du monde des soufis n'a rien à voir avec la vision du monde salafiste, quiétiste ou djihadiste.

Au final, signes ou pas signes ? Je pense qu'il est plus pertinent de se pencher sur les discours qui sont en circulation et sur la capacité des jeunes à se réapproprier ces discours. La connaissance d'une terminologie clef, des circuits de circulation des différentes idéologies aliénantes et, surtout une proactivité en matière d'édification au phénomène religieux en lieu et place d'une *réaction* à des signes individuels profondément difficiles à détecter, tous ces éléments me semblent répondre plus efficacement au défi de la radicalisation qui ne doit plus être vu comme un phénomène en soi, mais comme l'aboutissement d'une dynamique qui nous impose d'agir en lieu et place de réagir.

Et s'il est besoin de montrer à quel point la question est urgente, je me permettrais d'ajouter une petite précision concernant la situation que j'ai rapportée sur cette jeune fille musulmane qui était venue me demander si elle pouvait devenir avocate : sa mère était présente... et elle se demandait la même chose. Je laisse au lecteur le loisir de juger par lui-même s'il s'agit d'un signe de radicalisation de la maman ou si, au lieu de se poser cette question, l'urgence ne serait pas ailleurs.

94. Voir par exemple la page <https://info-radical.org/fr/radicalisation/comment-reconnaitre/> (consultée le 19 juin 2017)

95. *La pensée extrême*, pp. 182-183.

96. *Ibid.* p. 215.

97. Farhad KHOSROKHAVAR, *Radicalisation, Maison des Sciences de l'Homme*, Liège, 2014, p. 136.

98. Cf. chapitre sur le martyr.

99. Terme coranique qui relève, si l'on s'en réfère au philologue Manfred Kropp, d'un emprunt à l'éthiopien *T'ot* et qui signifiait « divinités étrangères et malfaisantes ». Dans la théologie islamique classique, ce terme a fini par désigner tout ce qui est adoré en dehors de Dieu et donc, par extension dans les discours salafistes, aux systèmes démocratiques présentés comme des systèmes qui concurrencent Dieu dans sa Loi.

100. L'équivalent de la Seconde en France.

101. Traduisons par ici par « illicite » pour faire vite.

102. Ce jeune endoctriné fut l'auteur du double meurtre d'un couple de policiers dans le département français des Yvelines. Juste après son acte, il uploada une vidéo dans laquelle il développa tout un discours appelant les musulmans à prendre les armes et à s'attaquer à des figures médiatiques qu'il jugeait impies. Cette vidéo a été faite avant sa neutralisation par les forces de police.

COMMENT AGIR ? LES CONCLUSIONS

Laura

Pour conclure, ce livre a été pour moi une expérience que je n'oublierai jamais, car j'ai pu moi-même écrire mon vécu, j'ai pu mettre des mots sur celui-ci et enfin tourner la page de cette expérience.

Car oui, à l'heure actuelle, la Syrie est derrière moi. Ce que j'ai vécu, je ne l'oublierai jamais, les neuf mois passés dans l'enfer de Daesh feront partie de ma vie et j'en porterai toujours le poids. Mais ce poids et cette responsabilité, je veux en faire quelque chose d'utile. On peut appeler cela se racheter, oui, certainement, et c'est aussi montrer au juge et à la Justice que la seconde chance qui m'a été offerte, je ne la gâcherai pas.

Je veux que tout change, je dois me reconstruire et je suis prête aujourd'hui à le faire. J'ai envie d'aller de l'avant, j'ai deux enfants formidables, mon fils aîné travaille bien à l'école et souhaite devenir policier, un métier qui lui conviendrait à merveille.

J'ai repris des études et je me suis inscrite en formation de comptabilité pour pouvoir me former dans un métier qui me passionne, travailler et donner à mes enfants un avenir. Je sais que j'aurai beaucoup de chemin à parcourir, mais aujourd'hui, je suis assez forte pour pouvoir me battre.

Mon objectif est maintenant de faire de la prévention à la radicalisation qui touche encore un grand nombre de jeunes. Hicham et moi allons vers eux pour leur parler et leur faire comprendre le piège de Daesh et le piège de l'extrémisme religieux. J'ai cru en l'idéologie d'un groupe terroriste extrêmement dangereux qui a nui aux gens, à l'islam et aux musulmans, mais une

chose doit être comprise, c'est que tous les musulmans ne sont pas des terroristes, que l'islam n'est pas Daesh.

Je sais que même si un jour dans ma vie, j'ai adhéré à leur mouvement, aujourd'hui, je le condamne sans équivoque, je le dis haut et fort sans me cacher. Je ne peux pas malheureusement changer le passé, ce qui est fait est fait, mais je peux essayer d'empêcher certains jeunes de sombrer comme je l'ai fait. Encore aujourd'hui, je dois laisser cicatriser certaines blessures, je ne me pardonne pas le mal que j'ai fait à mon fils, à ma famille et à la société qui m'a vu grandir. Je sais qu'il faudra du temps, mais l'avenir est devant moi.

Si j'ai voulu écrire un deuxième livre, c'est tout simplement que le premier, *Au cœur de Daesh avec mon fils*, qui raconte mon parcours, ma radicalisation, mon séjour en Syrie, mon retour en Belgique et ma déradicalisation ne parlait pas de ma reconstruction. Ce livre-ci, par contre, avec Hicham, parle de l'endoctrinement du recruteur et de Daesh et de la perception des événements qui m'ont fait basculer dans le radicalisme. Hicham déconstruit le discours de Daesh et m'a permis de sortir de cette idéologie. Il ne faut pas se tromper, quand on revient, on a plein de questions religieuses dans la tête, on est terrorisé à l'idée d'avoir « perdu ce Paradis » que nous avait promis Daesh. Tout est à déconstruire et reconstruire religieusement. On doit retravailler sur les textes, lire le Coran avec une personne qualifiée, oser poser les questions que nous n'osons pas poser et déposer enfin de la lumière dans notre manière voir notre religion.

C'est pourquoi, quand nous allons dans les écoles, très vite les jeunes posent des questions d'ordre religieux ou sur le Coran. Nous sommes là pour répondre de manière neutre, ouverte, en utilisant mon vécu et l'approche historique de la lecture du coran qu'utilise le chercheur Rachid Benzine. Je recommande de lire son dernier livre, *Enfin il y a quoi dans le Coran ?* qui m'a beaucoup aidée.

La radicalisation est un phénomène vaste qui touche des personnes de tous les milieux sociaux, chacun de nous peut être atteint et on doit avoir le meilleur diagnostic possible pour intervenir rapidement.

On sait qu'à l'heure actuelle, les départs en Syrie ne sont plus d'actualité ou très peu, et que l'on fait face à des attaques terroristes dans nos pays, que l'on doit tous rester soudés pour combattre les groupes radicaux.

J'ai envie d'aider, car je pense que si on m'avait ouvert les yeux ou si je m'étais informée davantage, je n'aurais pas rejoint Daesh. C'est pour cela que mon unique but est de prévenir chaque famille qui est touchée par la radicalisation.

J'ai envie de dédier ce livre à mes deux petits garçons à qui je dois énormément. Je les aime plus que tout, je leur souhaite beaucoup de bonheur et je serai auprès d'eux pour éviter qu'ils fassent les mêmes erreurs que moi. À leurs côtés, je suis une mère heureuse et comblée.

Je dédie également ce livre à mes parents qui sont toujours auprès de moi et que j'aime infiniment.

J'ai appris beaucoup ces deux dernières années, j'ai su sortir de cet enfer, j'ai rencontré des personnes formidables qui m'ont soutenue et aidée, notamment Hicham, et ce livre a été une belle expérience, il a été pour moi un exemple et une rencontre enrichissante qui m'a appris beaucoup sur l'interprétation du Coran. Rachid Benzine est pour moi un grand frère qui arrive à mettre des réponses sur mes interrogations quand j'en ai besoin. Véronique, mon éditrice, a aussi été un soutien, ce sont des personnes qui me font avancer chaque jour dans ma vie.

Je suis honorée d'avoir pu, avec Hicham, faire naître ce livre qui, j'espère, sera utile pour chacun.

Merci à mes lecteurs et à toutes les personnes qui auront fait l'effort de lire ce livre pour comprendre sans jugement *a priori*.

Merci à Dieu, en qui j'ai la foi.

Hicham

Difficile de conclure un tel ouvrage. À l'heure où j'écris ces lignes, je suis

partagé entre un sentiment d'optimisme raisonnable et un sentiment d'essoufflement intellectuel face à l'ampleur du travail qu'il reste à accomplir. Nous venons de parcourir onze thèmes basés sur les questionnements de Laura en tentant de déployer tout un arsenal scientifique pour répondre aux interprétations que Daesh et plus globalement tous les producteurs de discours extrémistes en font. La bonne nouvelle est donc que *des solutions existent*. Elles existent aussi bien sur le plan de la recherche fondamentale, avec les approches purement historiques et les lectures anthropologiques, que sur le plan de la pédagogie du croire, notamment si l'on prend au sérieux la piste de la complexification du rapport au réel...

...Mais quels sont concrètement les moyens qui pourront être déployés pour d'une part ne pas perdre les acquis de la recherche fondamentale, faute de chercheurs pour les pérenniser, et d'autre part les rendre suffisamment accessibles au plus grand nombre ? Qu'il s'agisse de Daesh, du salafisme saoudien ou de l'islam politique des Frères musulmans, ce sont des millions, voire des milliards d'euros qui sont mis en œuvre. La récente décision du gouvernement belge de limiter à cinquante minutes par semaine le temps d'étude du monde religieux dans les écoles du réseau officiel francophone paraît en ce sens être l'exact opposé de ce qu'il faudrait déployer comme efforts pour répondre aux défis du religieux en société.

J'engagerai ici ma propre parole : une société séculière n'est pas une société dans laquelle on ne parle plus de religion, mais une société dans laquelle on parle de religion *autrement*. À partir de l'anthropologie, de l'histoire des textes et de l'histoire de la pensée, il est possible de caractériser la religion dans sa dimension d'activité humaine, la dimension transcendantale étant un terrain concédé au théologien. Plus la religion est caractérisée dans sa dimension d'activité humaine, plus elle est humanisée, et plus elle est humanisée, moins elle est propice à engendrer des réactions anxieuses. J'irai même jusqu'à soutenir que plus l'on se donne la peine d'étudier le phénomène religieux avec les outils des sciences des religions, plus on se rend compte que la part d'activité humaine est *grande* par rapport à la part de transcendance. Qu'il s'agisse du Coran, de Muhammad ou de la charia, la part d'humanité caractérisable scientifiquement ne cesse de s'élargir, même dans ces trois domaines que l'on croyait jadis réservés aux fameux « oulémas ». Ainsi, face au Coran comme Parole créée de Dieu, on peut proposer le Coran comme

texte-discours arabe du 7^e siècle. À Muhammad le sceau des prophètes, on peut proposer Muhammad l'homme de tribu mecquoise. À la charia comme loi divine, on peut proposer la charia comme systématisation des normes juridiques du 9^e siècle sous les Abbassides. Ces propositions n'invalident pas leurs pendants théologiques (sauf peut-être pour la charia), mais elles les mettent en perspective et permettent d'en dire autre chose que ce que l'imagination des « oulémas » veut bien en dire¹⁰³.

Si l'on souhaite que demain, les jeunes musulmans accordent leur écoute à l'historien des religions, l'anthropologue ou le scientifique des religions en lieu et place du prêcheur salafiste, alors il faut donner à ces scientifiques du religieux les moyens nécessaires pour se faire entendre, pour produire, pour former, faire de la recherche, et pour intervenir auprès de leurs collègues professeurs dans les écoles. Il faut accorder dès le départ aux enfants la possibilité de penser la foi en dehors des dogmes, bref : il faut les habituer à un croire qui dépend du savoir, et non l'inverse.

En conclusion de ce livre, j'aimerais remercier une nouvelle fois l'ensemble de l'équipe de la Boîte à Pandore, en particulier notre éditrice qui comme d'habitude a fourni un travail hors pair. Je remercie bien évidemment Rachid Benzine pour le temps qu'il a passé bénévolement à encadrer des professeurs et des acteurs de terrain, dont moi-même, et sans qui ce livre n'aurait pas la consistance méthodologique qu'il a ici.

Bien entendu, merci à Laura pour son implication dans les écoles et pour la sincérité de ses réflexions. Sans bonne volonté, le discours scientifique n'est rien, et c'est en premier lieu grâce à sa bonne volonté qu'elle s'en est sortie.

Enfin, *last but not least*, merci à vous, cher lecteur/chère lectrice, pour votre temps, quelle que soit votre position sur les idées développées ici.

¹⁰³. À savoir, pas grand-chose d'utile. Même si heureusement des exceptions existent.

« La soif de Salut fait partie de l'ordre naturel des choses. Quoi qu'il lui arrive, quels que soient les changements qui s'opèrent en lui, l'homme veut, espère, croit faire son Salut, trouver le sens central de son existence, valoriser sa vie. » (Mircea Eliade)

« Toute mon analyse et tout mon effort visent à dégager les conditions de possibilité d'une pensée islamique critique et libre. C'est-à-dire précisément qui traque toutes les utilisations idéologiques d'une pensée religieuse. » (Mohammed Arkoun, Lectures du coran)

BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE INDICATIVE

Dimension anthropologique :

- Rachid BENZINE & Ismaël SAÏDI, *Finally il y a quoi dans le Coran ?*, La Boîte à Pandore, Paris, 2017.
- Jacqueline CHABBI, *Le Seigneur Des Tribus : L'islam De Mahomet*, Paris, éditions Noésis, 1997.
- Jacqueline CHABBI, *Les trois piliers de l'islam*, Seuil, Paris, 2016.
- Wilfred THESIGER, *Le désert des déserts*, Pocket, Paris, 1999.

Dimension historico-critique :

- Jonathan A.C. BROWN, *Misquoting Muhammad*, Oneworld Publications, Londres, 2014.
- Jonathan A.C. BROWN, *Did the Prophet Say It or Not? : The Literal, Historical and Effective Truth of Hadiths in Sunni Islam*. Journal of the American Oriental Society 129.2, 2009.
- Alfred-Louis DE PRÉMARE, *Les Fondations de l'islam. Entre écriture et histoire*, Seuil, Paris, 2002.
- Ignaz GOLDZIEHER, *Le Dogme et la Loi dans l'Islam*, Editions de l'Eclat, Paris, 2005.
- Wilferd MADELUNG, *Religious Schools and Sects in Mediaeval Islam*, Variorum Reprints, Northamptonshire, 1985.
- Sabrina MERVIN, *Histoire de l'Islam : Fondements et doctrines*, Flammarion, Paris, 2010.
- Joseph SCHACHT, *The origins of Muhammadan jurisprudence*, ACLS Humanities E-Book, New York, 2008.

Dimension sociétale et/ou pédagogique :

- Hicham ABDEL GAWAD, *Les questions que se posent les jeunes sur l'islam*, La Boîte à Pandore, Paris, 2016.
- Nasr ABU ZAÏD, *Critique du discours religieux*, Sindbad, Paris, 1999.
- Rachid BENZINE, *Le Coran expliqué aux jeunes*, Seuil, Paris, 2013.
- Nidhal GUESSOUM, *Islam et science : Comment concilier le Coran et la science moderne*, Dervy, Paris, 2013.
- Nidhal GUESSOUM, *Islam, big bang et Darwin, les questions qui fâchent*, Dervy, Paris, 2015.